ANNÉE. N° 25. 1er JANVIER 1911

LA NOUVELLE

REVUE FRANÇAISE

SOMMAIRE :

MARCEL RIVIÈRE ET CIE, ÉDITEURS

31, RUE JACOB, PARIS.

Le numéro : fr. 1.50

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

REVUE MENSUELLE

DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE.

Comité de direction :

JACQUES COPEAU, ANDRÉ RUYTERS,

JEAN SCHLUMBERGER.

Secrétaire : PIERRE DE LANUX.

Adresser correspondance et manuscrits

78, RUE D'ASSAS, 78

Réception le Lundi de 10 h. à midi.

31, rue Bonaparte

Abonnement d'un an :

France, Alsace-Lorraine, Belgique et Luxembourg : 15 frs.,
Étranger 18 frs.

Pour les membres du corps enseignant : 10 frs.

Abonnement sur papier de luxe 25 francs.

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

REVUE MENSUELLE

DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE

PARIS

78, RUE D'ASSAS, 78

1911

SUR LA CRITIQUE AU THÉATRE ET SUR UN CRITIQUE

Oui, c'est " un ingrat et dur labeur ", que rendre compte, au jour le jour, de la production théâtrale. Dur, et monotone, et dangereux labeur. On conçoit qu'à la longue un talent d'écrivain s'y fausse, que s'y use la vertu d'un esprit droit... D'abord, il faudrait indiquer dans quels milieux, sous quelles influences un critique dramatique reçoit ses impressions et prépare ses jugements. Il faudrait peindre les salles de spectacle où, parmi la frivolité générale, nul ne sait, restant dans son coin, préférer au charme des conversations le plaisir de penser juste, le bonheur de parler vrai. Là, dans la plus factice atmosphère, de toutes parts frôlées, fascinées, assaillies, contrariées, l'attention se relâche et l'émotion s'altère, la pensée neuve encore et mal assurée se déforme et se corrompt.

Mais ce qui surtout doit affaiblir les mieux doués d'entre nos critiques dramatiques c'est, je pense, l'obligation qu'ils subissent de s'intéresser constamment à de la médiocrité. Par lassitude,

plutôt que bonhomie, ils composent avec elle. Par pudeur aussi, comme s'il y avait une part de louange pour soi-même dans le blâme qu'on inflige à autrui. Par malice enfin, et souci de n'être point dupe : ne serait-il pas dérisoire, en effet, de poser les questions essentielles en présence d'ouvrages si peu mûris pour la plupart, et de sembler prendre au sérieux ce qui n'est que bagatelle ? Un critique dramatique, plus il a de valeur personnelle et de renom littéraire, moins il manquera d'excuses, certes, pour tenir légèrement son emploi. Le voilà qui " s'en tire " par un air de nonchalance, et même de négligence... Ou plutôt il ne s'en tire pas tout à fait. Car sa bonne foi est en jeu : vous le verrez demain défendre avec animation les pauvretés auxquelles il ne croyait hier accorder que complaisance provisoire. Pour le respect qu'il a de soi, pour feindre de ne s'être point abaissé dans sa louange, il affectera d'élever jusqu'à sa louange ce qu'elle était allée toucher trop bas. A ce point, je ne le crois plus fort éloigné de confondre, en effet, le bon et le mauvais, et de perdre en discernement ce que son caractère entreprenait de rattraper sur notre estime.

Accordons qu'il convienne d'imputer, en partie, à l'indigence des créateurs l'énervement des critiques. Mais ne voit-on pas, aussi bien, que la mollesse de ces derniers favorise étrangement la naissance, la diffusion, le succès d'une production

déplorable ?... Dans quel cercle sommes-nous pris ! Car, si notre théâtre est devenu le lieu des plus basses convoitises, si ses mœurs ont dégénéré, si la culture, la direction, la conscience et l'énergie y font encore plus défaut que le talent, n'est-ce pas surtout d'un rude censeur que nous avons besoin, d'un honnête homme éclairé qui sans relâche dénonce la faiblesse et le désordre, démasque le mensonge, rallie les égarés à de plus pures, à de moins éphémères ambitions, en leur proposant les grands exemples et les parfaits modèles ?

Nous touchons à une question que je voudrais qu'on prît pour essentielle. Il s'agit de savoir sur quel terrain le critique se placera et placera avec lui les œuvres qu'il considère, quel sera son point de vue, sur quel étalon il réglera son jugement, à quel taux il fixera son estime. Et tout d'abord j'admire que les auteurs, non les pires, mais ceux qui appartiennent ou croient appartenir à la littérature, montrent à la fois tant de vanité et si peu de prétention. Ils sont avides de louange et même de flatterie. Mais si vous les blâmez, ils vous accuseront aussitôt d'invoquer une perfection qui ne saurait être justement tenue pour règle, de les desservir au moyen de comparaisons disproportionnées, d'humilier leur bonne volonté sous des coups qui tombent de trop haut. Et c'est ainsi que les critiques ont accepté pour mot d'ordre d'encenser de chétifs auteurs en se rappelant qu'il

en existe de plus débiles encore, de rehausser les ouvrages imparfaits en faisant valoir à leur bénéfice la médiocrité de la production courante. On croirait, à les entendre, qu'il faille désespérer de notre temps, et que l'âge des grandes productions de l'esprit soit à jamais passé. Ils bornent leur office à prodiguer d'aimables encouragements à la moyenne des écrivains, alors que tant d'entre eux sont à décourager. Des questions personnelles les occupent uniquement, des questions de convenance et de relativité. Ils ont perdu le souci de cette somme anonyme de beauté que toute époque a charge de produire. Et le pis est que cette attitude des critiques se fait généralement approuver parce qu'elle paraît, avec quelque raison je l'admets, être la plus modeste, la plus convenable, la plus juste... Je l'estime ruineuse, et tiens que la mission du critique n'est pas de ménager les nerfs de ses contemporains. Dût-il sembler chagrin ou ridicule, dût-il rester aveugle à certains mérites secondaires, je veux que, suivant l'exemple d'un classique, il en appelle aux plus illustres des anciens de la qualité des ouvrages nouveaux ; je veux qu'il se répète avec Gœthe : “ Il ne faut pas provoquer la production d'œuvres superflues quand il y en a tant de nécessaires qui ne sont pas accomplies... car il n'y a que les œuvres extraordinaires qui soient utiles au monde. ” Je veux enfin qu'il soit sincère, grave, profond, se sachant

investi, à l'égal du poète, d'une fonction créatrice, digne de collaborer au même œuvre que lui et de porter, comme lui, la responsabilité de la culture.

*
* *

Stendhal écrivait : “ Il est impossible pour des Français habitant Paris de dire la vérité sur les ouvrages d'autres Français habitant Paris. ” Et je me rappelle le mot d'un critique à qui je reprochais d'avoir poussé peut-être un peu trop loin la louange d'une pièce récente. Il me répondit : “ Eh, mon cher, sans cela *on ne pourrait pas vivre !* ”... Noterai-je, en passant, que le ton de la politesse régnante a peut-être faussé celui de la critique ? La correction et même la cordialité passent maintenant pour froideur et dédain. Il y a dans les relations les plus extérieures un surcroît de dépense amoureuse, une surenchère de termes enthousiastes. Des gens qui se connaissent d'hier s'abordent avec des mines convulsées par l'émotion, et de grands cris et de grands gestes et de protestations chargent “ la fureur de leurs embrassements ”... Etonnez-vous, après cela, qu'un auteur se plaigne de rester méconnu s'il ne marche l'égal, dans la faveur publique, de Racine ou de Shakespeare ! On a bien vu certain jeune homme invectiver certain critique qui lui causait grand dommage *pour ne l'avoir pas assez loué !*

Il y a plus. A constamment coudoyer les auteurs du Boulevard, à cultiver par calcul, par faiblesse, amusement, ou simplement tendresse de cœur, leurs faciles camaraderies, on acquiert un sentiment presque angoissé des contingences qui les régissent. Et cela peut, en maintes rencontres, paralyser le jugement ou l'intimider. En écoutant la pièce on pense au dramaturge, à sa bonne volonté qu'il exprime d'une manière touchante dans la conversation, à l'excellence de ses intentions qu'il vous confiait naguère, à ses espoirs, à ses contrariétés, à ses besoins. En écrivant l'article on n'oubliera pas que la vie parisienne est pleine d'exigences, la carrière d'un homme de lettres périlleuse, que c'est chose difficile, en somme, d'écrire une comédie, chose encore plus ardue de la lancer. Et si l'on ne contrefait pas sa pensée, on la gonfle un peu, ou bien on la conduit par tels détours qui l'écarteront des points délicats. Au lieu de requérir pour la beauté, on apologise en faveur d'un gentil garçon. Et je ne puis dire qu'il soit très choquant de voir l'éloge se presser, le ton se hausser naturellement dans le style d'un critique quand il s'agit de fixer l'attention du public sur certains hommes qui sont de son milieu et de sa génération. Il s'est embarqué avec eux, partageant leurs rêves ; il a connu leurs meilleures promesses, assisté à la genèse de leurs ouvrages qui sont un peu les siens, souffert de leurs dé-

boires. C'est pour lui un devoir du cœur, un bonheur sentimental de travailler à leur succès, au succès que sans doute il ne courtiserait pas lui-même, mais qu'il désire pour ses amis et dont l'attente finit par occuper toute sa pensée... Encore une fois, cela n'est peut-être pas bien grave. Mais on comprend, dès lors, à la faveur de quel sentiment, louable en soi, la notion de *succès* usurpe dans l'esprit du critique une place indue, comment le scrupule de déranger un succès pourra trop souvent faire hésiter sa sincérité, par quelle insensible pente il se trouvera conduit à reconnaître qu' "*aucune ambition n'est plus naturelle*" que celle de composer une pièce qui se joue cent cinquante fois.

*
* *

Je viens de relire la troisième série des *Réflexions Critiques (Au Théâtre)* que M. Léon Blum a réunies en volume cet été. Il y a, dans ces pages, une promptitude d'esprit, une élégance de forme, une sûreté de main qui forcent l'admiration. Elles font de M. Blum le plus distingué, peut-être le plus important et certainement le plus en vue des critiques dramatiques actuels. D'autre part, sa haute culture, son authentique admiration pour plusieurs de nos maîtres, ne laissent pas suspecter le goût de M. Blum. Qu'il soit capable d'une grande sûreté, d'une grande liberté de discerne-

ment, qu'il prise la beauté, — voilà ce que je ne puis me résoudre à mettre en doute. Mais que cette double faculté n'arrive à se faire jour dans sa phrase qu'au travers de tant d'ambages et de circonlocutions, — voilà qui me surprend et me chagrine. Quel espoir garderons-nous de voir une salutaire réaction s'opérer et que jamais s'élève le ton des dramaturges si, spontanément, le plus averti des critiques s'accorde au diapason de la production courante ? Il y a là comme une petite trahison. Ecrire des articles brillants, diserts, érudits, ayant une valeur littéraire propre : ce n'est pas à nos yeux un assez grand mérite, un mérite assez rare. L'art de manier les pensées reste froid, si ces pensées ne viennent de plus loin que la tête. Il nous faut des jugements qui engagent le juge, qui le découvrent. Et si votre opinion ne vous est pas assez chère, assez intime, si vous l'estimez vous-même de trop peu de valeur, de poids et d'opportunité pour ne pouvoir l'avancer qu'avec cet air de prudence et de détachement, alors ne vous mêlez pas de l'écrire. Ou si vous en pensez plus long que vous n'en dites, votre réserve nous trompe...

Lors même que je me sens le plus séduit par le talent de M. Blum, je ne parviens pas à me mettre en confiance avec lui. La souplesse de son intelligence m'inquiète, parce qu'il l'appelle au secours de son adresse plus souvent encore qu'il

ne la met au service de sa perspicacité. Entre son jugement et la chose qu'il juge, malgré moi je soupçonne toujours, en tiers, quelque arrière-sentiment. Il ne communique pas directement avec l'objet de son discours. Il ne colle pas à son propos. Il échappe, par mille *à-côtés*. On le dirait moins soucieux d'établir une appréciation que de l'éluder, de la fleurir au moins. Et quand, par rencontre, il s'affirme, en haussant un peu le ton, avec une nuance d'impatience et de brutalité, cela surprend sans émouvoir, sans conquérir. C'est comme la poignée de main trop cordiale d'un inconnu.

Je sais bien qu'on peut contester à la plus forte critique une influence sur le goût public et sur la moralité des auteurs, davantage encore sur la destinée des ouvrages dramatiques. Aussi demanderai-je à ne point la tenir pour vaine alors qu'elle se montrerait parfaitement inutile. Dira-t-on qu'il est peu charitable et même assez ridicule de s'armer de toute son éloquence contre de petites comédies dont l'insuffisance saute aux yeux de chacun ? Je répondrai que l'insuffisance ne saute, en général, aux yeux de personne ; qu'au surplus nous nous devons à nous-mêmes de nous opposer, selon nos moyens, aux fort vastes entreprises qu'on voit aujourd'hui se fonder sur la crédulité des gens ; que volontiers enfin nous mettrions la sourdine à notre indignation, si tant

de salariés et de sots n'encensaient quotidiennement des fadaises, si la spéculation et le bluff n'étaient assez puissamment organisés pour muer en chefs-d'œuvre, du jour au lendemain, les plus chétives improvisations. " Quand un auteur — écrit M. Blum — a donné, dans la médiocrité, tout l'effort dont il était capable, il y aurait comme une cruauté inutile à le remettre trop catégoriquement à son rang. " Certes, il y a cruauté. Mais point inutile.

On m'objectera encore qu'une sincérité continue ennuie, que la sévérité monotone, systématique, risque de discréditer qui la professe... L'indulgence habituelle n'émousse-t-elle pas plus dangereusement encore l'attention du lecteur ? Lorsque M. Blum, sur le point de louer *Chantecler*, s'écrie : " Je supplie qu'on ne se méprenne pas sur le sens de ces termes. Je ne procède pas ici par circonlocution ou par atténuation polie, et l'on se méprendrait gravement si l'on essayait de " lire entre les lignes ". Je dis toute la vérité... " Je reconnais que ce petit appel à ma créance n'était pas inutile et que je me serais, en effet, mépris.

Pour procéder autrement que par affirmations, pour bien montrer quelle est la *position* de M. Léon Blum, " Français habitant Paris ", j'ai besoin d'un exemple, et tâcherai de choisir le plus significatif. Il s'agit d'une comédie de MM. Georges Feydeau

et Francis de Croisset, *Le Circuit*, représentée aux Variétés. La pièce est obscène, pleine de " cette espèce de grivoiserie volontaire qui prévoit, calcule et escompte d'avance ses effets ". Elle comporte un second acte agrémenté de tableaux vivants " qui semblent empruntés au répertoire des cinémas spéciaux ", si bien que les spectateurs ont pu avoir la désagréable impression de se sentir transformés en " voyeurs ". M. Léon Blum est révolté. Il ne peut pas ne pas le dire. Le voilà pris. Il ne sait comment en sortir. Et, — parmi combien de réticences et de retours ! — sa critique de la pièce ne se formulera que sous la garantie des gages les plus sérieux accordés aux auteurs. M. Blum saisit cette occasion de leur déchéance pour les assurer de son estime et de son admiration. Tout le début de l'article est à citer :

" Je n'ai pas souvenir d'avoir commencé un article avec tant d'ennui. Mais avant tout, il faut dire ce que l'on pense, et à qui parlerait-on franchement, si ce n'est à des hommes tels que M. Georges Feydeau et M. Francis de Croisset ? A mesure qu'on trouve en soi plus d'estime pour un écrivain, on se sent tenu vis-à-vis de lui à plus de franchise. Il a pu m'arriver, pour ma part, d'enguirlander de vagues compliments telle ou telle œuvre banale, en cantonnant dans des réserves polies ce qui était le fond de mon jugement. On peut traiter avec quelque semblant de bien-

veillance une pièce qui est de tout le monde, ou une pièce qui pourrait être de tout le monde... Mais quand il s'agit des auteurs du *Circuit*, c'est vraiment une autre affaire. M. Feydeau n'est pas seulement le créateur de vingt vaudevilles fameux, l'inventeur et le maître d'un genre. Il est aussi l'auteur du *Bourgeon*, c'est-à-dire d'une des pièces les plus pénétrantes, les plus originales, les plus délicatement exécutées qu'il nous ait été donné d'applaudir depuis longtemps. M. Francis de Croisset s'est placé dès ses premières œuvres, par l'ingéniosité et la grâce piquante de l'esprit, par la fantaisie et le bonheur du dialogue, par un sens élégant et joli du libertinage, aux tout premiers rangs de la jeune génération dramatique. Il s'agit donc d'écrivains qui ont compté, comptent, ou compteront parmi les maîtres du théâtre, et qui n'ont sans doute encore, ni l'un ni l'autre, malgré tant d'éclatants succès, rempli la mesure entière de leur talent. A des hommes de cet ordre, toute la vérité est due. "

Parce qu'ils ont écrit une pièce dégoûtante, voici donc MM. Georges Feydeau et Francis de Croisset classés " parmi les maîtres du théâtre " ! Et, ce qui est plus déconcertant encore, après avoir en somme dit son fait au *Circuit*, voici que M. Léon Blum glisse dans sa conclusion cette petite phrase : " Notez bien que si les applaudissements qui ont salué la générale se prolongent

pendant de longs soirs, *personne, en un sens, n'en sera plus heureux que moi.*"

Il y a dans cette aménité mieux que de la politesse, et dans cet optimisme plus que de la courtoisie... Il serait curieux et délicat d'examiner de quoi le *ton* de M. Blum est fait, de doser les éléments psychologiques dont son style et sa pensée sont nuancés. Politesse et courtoisie ; déférence, amabilité, avec une inclination à quelque naïveté sentimentale ; le goût de la serviabilité et le sens de la diplomatie amicale ; un penchant naturel à goûter des plaisirs immédiats, à ne pas bouder contre ; de la modestie ou de la timidité, lesquels se manifestent par la crainte du ridicule, la défiance envers soi-même et une espèce de détachement. Un trait, pourtant, me semble dominer tous les autres. Et, pour le fixer, je ne sais en vérité quel mot choisir... S'il m'en souvient, un jeune et fougueux chroniqueur reprochait naguère à M. Blum son *insensibilité*. C'était dépasser la mesure. Et M. Blum a dû sourire d'une épithète aussi fautive, s'adressant à lui que tous les divertissements de l'esprit trouvent éminemment disponible ! Pourtant... J'ai dit plus haut de M. Blum qu'il prisait la beauté. C'était pour ajouter, à la place où nous voici venus, qu'il ne méprise pas assez la laideur, ou la facilité, et la banalité. Quand une œuvre est belle, tant mieux ; nul mieux que lui ne s'en réjouit. Mais il ne

demande pas beaucoup. Il prend ce qu'on lui donne. Il est bientôt satisfait, ou bientôt il se désintéresse. Ses intérêts ne sont pas là. Les pièces de théâtre (nous n'avons à parler que d'elles) ne sont pas pour lui des choses bien sérieuses, si grandes qu'elles soient ou si petites. S'il approuve un caractère dramatique, c'est pour en dire : " Le caractère est excellent, *aussi original qu'un caractère de théâtre peut l'être encore.*" Des caractères factices, des sentiments superficiels, une action sommaire et sans vie pourront lui déplaire, un instant le choquer. Il n'en *souffrira* pas, comme un ouvrier devant du travail mal fait. Il n'en éprouvera pas de répugnance, de colère et de honte. Il ne se sentira pas menacé, insulté, dans son bien, dans sa foi. Il n'aura pas à tirer vengeance d'une mauvaise action qui le lèse... J'oserai le dire à présent : M. Blum n'aime pas le théâtre. Il y vient avec les autres spectateurs. Il en parle avec goût et sans passion. C'est pour lui le divertissement de pensées plus urgentes, le délassement d'une tâche plus grave. Et le voici parmi nous, non comme un soldat, mais comme ces " envoyés " qui se mêlent aux combats sans y payer de leur personne.

Pour connaître M. Blum, il faudra l'attirer sur un autre terrain ; pour qu'il réagisse ouvertement, pour qu'il s'émeuve et s'échauffe, il faut qu'un autre aiguillon le touche. Nonchalant de s'engager à fond quand, seule, la valeur *esthétique* d'un

ouvrage est en question, nous le verrons donner toute sa réserve, découvrir toutes ses ressources, faire emploi le plus subtil, le plus brillant, le plus décisif de sa finesse, de sa logique et de son éloquence, s'il s'agit de combattre ou de faire triompher une conviction *morale* ou *sociale*. D'autant que cette double préoccupation, morale et sociale, " se manifestait chaque jour plus fortement " dans l'œuvre de Jules Renard, M. Blum déplorera plus amèrement, comme une perte irréparable, la mort du grand écrivain. A ses yeux *La Bigote* est un chef d'œuvre parce que " jamais M. Jules Renard n'avait traité un sujet si ample, si riche de contenu, inclinant à des réflexions ou à des conclusions si graves ", parce que la pièce aborde une " question " périlleuse et difficile, et qu'il faut lui reconnaître " la valeur d'un acte ". Déjà M. Blum accordait de la " considération " au théâtre de M. Brieux, en faveur de l' " utilité " de ses thèses. Et je remarquerai enfin que, dans le présent recueil, si les études sur Jules Renard, Henri Lavedan et Tristan Bernard, par exemple, semblent excellentes, l'article sur Paul Bourget, à propos de *La Barricade*, l'emporte de loin sur les autres. Il est admirable d'entrain, de mouvement, de vigueur, de franchise et de précision. Là, un sentiment profond, authentique, une conviction vivante ouvrent les yeux du critique et décident son jugement, le guident, l'entraînent, le forcent non seulement à ruiner les

théories de M. Bourget, mais encore à dénoncer, par des raisons techniques, l'infirmité de son drame.

Je ne pense pas avoir desservi M. Léon Blum en fixant la nature et la qualité de ses sympathies, en le montrant susceptible d'affabilité envers les individus, capable d'un solide attachement aux idées. On m'excusera d'insister une fois encore sur ce point : que, dominé par des questions de personnes ou des questions de principes, dévoué à ses convictions ou à ses amis, ce rare esprit est surtout fait pour accueillir *des vérités de parti.*

JACQUES COPEAU.

POÈMES

I

Chère ombre, m'avez-vous enfin rejointe ici ?...
L'épine rose en fleurs et le flottant cytise,
Dans l'été silencieux que l'orage pâlit
Sous le marronnier rond cherchent en vain la brise,
Et mon cœur haletant vous supplie et se brise...

L'orage est comme un dieu de feu dont chaque pas
Brûle les sentiers blancs bordés d'hortensias
Où voici que j'attends frémissante et soumise,
Et mon cœur haletant vous supplie et se brise !...

Ah ! chère ombre, venez ! Pour ceux que vous aimiez
Vous avez eu, vivant, de si belles paroles !
Maintenant c'est mon tour, et l'orage qui vole
Est moins impétueux, pressant et inquiet
Que ma prière à vous afin que vous veniez !

Un goût de cendre amère et les parfums mêlés
Des roses d'autrefois s'irritent sur ma bouche,

Et dans mes deux mains vides, la brise de l'été
N'a mis que la douceur éperdue et farouche
Du passage enivrant d'un oiseau caressé
Qui retourne, en volant, de l'ombre à la clarté.

Moi, je reste dans l'ombre ; auprès des cyprès noirs
Je suis comme un jet d'eau qui monte dans le soir
Et retombe sur soi purement éternel,
Et dont le long sanglot funèbre est un appel.

Ah ! chère ombre, venez ! qu'une douleur divine
Renverse tout mon cœur d'un coup dans ma poitrine
Comme une coupe lourde et pleine jusqu'au bord
Qui restera gisante, après, jusqu'à la mort.

Que le parfum en coule sous la porte de bronze
Comme un ruisseau de pourpre et de fidélité
Et qu'il baigne tes pieds si, de l'autre côté
Tu t'approches un peu et me parles, chère ombre !

Mai 1910.

II

Le jonc flottant de ma pensée,
L'abeille morte du désir,
L'humble fontaine débordée
Où dérive le souvenir ;
La colombe de mon amour
Blanche et dorée comme une perle
Et la rose qui chaque jour
Ensanglante sa tige frêle ;
L'hirondelle de mon ardeur
Sombre et rapide comme un cri,
La coupe vide de mon cœur
Que l'eau du ciel, seule, remplit ;
La douleur que je tiens captive
En la baisant entre mes doigts
Etroitement serrée, visible
Seulement pour mes yeux à moi,
La chambre fraîche où l'heure obscure
Se glisse auprès du blanc midi
Portant l'odeur de la verdure
Et le silence indéfini...
Le silence, ah ! le pur silence,
Parfumé comme un beau linceul,
Où j'ai roulé sans espérances
Mon âme en fleur, avec ses feuilles ;

Tout cela, chère ombre éternelle,
Je l'apporte à ton clair tombeau ;

Ma vie en y brisant son aile,
Parmi les jaunes asphodèles,
Y laissa son duvet d'oiseau.

Chère ombre, écoute la colombe
Blanche et dorée de mon amour,
Et vois, comme une perle, à l'ombre
Rouler mon âme au jour le jour ! —

Juin.

III

O bonheur de l'été, assis dans le jardin
Entre les gazons verts qui dorment,
Bonheur silencieux, pensif et souverain,
Tu m'attendais ici où la douceur foisonne
Avec les hauts feuillages et l'odeur du matin !

Salut à toi, fraîcheur de l'air, source d'azur
Qui d'un bandeau flottant couronne ma détresse
Comme aux tempes blessées une longue caresse,
Salut à toi, bonheur, visage triste et pur
Du vieil amour ensevelissant la jeunesse !

Voici les temps venus où l'âme d'une femme
Se délivre et remonte en son courbe destin
Comme une branche amère que pliait dans sa main
La vie au dur sourire avec des yeux de flamme,

Voici que la mort même sème des fleurs divines
Sur le sol âpre et nu, de souvenirs jonché,
Et que le rossignol invisible des cimes
Dans les midis de feu, encor, semble chanter !

Voici, voici le jour où l'immensité même
N'est pas plus vaste, ô mort ! que le cri de mon cœur,
Et des torrents divins de profonde douceur
Coulent d'en haut pour cette coupe creuse et pleine.

O parfum de la mort aux yeux de violette,
Mon âme ensevelie en toi gravit le jour,
Gravit la nuit et l'ombre et le temps, et se jette,
Par delà le néant, au giron de l'amour !

IV

Voyageur au pays de l'ombre, Voyageur !
Je ne t'ai pas offert dans mes mains l'eau profonde,
Et je n'ai pas versé comme une bonne odeur
Tout mon amour pareil au sang frais des colombes ;
Et quand tu t'en allais, mortellement navré,
Grave, muet et seul vers une étroite tombe,
O voyageur glacé, je ne t'ai pas donné
La brûlante douceur dont mon âme succombe
Quand d'un vain cri ma bouche essaie à te nommer !

Le savais-tu pourtant, Ombre désespérée
Qu'en mon cœur dormirait ta cendre parfumée
Comme un nid sur la mer immense — et que l'azur
De ton pays doré, inaltérable et pur,
Serait auprès de ta mémoire de lumière
Dans mon âme, moins beau qu'un chemin de poussière !...

Savais-tu que sur ton silencieux visage
Les grands pins ombrageants verseraient, solennels,
Avec le bruit des mers et les chansons du ciel,
Mes sanglots lourds pressés comme des eaux d'orage ?...

J'étais si loin de toi, Bien aimé, que mes mains
N'essayaient même plus de se tendre soudain
Quand du seuil de mes jours je te voyais passer
Et que tes yeux vers moi ne s'étaient pas levés...

Et pourtant ma douleur, comme une ruche pleine
S'emplissant de parfums, de dards et de miel roux,
N'avait point de repos et ne prenait haleine
Que si le désespoir, me brisant les genoux,
De son aile cinglante et de sa rude étreinte
Etouffait sur ma bouche un cri morne et jaloux !

Maintenant c'est la paix suave, amère et belle
Qui sous les pins d'azur se couche auprès de toi,
Et dans mon âme où brille une jaune asphodèle,
Une mort souveraine et triste comme un roi
Cueille chaque matin cette étoile nouvelle.

Voyageur au pays de l'ombre, ô Voyageur !
Voici que je répands sur ta tombe mon cœur
Comme un torrent de neige où la noire hirondelle
S'est noyée en buvant l'eau qui venait du ciel ! —

Juillet 1910.

JEAN DOMINIQUE.

SUR LE " TRISTAN ET ISOLDE " DE WAGNER

Monstrueux chef-d'œuvre ! J'y entre comme dans la nuit noire et bleue. Les formes autour de moi deviennent fantastiques ; je ne les reconnais plus. Elles ressemblent à des arbres plongés dans le courant des ténèbres. Cependant je n'ai d'autre ressource que d'attendre le jour.

Il n'y a pas d'œuvre plus dépourvue d'espoir que *Tristan* ; car le désir est le contraire de l'espoir. A chaque mesure et dès la première le désir. D'abord il se traduit par cette sorte de continuité basse, par cette tenue de la mélodie pareille à la longueur des sens. Il dure sans pause ni pitié : de là la sifflante persistance de la phrase musicale ; elle semble portée par je ne sais quel souffle aride et inapaisable. Elle est faite de flammes soumises, alliciantes, mais qui gardent la violence attachée du feu. Le thème du *Regard*, avec sa souplesse qui ne lâche pas, est interminable comme la demande du désir, chargée d'une accusation infinie. Il monte élastique et suivi, il est l'humble et exigeante

prière du corps, il file sans fatigue son imploration séduisante.

En même temps une mollesse, une épaisseur où s'amortissent les sons. Sur toute la musique de *Tristan* plane un étouffant nuage. Au premier acte ce n'est qu'une lourdeur vague qui se pose sur les résonnances. Les traits rapides de la *Délivrance par la mort*, brusquement échappés vers le milieu du prélude, retentissent dans le silence, sourd comme le sang, de la sensualité. — Au deuxième acte le nuage devient presque matériel. Sur le chant l'orchestre roule de chaudes ténèbres ; ses éclats mêmes se font muets comme les remous de l'air brûlant et comme les explosions de la nuit. Il traduit par là l'informe suspens du désir, son bourdonnement autour de l'âme ainsi qu'une brume sombre. Les grandes délices de l'harmonie, les murmures du ruisseau avec la chasse lointaine mélangés, tourbillonnent bas et perdus, semblables à des souvenirs dans un cerveau qui ne s'entend pas. Des phrases, qui seraient bruissantes d'échos, se taisent sous le manteau d'une ardeur obscure ; la langueur descend sur elles comme l'averse d'un silence plein de pulsations.

Parmi cet étouffement les voix montent sans relâche, travaillées par l'effort de la volupté. Elles commencent dans une sorte de délire sourd ; elles semblent avoir à soulever toutes les ténèbres ; elles s'arrachent à l'ensevelissement ; elles grandis-

sent avec un malaise immense. Elles sont une invocation qui prend au bas de l'âme ; elles naissent comme une parole si sombre qu'elle nous était à nous-mêmes inconnue. Quand il touche les mornes limites de la sensualité, l'être, égaré, ne trouve plus à donner que sa mort : la mort en lui devient une sorte de sentiment démesuré, informe comme l'ombre et qu'il essaie pourtant de saisir et de présenter. La mélodie entreprend cette offrande formidable, elle bénit la dissolution avec une solennité violente, elle s'élève ainsi qu'une prière noire, elle est l'évasion des grandes eaux funèbres cachées au fond du cœur. — Comme elle ne parvient pas à embrasser la mort, elle se recommence sans trêve ; elle semble puiser en elle-même un don qui toujours se dissipe. La volonté qui la porte ne cesse de faiblir et toujours retombe à l'océan des sens. Sitôt qu'elle s'est haussée, elle fléchit jusqu'à se reprendre. Elle est formée de longues phrases ascendantes que couronne l'évanouissement. — A ses défaites elle met une lenteur infinie et se répand en extases renonçantes. Reniement de toute espérance, bas amour de la perdition. L'élan de la mélodie s'achève par les transports accablés et interminables du détachement. Elle s'abandonne soudain, elle s'emplit d'un vaste désespoir ravi, d'une débordante détresse, d'un apaisement épouvantable.

A tant de respirantes voluptés silence, le troi-

sième acte s'ouvre dans la solitude. Il est vide comme la mer. Caréol, vieille demeure dont les murs sont gris ! Rocs battus d'écume de l'antique rive féodale ! L'océan, tourmenté et silencieux, s'étend pareil à l'oubli. C'est ici que viennent mourir les preux. L'héroïsme wagnérien, à qui nous connaissions le visage d'un guerrier surgissant au milieu des trompettes levées, reparaît sur le seuil de *Caréol* ; mais il est courbé comme un vieillard sous une lassitude navrante ; il est une forteresse démantelée ; il ne sait plus que rêver avec désolation. O mémoire de Tristan ! O réveil des blessures ! O plaintives enfances ! L'immensité du désir maintenant se verse dans le regret. Cette mélodie du pâtre, qui revient accompagner les souvenirs du héros, c'est le sentiment d'une destinée perdue, c'est le déchirement de l'amour qui voit sa vanité. Le passé est plein de mort ; de sa voix naïve il chante ses anciennes déroutes ; il parle de funérailles d'autrefois en ce pays de mer où personne n'aborda jamais ; c'est la musique de l'histoire inconnue. Et maintenant il n'y a plus d'espoir qu'en la mort.

Soudain la voici qui se laisse pressentir. Par un dernier assaut de la volupté la voici presque atteinte ; elle va ne plus se refuser. La musique peu à peu se soulève, haletante. Elle est comme une pensée cherchée toute la vie et qui se fait de plus en plus prochaine, comme les battements de

plus en plus instant de la mémoire et comme la délivrance de découvrir enfin ténébreuse, infinie, chargée de mort et de joie la parole tant désirée. Les dernières mesures de *Tristan* expriment le déploiement immense du désespoir. Jamais il n'y eut avènement plus sombre, plus triomphale entrée dans le néant.

La musique de *Tristan*, aussi longtemps qu'elle dure, occupe mon corps ainsi qu'une flamme noire, elle le rend transparent aux ondes mortelles qui errent à l'entour, elle le traverse comme la destruction.

JACQUES RIVIÈRE.

ISABELLE

Gérard Lacase, chez qui nous nous retrouvâmes au mois d'Août 189., nous mena Francis Jammes et moi visiter le château de la Quartfourche dont il ne restera bientôt plus que des ruines, et son grand parc délaissé où l'été fastueux s'éployait à l'aventure. Rien plus n'en défendait l'entrée : le fossé à demi comblé, la haie crevée, ni la grille descellée qui céda de travers à notre premier coup d'épaule. Plus d'allées ; sur les pelouses débordées quelques vaches pâturaient librement l'herbe surabondante et folle : d'autres cherchaient le frais au creux des massifs éventrés ; à peine distinguait-on de ci de là, parmi la profusion sauvage, quelque fleur ou quelque feuillage insolite, patient reste des anciennes cultures, presque étouffé déjà par les espèces plus communes. Nous suivions Gérard sans parler, oppressés par la beauté du lieu, de la saison, de l'heure, et parce que nous sentions aussi tout ce que cette excessive opulence pouvait cacher d'abandon et de deuil. Nous parvînmes devant le perron du château, dont les premières marches étaient noyées dans l'herbe, celles d'en haut disjointes et brisées ; mais, devant les portes-fenêtres du salon, les volets résistants nous arrêtèrent. C'est par un soupirail de la cour que, nous glissant comme des voleurs, nous entrâmes ; un escalier montait aux cuisines ; aucune porte intérieure n'était close... Nous avancions de pièce

en pièce, précautionneusement car le plancher par endroits fléchissait et faisait mine de se rompre ; étouffant nos pas, non que quelqu'un pût être là pour les entendre, mais dans le grand silence de cette maison vide, le bruit de notre présence retentissait indécemment, nous effrayait presque. Aux fenêtres du rez-de-chaussée plusieurs carreaux manquaient ; entre les lames des contrevents un bignonia poussait vers la salle à manger, dans la pénombre, d'énormes tiges blanches et molles.

Gérard nous avait quittés ; nous pensâmes qu'il préferait revoir seul ces lieux dont il avait connu les hôtes et nous continuâmes sans lui notre visite. Sans doute nous avait-il précédés au premier étage, à travers la désolation des chambres nues ; dans l'une d'elles une branche de buis pendait encore au mur, retenue à une sorte d'agrafe par une faveur décolorée ; il me parut qu'elle balançait faiblement au bout de son lien, et je me persuadai que Gérard en passant venait d'en détacher une ramille.

Nous le retrouvâmes au second étage, près de la fenêtre dévitrée d'un corridor par laquelle on avait ramené vers l'intérieur une corde tombant du dehors ; c'était la corde d'une cloche, et je l'allais tirer doucement, quand brusquement je me sentis saisir le bras par Gérard ; son geste, au contraire d'arrêter le mien, l'amplifia : soudain retentit un glas rauque, si près de nous, si brutal, qu'il nous fit péniblement tressaillir ; puis, lorsqu'il semblait déjà que se fût refermé le silence, deux notes pures tombèrent encore, espacées, déjà lointaines. Je m'étais retourné vers Gérard et je vis que ses lèvres tremblaient.

— Allons-nous en, fit-il. J'ai besoin de respirer un autre air.

Sitôt dehors il s'excusa de ne pouvoir nous accompagner : il connaissait quelqu'un dans les environs, dont il voulait aller prendre des nouvelles. Comprenant au ton de sa voix qu'il serait indiscret de le suivre, nous rentrâmes seuls, Jammes et moi à La R. où Gérard nous rejoignit dans la soirée.

— Cher ami, lui dit bientôt Jammes, apprenez que je suis résolu à ne plus raconter la moindre histoire, que vous ne nous ayez sorti celle qu'on voit qui vous tient au cœur.

Or les récits de Jammes faisaient les délices de nos veillées.

— Je vous raconterais volontiers le roman dont la maison que vous vîtes tantôt fut le théâtre, commença Gérard, mais outre que je ne sus le découvrir, ou le reconstituer qu'en partie, je crains de ne pouvoir apporter quelque ordre dans mon récit qu'en dépouillant chaque événement de l'attrait énigmatique dont ma curiosité le revêtait naguère...

— Apportez à votre récit tout le désordre qu'il vous plaira, reprit Jammes.

— Pourquoi chercher à recomposer les faits selon leur ordre chronologique, dis-je ; que ne nous les présentez-vous comme vous les avez découverts ?

— Vous permettrez alors que je parle beaucoup de moi, dit Gérard.

— Chacun de nous fait-il jamais rien d'autre ! repartit Jammes.

C'est le récit de Gérard que voici.

I

J'ai presque peine à comprendre aujourd'hui l'impatience qui m'élançait alors vers la vie. A vingt-cinq ans je n'en connaissais rien à peu près, que par les livres ; et c'est pourquoi sans doute je me croyais romancier ; car j'ignorais encore avec quelle malignité les événements dérobent à nos yeux le côté par où ils nous intéresseraient davantage, et combien peu de prise ils offrent à qui ne sait pas les forcer.

Je préparais alors, en vue de mon agrégation, une thèse sur la chronologie des sermons de Bossuet ; non que je fusse particulièrement attiré par l'éloquence de la chaire : j'avais choisi ce sujet par révérence pour mon vieux maître, Albert Desnos, dont l'importante "Vie de Bossuet" achevait précisément de paraître. Aussitôt qu'il connut mon projet d'études, M. Desnos s'offrit à m'en faciliter les abords. Un de ses plus anciens amis, Benjamin Floche, membre correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, possédait divers documents qui sans doute pourraient me servir ; en particulier une Bible couverte d'annotations de la main même de Bossuet. M. Floche s'était retiré depuis une quinzaine d'années à la Quartfourche, qu'on appelait plus communément : le Carrefour, propriété de famille aux environs de Pont-l'Evêque, dont il ne bougeait plus, où il se ferait un plaisir de me recevoir et de mettre à ma disposition ses papiers, sa bibliothèque et son érudition que M. Desnos me disait être inépuisable.

Entre M. Desnos et M. Floche des lettres furent échangées. Les documents s'annoncèrent plus nombreux que ne me l'avait d'abord fait espérer mon maître ; il ne

fut bientôt plus question d'une simple visite : c'est un séjour au château de la Quartfourche que, sur la recommandation de M. Desnos, l'amabilité de M. Floche me proposait. Bien que sans enfants M. et Madame Floche n'y vivaient pas seuls : quelques mots inconsidérés de M. Desnos et dont mon imagination s'empara, me firent espérer de trouver là-bas une société avenante, qui tout aussitôt m'attira plus que les documents poudreux du Grand Siècle ; déjà ma thèse n'était plus qu'un prétexte ; j'entrais dans ce château non plus en scolar, mais en Nejdanof, en Valmont ; déjà je le peuplais d'aventures. La Quartfourche ! je répétais ce nom mystérieux : c'est ici, pensais-je, qu'Hercule hésite... Je sais de reste ce qui l'attend sur le sentier de la vertu ; mais l'autre route ?... l'autre route...

Vers le milieu de Septembre, je rassemblai le meilleur de ma modeste garde-robe, renouvelai mon jeu de cravates, et partis.

Quand j'arrivai à la station du Breuil-Blangy, entre Pont l'Evêque et Lisieux, la nuit était à peu près close. J'étais seul à descendre du train. Une sorte de paysan en livrée vint à ma rencontre, prit ma valise et m'escorta vers la voiture qui stationnait de l'autre côté de la gare. L'aspect du cheval et de la voiture coupa l'essor de mon imagination; on ne pouvait rêver rien de plus minable. Le paysan-cocher repartit pour dégager la malle que j'avais enregistrée ; sous son poids les ressorts de la calèche fléchirent. A l'intérieur, une odeur de poulailler suffocante.... Je voulus baisser la vitre de la portière, mais la poignée de cuir me resta dans la main. Il avait plu dans la journée ; la route était tirante ; au bas de la première

côte, une pièce du harnais céda. Le cocher sortit de dessous son siège un bout de corde et se mit en posture de rafistoler le trait. J'avais mis pied à terre et m'offris à tenir la lanterne qu'il venait d'allumer ; je pus voir que la livrée du pauvre homme, non plus que le harnachement, n'en était pas à son premier rapiéçage.

— Le cuir est un peu vieux, hasardai-je.

Il me regarda comme si je lui avais dit une injure, et presque brutalement :

— Dites donc : c'est tout d'même heureux qu'on ait pu venir vous chercher.

— Il y a loin, d'ici le château ? questionnai-je de ma voix la plus douce. Il ne répondit pas directement, mais :

— Pour sûr qu'on n'fait pas l'trajet tous les jours ! — Puis au bout d'un instant : — V'là ptêt'ben six mois qu'elle n'est pas sortie, la calèche....

— Ah !... Vos maîtres ne se promènent pas souvent ? repris-je par un effort désespéré d'amorcer la conversation.

— Vous pensez ! Si l'on n'a pas aut'chose à faire !

Le désordre était réparé : d'un geste il m'invita à remonter dans la voiture, qui repartit.

Le cheval peinait aux montées, trébuchait aux descentes et tricotait affreusement en terrain plat ; parfois, tout inopinément, il stoppait. — Du train dont nous allons, pensais-je, nous arriverons au Carrefour longtemps après que mes hôtes se seront levés de table ; et même (nouvel arrêt du cheval) après qu'ils se seront couchés. J'avais grand faim ; ma bonne humeur tournait à l'aigre. J'essayai de regarder le pays : sans que je m'en fusse aperçu, la voiture avait quitté la grand'route et s'était engagée dans une route plus étroite et beaucoup moins

bien entretenue ; les lanternes n'éclairaient de droite et de gauche qu'une haie continue, touffue et haute ; elle semblait nous entourer, barrer la route, s'ouvrir devant nous à l'instant de notre passage, puis, aussitôt après, se refermer.

Au bas d'une montée plus raide, la voiture s'arrêta de nouveau. Le cocher vint à la portière et l'ouvrit, puis, sans façons :

— Si Monsieur voulait bien descendre. La côte est un peu dure pour le cheval. — Et lui-même fit la montée en tenant par la bride la haridelle. A mi-côte il se retourna vers moi, qui marchais en arrière :

— On est bientôt rendu, dit-il sur un ton radouci. Tenez : voilà le parc. Et je distinguai devant nous, encombrant le ciel découvert, une sombre masse d'arbres. C'était une avenue de grands hêtres, sous laquelle enfin nous entrâmes, et où nous rejoignîmes la première route que nous avions quittée. Le cocher m'invita à remonter dans la voiture, qui parvint bientôt à la grille, par où nous pénétrâmes dans le jardin.

Il faisait trop sombre pour que je pusse rien distinguer de la façade du château ; la voiture me déposa devant un perron de trois marches, que je gravis, un peu ébloui par le flambeau qu'une femme sans âge, sans grâce, épaisse et médiocrement vêtue tenait à la main et dont elle rabattait vers moi la lumière. Elle me fit un salut un peu sec. Je m'inclinai devant elle, incertain...

— Madame Floche, sans doute ?...

— Mademoiselle Verdure simplement. Monsieur et Madame Floche sont couchés. Ils vous prient d'excuser s'ils ne sont pas là pour vous recevoir ; mais on dîne de bonne heure ici.

— Vous-même, Mademoiselle, je vous aurai fait veiller bien tard.

— Oh ! moi, j'y suis faite, dit-elle sans se retourner. Elle m'avait précédé dans le vestibule. — Vous serez peut-être content de prendre quelque chose ?

— Ma foi, je vous avoue que je n'ai pas dîné.

Elle me fit entrer dans une vaste salle à manger où se trouvait préparé un médianoche confortable.

— A cette heure, le fourneau est éteint ; et à la campagne il faut se contenter de ce que l'on trouve.

— Mais tout cela m'a l'air excellent, dis-je en m'attablant devant un plat de viande froide. Elle s'assit de biais sur une autre chaise près de la porte, et, pendant tout le temps que je mangeais, resta les yeux baissés, les mains croisées sur les genoux, délibérément subalterne. A plusieurs reprises, comme la morne conversation retombait, je m'excusai de la retenir ; mais elle me donna à entendre qu'elle attendait que j'eusse fini pour desservir :

— Et votre chambre, comment feriez-vous pour la trouver tout seul ?...

Je dépêchais et mettais bouchées doubles lorsque la porte du vestibule s'ouvrit : un abbé entra, à cheveux gris, de figure rude mais agréable. Il vint à moi la main tendue :

— Je ne voulais pas remettre à demain le plaisir de saluer notre hôte. Je ne suis pas descendu plus tôt parce que je savais que vous causiez avec Mademoiselle Olympe Verdure, dit-il, en tournant vers elle un sourire qui pouvait être malicieux, cependant qu'elle pinçait les lèvres et faisait visage de bois : — Mais à présent que vous avez achevé de manger, continua-t-il tandis que je

me levais de table, nous allons laisser Mademoiselle Olympe remettre ici un peu d'ordre ; elle trouvera plus décent, je le présume, de laisser un homme accompagner Monsieur Lacase jusqu'à sa chambre à coucher, et de résigner ici ces fonctions.

Il s'inclina cérémonieusement devant Mademoiselle Verdure, qui lui fit une révérence écourtée.

— Oh ! je résigne ; je résigne... Monsieur l'abbé, devant vous, vous le savez, je résigne toujours... Puis revenant à nous brusquement : — Vous alliez me faire oublier de demander à Monsieur Lacase ce qu'il prend à son premier déjeûner.

— Mais, ce que vous voudrez, Mademoiselle... Que prend-on d'ordinaire ici ?

— De tout. On prépare du thé pour ces dames, du café pour Monsieur Floche, un potage pour Monsieur l'abbé, et du racahout pour Monsieur Casimir.

— Et vous, Mademoiselle, vous ne prenez rien ?

— Oh ! moi, du café au lait, simplement.

— Si vous le permettez, je prendrai du café au lait avec vous.

— Eh ! eh ! tenez-vous bien, Mademoiselle Verdure, dit l'abbé en me prenant par le bras — Monsieur Lacase m'a tout l'air de vous faire la cour !

Elle haussa les épaules, puis me fit un rapide salut, tandis que l'abbé m'entraînait.

Ma chambre était au premier étage, presque à l'extrémité d'un couloir.

— C'est ici, dit l'abbé en ouvrant la porte d'une pièce spacieuse qu'illuminait un grand brasier. — Dieu me

pardonne ! on vous a fait du feu !... Vous vous en seriez peut-être bien passé... Il est vrai que les nuits de ce pays sont humides, et la saison, cette année, est anormalement pluvieuse...

Il s'était approché du foyer vers lequel il tendit ses larges paumes tout en écartant le visage, comme un dévot qui repousse la tentation. Il semblait disposé à causer plutôt qu'à me laisser dormir.

— Oui, commença-t-il, en avisant ma malle et mon sac de nuit, — Gratien vous a monté vos colis.

— Gratien, c'est le cocher qui m'a conduit ? demandai-je.

— Et c'est aussi le jardinier ; car ses fonctions de cocher ne l'occupent guère.

— Il m'a dit en effet que la calèche ne sortait pas souvent.

— Chaque fois qu'elle sort c'est un événement historique. D'ailleurs Monsieur de Saint-Auréol n'a depuis longtemps plus d'écurie ; dans les grandes occasions, comme ce soir, on emprunte le cheval du fermier.

— Monsieur de Saint-Auréol ? répétais-je, surpris.

— Oui, dit-il, je sais que c'est Monsieur Floche que vous venez voir ; mais la Quartfourche appartient à son beau-frère. Demain vous aurez l'honneur d'être présenté à Monsieur et à Madame de Saint Auréol.

— Et qui est Monsieur Casimir ? dont je ne sais qu'une chose, c'est qu'il prend du racahout le matin.

— Leur petit-fils et mon élève. Dieu me permet de l'instuire depuis trois ans. — Il avait dit ces mots en fermant les yeux et avec une componction modeste, comme s'il s'était agi d'un prince du sang.

— Ses parents ne sont pas ici ? demandai-je.

— En voyage. — Il serra les lèvres fortement puis reprit aussitôt :

— Je sais, Monsieur, quelles nobles et saintes études vous amènent...

— Oh ! ne vous exagérez pas leur sainteté, interrompis-je aussitôt en riant, c'est en historien seulement qu'elles m'occupent.

— N'importe, fit-il, écartant de la main toute pensée désobligeante ; l'histoire a bien aussi ses droits. Vous trouverez en Monsieur Floche le plus aimable et le plus sûr des guides.

— C'est ce que m'affirmait mon maître, Monsieur Desnos.

— Ah ! Vous êtes élève d'Albert Desnos ? — Il serra les lèvres de nouveau. J'eus l'imprudence de demander :

— Vous avez suivi de ses cours ?

— Non ! fit-il rudement. Ce que je sais de lui m'a mis en garde... C'est un aventurier de la pensée. A votre âge on est assez facilement séduit par ce qui sort de l'ordinaire... — Et, comme je ne répondais rien : — Ses théories ont d'abord pris quelque ascendant sur la jeunesse; mais on en revient déjà, m'a-t-on dit.

J'étais beaucoup moins désireux de discuter que de dormir. Voyant qu'il n'obtiendrait pas de réplique :

— Monsieur Floche vous sera de conseil plus tranquille, reprit-il ; puis, devant un bâillement que je ne dissimulai point :

— Il se fait assez tard ; demain, si vous le permettez, nous trouverons loisir pour reprendre cet entretien. Après ce voyage vous devez être fatigué.

— Je vous avoue, Monsieur l'abbé, que je croule de sommeil.

Dès qu'il m'eut quitté, je relevai les bûches du foyer, j'ouvris la fenêtre toute grande, repoussant les volets de bois. Un grand souffle obscur et mouillé vint incliner la flamme de ma bougie, que j'éteignis pour contempler la nuit. Ma chambre ouvrait sur le parc, mais non sur le devant de la maison, ainsi que celles du grand couloir qui devaient sans doute jouir d'une vue plus étendue ; mon regard était aussitôt arrêté par des arbres ; au dessus d'eux, à peine restait-il la place d'un peu de ciel où le croissant venait d'apparaître, recouvert par les nuages presque aussitôt. Il avait plu de nouveau ; les branches larmoyaient encore...

— Voici qui n'invite guère à la fête, pensai-je, en refermant fenêtre et volets. Cette minute de contemplation m'avait transi, et l'âme encore plus que la chair ; je rabattis les bûches, ranimai le feu, et fus heureux de trouver dans mon lit une cruche d'eau chaude, que sans doute l'attentionnée Mademoiselle Verdure y avait glissée.

Au bout d'un instant je m'avisai que j'avais oublié de mettre à la porte mes chaussures. Je me relevai et sortis un instant sur le couloir ; à l'autre extrémité de la maison, je vis passer Mademoiselle Verdure. Sa chambre était au dessus de la mienne, comme me l'indiqua son pas lourd qui, peu de temps après, commença d'ébranler le plafond. Plus il se fit un grand silence et tandis que je plongeais dans le sommeil, la maison leva l'ancre pour la traversée de la nuit.

II

Je fus réveillé d'assez bon matin par les bruits de la cuisine dont une porte ouvrait précisément sous ma fenêtre. En poussant mes volets j'eus la joie de voir un ciel à peu près pur ; le jardin, mal ressuyé d'une récente averse, brillait ; l'air était bleuissant. J'allais refermer ma fenêtre, lorsque je vis sortir du potager et accourir vers la cuisine un grand enfant, d'âge incertain, car son visage marquait trois ou quatre ans de plus que son corps ; tout contrefait, il portait de guingois : ses jambes torses lui donnaient une allure extraordinaire : il avançait obliquement, ou plutôt procédait par bonds, comme si, à marcher pas à pas, ses pieds eussent dû s'entraver.... C'était évidemment l'élève de l'abbé, Casimir. Un énorme chien de Terre-Neuve gambadait à ses côtés, sautait de conserve avec lui, lui faisait fête ; l'enfant se défendait tant bien que mal contre sa bousculante exubérance ; mais au moment qu'il allait atteindre la cuisine, culbuté par le chien, soudain je le vis rouler dans la boue. Une maritorne épaisse s'élança, et tandis qu'elle relevait l'enfant :

— Ah ben ! vous v'là beau ! Si c'est Dieu permis de s'met' dans des états pareils ! On vous l'a pourtant répété bien des fois d'quitter l'Terno dans la remise !... Allons ! v'nez-vous en par ici qu'on vous essuie....

Elle l'entraîna dans la cuisine. A ce moment j'entendis frapper à ma porte ; une femme de chambre m'apportait de l'eau chaude pour ma toilette. Un quart d'heure après, la cloche sonna pour le déjeûner.

Comme j'entrais dans la salle à manger :

— Madame Floche, je crois que voici notre aimable hôte, dit l'abbé en s'avançant à ma rencontre.

Madame Floche s'était levée de sa chaise, mais ne paraissait pas plus grande debout qu'assise ; je m'inclinai profondément devant elle ; elle m'honora d'un petit plongeon brusque ; elle avait dû recevoir à un certain âge, quelque formidable événement sur la tête ; celle-ci en était restée irrémédiablement enfoncée entre les épaules ; et même un peu de travers. Monsieur Floche s'était mis tout à côté d'elle pour me tendre la main. Les deux petits vieux étaient exactement de même taille, de même habit, paraissaient de même âge, de même chair.... Durant quelques instants nous échangeâmes des compliments vagues, parlant tous les trois à la fois. Puis, il y eut un noble silence, et Mademoiselle Verdure arriva portant la théière.

— Mademoiselle Olympe, dit enfin Madame Floche, qui, ne pouvant tourner la tête, s'adressait à vous de tout le buste — Mademoiselle Olympe, notre amie, s'inquiétait beaucoup de savoir si vous aviez bien dormi et si le lit était à votre convenance.

Je protestai que j'y avais reposé on ne pouvait mieux et que la cruche chaude que j'y avais trouvée en me couchant m'avait fait tout le bien du monde.

Mademoiselle Verdure, après m'avoir souhaité le bonjour, ressortit.

— Et le matin, les bruits de la cuisine ne vous ont pas trop incommodé ?

Je renouvelai mes protestations.

— Il faut vous plaindre, je vous en prie, parce que rien ne serait plus aisé que de vous préparer une autre chambre...

Monsieur Floche, sans rien dire lui-même, hochait la tête obliquement et, d'un sourire, faisait sien chaque propos de sa femme.

— Je vois bien, dis-je, que la maison est très vaste ; mais je vous certifie que je ne saurais être installé plus agréablement.

— Monsieur et Madame Floche, dit l'abbé, se plaisent à gâter leurs hôtes.

Mademoiselle Olympe apportait sur une assiette des tranches de pain grillé ; elle poussa devant elle le petit stropiat que j'avais vu culbuter tout à l'heure. L'abbé le saisit par le bras :

— Allons, Casimir ! Vous n'êtes plus un bébé ; venez saluer Monsieur Lacase comme un homme. Tendez la main... Regardez en face !... — puis se tournant vers moi comme pour l'excuser : — Nous n'avons pas encore grand usage du monde...

La timidité de l'enfant me gênait :

— C'est votre petit-fils ? demandai-je à Madame Floche, oublieux des renseignements que l'abbé m'avait fournis la veille.

— Notre petit-neveu, répondit-elle ; vous verrez un peu plus tard mon beau-frère et ma sœur, ses grands-parents.

— Il n'osait pas rentrer parce qu'il avait empli de boue ses vêtements en jouant avec Terno, expliqua Mademoiselle Verdure.

— Drôle de façon de jouer, dis-je, en me tournant affablement vers Casimir ; j'étais à la fenêtre quand il vous a culbuté... Il ne vous a pas fait mal ?

— Il faut dire à Monsieur Lacase, expliqua l'abbé à son tour, que l'équilibre n'est pas notre fort...

Parbleu ! je m'en apercevais de reste, sans qu'il fût nécessaire de me le signaler. Ce grand gaillard d'abbé, aux yeux vairons,me devint brusquement antipathique.L'enfant ne m'avait pas répondu, mais son visage s'était empourpré. Je regrettai ma phrase et qu'il y ait pu sentir quelque allusion à son infirmité. L'abbé, son potage pris, s'était levé de table et arpentait la pièce ; dès qu'il ne parlait plus, il gardait les lèvres si serrées que celle de dessus formait un bourrelet, comme celle des vieillards édentés. Il s'arrêta derrière Casimir, et comme celui-ci vidait son bol :

— Allons! Allons, jeune homme, Avenzoar nous attend !

L'enfant se leva ; tous deux sortirent. Sitôt que le déjeûner fut achevé, Monsieur Floche me fit signe.

— Venez avec moi dans le jardin, mon jeune hôte, et me donnez des nouvelles du Paris penseur.

La langage de Monsieur Floche fleurissait dès l'aube. Sans trop écouter mes réponses, il me questionna sur Gaston Boissier son ami, et sur plusieurs autres savants que je pouvais avoir eus pour maîtres et avec qui il correspondait encore de loin en loin ; il s'informa de mes goûts, de mes études... Je ne lui parlai naturellement pas de mes projets littéraires et ne laissai voir de moi que le sorbonnien ; puis il entreprit l'histoire de la Quartfourche, dont il n'avait à peu près pas bougé depuis près de quinze ans, l'histoire du parc, du château... ; il réserva pour plus tard l'histoire de la famille qui l'habitait précédemment, mais commença de me raconter comment il se trouvait en possession des manuscrits du XVII^{me} siècle qui pouvaient intéresser ma thèse... Il marchait à petits pas pressés. ou, plus exactement, il trottinait auprès de moi ; je remarquai qu'il portait son pantalon si bas que la fourche en restait

à mi-cuisse ; sur le devant du pied, l'étoffe retombait en nombreux plis, mais par derrière restait au dessus de la chaussure, suspendue à l'aide de je ne sais quel artifice ; je ne l'écoutais plus que d'une oreille distraite, l'esprit engourdi par la molle tiédeur de l'air et par une sorte de torpeur végétale. En suivant une allée de très hauts marronniers qui formaient voûte au dessus de nos têtes, nous étions parvenus presque à l'extrémité du parc. Là, protégé contre le soleil par un buisson d'arbres-à-plumes, se trouvait un banc où Monsieur Floche m'invita à m'asseoir. Puis tout-à-coup :

— L'abbé Santal vous a-t-il dit que mon beau-frère est un peu ?... Il n'acheva pas, mais se toucha le front de l'index.

Je fus trop interloqué pour pouvoir trouver rien à répondre. Il continua :

— Oui, le baron de Saint-Auréol, mon beau-frère ; l'abbé ne vous l'a peut-être pas dit plus qu'à moi... mais je sais néanmoins qu'il le pense ; et je le pense aussi... Et de moi, l'abbé ne vous a pas dit que j'étais un peu ?...

— Oh ! Monsieur Floche, comment pouvez-vous croire ?...

— Mais, mon jeune ami, dit-il en me tapant familièrement sur la main, je trouverais cela tout naturel. Que voulez-vous ? nous avons pris ici des habitudes, à nous enfermer loin du monde un peu... en dehors de la circulation. Rien n'apporte ici de... diversion ; comment dirais-je ?... oui. Vous êtes bien aimable d'être venu nous voir — et comme j'essayais un geste : — je le répète : bien aimable, et je le récrirai ce soir à mon excellent ami Desnos ; mais vous vous aviseriez de me raconter ce qui vous tient au cœur, les questions qui vous troublent, les pro-

blèmes qui vous intéressent... je suis sûr que je ne vous comprendrais pas.

Que pouvais-je répondre ? Du bout de ma canne je grattais le sable...

— Voyez-vous, reprit-il, ici nous avons un peu perdu le contact. Mais non, mais non, ne protestez donc pas ; c'est inutile. Le baron est sourd comme une calebasse ; mais il est si coquet qu'il tient surtout à ne pas le paraître ; il feint d'entendre plutôt que de faire hausser la voix. Pour moi, quant aux idées du jour, je me fais l'effet d'être tout aussi sourd que lui ; et du reste je ne m'en plains pas. Je ne fais même pas grand effort pour entendre. A fréquenter Massillon et Bossuet, j'ai fini par croire que les problèmes qui les tourmentaient sont tout aussi beaux et importants que ceux qui passionnaient ma jeunesse... problèmes que ces grands esprits n'auraient pas pu comprendre sans doute... non plus que moi je ne puis comprendre ceux qui vous passionnent aujourd'hui... Alors, si vous le voulez bien, mon futur collègue, vous me parlerez de préférence de vos études, puisque ce sont les miennes également, et vous m'excuserez si je ne vous interroge pas sur les musiciens, les poètes, les orateurs que vous aimez, ni sur la forme de gouvernement que vous croyez la préférable.

Il regarda l'heure à un oignon attaché à un ruban noir :

— Rentrons à présent, dit-il en se levant. Je crois avoir perdu ma journée quand je ne suis pas au travail à dix heures.

Je lui offris mon bras qu'il accepta, et comme, à cause de lui, parfois, je ralentissais ma démarche :

— Pressons ! Pressons ! me disait-il. Les pensées sont

comme les fleurs, celles qu'on cueille le matin se conservent le plus longtemps fraîches.

La bibliothèque de la Quartfourche est composée de deux pièces que sépare un simple rideau ; une, très exiguë et surexhaussée de trois marches, où travaille Monsieur Floche, à une table devant une fenêtre. Aucune vue ; des rameaux d'orme ou d'aulne viennent battre les carreaux ; sur la table, une antique lampe à réservoir, que coiffe un abat-jour de porcelaine vert ; sous la table, une énorme chancelière ; un petit poêle dans un coin ; dans l'autre coin, une seconde table chargée de lexiques ; entre deux, une armoire aménagée en cartonnier. La seconde pièce est vaste ; des livres tapissent le mur jusqu'au plafond ; deux fenêtres ; une grande table au milieu de la pièce.

— C'est ici que vous vous installerez, me dit Monsieur Floche ; — et, comme je me récriais :

— Non, non ; moi, je suis accoutumé au réduit ; à dire vrai, je m'y sens mieux ; il me semble que ma pensée s'y concentre. Occupez la grande table sans vergogne ; et, si vous y tenez, pour que nous ne nous dérangions pas, nous pourrons baisser le rideau.

— Oh ! pas pour moi, protestai-je ; jusqu'à présent, si pour travailler j'avais eu besoin de solitude, je ne....

— Eh bien ! reprit-il en m'interrompant, nous le laisserons donc relevé. J'aurai, pour ma part, grand plaisir à vous apercevoir du coin de l'œil. (Et, de fait, les jours suivants, je ne levais point la tête de dessus mon travail sans rencontrer le regard du bonhomme, qui me souriait en hochant la tête, ou qui, vite, par crainte de

m'importuner, détournait les yeux et feignait d'être plongé dans sa lecture.)

Il s'occupa tout aussitôt de mettre à ma facile disposition les livres et les manuscrits qui pouvaient m'instruire; la plupart se trouvaient serrés dans le cartonnier de la petite pièce ; leur nombre et leur importance dépassait tout ce que m'avait annoncé Monsieur Desnos ; il m'allait falloir au moins une semaine pour relever les précieuses indications que j'y trouverais. Enfin il ouvrit, à côté du cartonnier, une très petite armoire et en sortit la fameuse Bible de Bossuet, sur laquelle l'Aigle de Meaux avait inscrit, en regard des versets pris pour textes, les dates des sermons qu'ils avaient inspirés. Je m'étonnai qu'Albert Desnos n'eut pas tiré parti de ces indications dans ses travaux ; mais ce livre n'était tombé que depuis peu entre les mains de M. Floche.

— J'ai bien entrepris, continua-t-il, un mémoire à son sujet ; et je me félicite aujourd'hui de n'en avoir encore donné connaissance à personne, puisqu'il pourra servir à votre thèse en toute nouveauté !

Je me défendis de nouveau :

— Tout le mérite de ma thèse, c'est à votre obligeance que je la devrai. Au moins en accepterez-vous la dédicace, Monsieur Floche, comme une faible marque de ma reconnaissance ?

Il sourit un peu tristement :

— Quand on est si près de quitter la terre, on sourit volontiers à tout ce qui promet quelque survie.

Je crus malséant de surenchérir à mon tour.

— A présent, reprit-il, vous allez prendre possession de la bibliothèque, et vous ne vous souviendrez de ma

présence que si vous avez quelque renseignement à me demander. Emportez les papiers qu'il vous faut... Au revoir !... et comme en descendant les trois marches, je retournais vers lui mon sourire, il agita sa main devant ses yeux : — A tantôt ! —

J'emportai dans la grande pièce les quelques papiers qui devaient faire l'objet de mon premier travail. Sans m'écarter de la table devant laquelle j'étais assis, je pouvais distinguer Monsieur Floche dans sa portioncule : il s'agita quelques instants ; ouvrant et refermant des tiroirs, sortant des papiers, les rentrant, faisant mine d'homme affairé... je soupçonnais en vérité qu'il était fort troublé, sinon gêné par ma présence et que, dans cette vie si rangée le moindre ébranlement risquait de compromettre l'équilibre de la pensée. Enfin il s'installa, plongea jusqu'à mi-jambes dans la chancelière, ne bougea plus...

De mon côté je feignais de m'absorber dans mon travail ; mais j'avais grand' peine à tenir en laisse ma pensée ; et je n'y tâchais même pas. Elle tournait autour de la Quartfourche, ma pensée, comme autour d'un donjon dont il faut découvrir l'entrée. Que je fusse subtil, c'est ce dont il m'importait de me convaincre. Romancier, mon ami, me disais-je, nous allons donc te voir à l'œuvre. Décrire ! Ah, fi ! ce n'est pas de cela qu'il s'agit, mais bien de découvrir la réalité sous l'aspect... En ce court laps de temps qu'il t'est permis de séjourner à la Quartfourche, si tu laisses passer un geste, un tic sans t'en pouvoir donner bientôt l'explication psychologique, historique et complète, c'est que tu ne sais pas ton métier.

Alors je reportais mes yeux sur Monsieur Floche ; il s'offrait à moi de profil ; je voyais un grand nez mou,

inexpressif, des sourcils buissonnants, un menton ras sans cesse en mouvement comme pour mâcher une chique!.. et je pensais que rien ne rend plus impénétrable un visage que le masque de la bonté.

La cloche du second déjeûner me surprit au milieu de ces réflexions.

III

C'est à ce déjeûner que, sans précaution oratoire, brusquement, Monsieur Floche m'amena en présence du ménage Saint-Auréol. L'abbé du moins, la veille au soir, aurait bien pu m'avertir. Je me souviens d'avoir éprouvé la même stupeur, jadis, quand, pour la première fois, au Jardin des plantes, je fis connaissance avec le *phœnicopterus antiquorum* ou flamant à spatule. [1] Du baron ou de la baronne je n'aurais su dire lequel était le plus baroque ; ils formaient un couple parfait : tout comme les deux Floche, du reste ; au Museum on les eût mis sous vitrine l'un contre l'autre sans hésiter ; près des " espèces disparues ". J'éprouvai devant eux d'abord cette sorte d'admiration confuse qui, devant les œuvres d'art accompli ou devant les merveilles de la Nature nous laisse aux premiers instants stupides et incapables d'analyse. Ce n'est que lentement que je parvins à décomposer mon impression...

Le baron Narcisse de Saint-Auréol portait culottes courtes, souliers à boucle très apparente, cravate de mousseline et jabot. Une pomme d'Adam, aussi proéminente que le menton, sortait de l'échancrure du col et se dissimulait de son mieux sous un bouillon de mousseline ;

[1] Gérard fait erreur : le *phœnicopterus antiquorum* n'a pas le bec en spatule.

le menton, au moindre mouvement de la mâchoire faisait un extraordinaire effort pour rejoindre le nez qui, de son côté, y mettait de la complaisance. Un œil restait hermétiquement clos ; l'autre, vers qui remontait le coin de la lèvre et tendaient tous les plis du visage, brillait clair, embusqué derrière la pommette et semblait dire : Attention ! je suis seul, mais rien ne m'échappe.

Madame de Saint-Auréol disparaissait toute dans un flot de fausses dentelles. Tapies au fond des manches frissonnantes, tremblaient ses longues mains, chargées d'énormes bagues. Une sorte de capote en taffetas noir doublé de lambeaux de dentelles blanches enveloppait tout le visage ; sous le menton se nouaient deux brides de taffetas, blanchies par la poudre que le visage effroyablement fardé laissait choir. Quand je fus entré, elle se campa devant moi de profil, rejeta la tête en arrière, et, d'une voix de tête assez forte et non infléchie :

— Il y eut un temps, ma sœur, où l'on témoignait au nom de Saint-Auréol plus d'égards....

A qui en avait-elle ? Sans doute tenait-elle à me faire sentir, et à faire sentir à sa sœur, que je n'étais pas ici chez les Floche ; car elle continua, inclinant la tête de côté, minaudière : et levant vers moi sa main droite :

— Le baron et moi, nous sommes heureux, Monsieur, de vous recevoir à notre table.

Je donnai de la lèvre contre une bague, et me relevai du baise-main rougissant, car ma position entre les Saint-Auréol et les Floche s'annonçait gênante. Mais Madame Floche ne semblait avoir prêté aucune attention à la sortie de sa sœur. Quant au baron, sa réalité me paraissait problématique, bien qu'il fît avec moi l'aimable et le

sucré. Durant tout mon séjour à la Quartfourche, on ne put le persuader de m'appeler autrement que Monsieur de Las Cases ; ce qui lui permettait d'affirmer qu'il avait beaucoup vu mes parents aux Tuileries... un mien oncle principalement qui faisait avec lui son piquet :

— Ah ! C'était un original ! Chaque fois qu'il abattait atout, il criait très fort : Domino !...

Les propos du baron étaient à peu près tous de cette envergure. A table il n'y avait presque que lui qui parlât; puis, sitôt après le repas, il s'enfermait dans un silence de momie.

Au moment que nous quittions la salle à manger, Madame Floche s'approcha de moi, et, à voix basse :

— Peut-être, Monsieur Lacase sera-t-il assez aimable pour m'accorder un petit entretien ? — Entretien qu'elle ne voulait pas, apparemment, qu'on entendît, car elle commença par m'entraîner du côté du jardin potager, en disant très haut qu'elle voulait me montrer les espaliers.

— C'est au sujet de mon petit neveu, commença-t-elle dès qu'elle fut assurée que l'on ne pouvait nous entendre... Je ne voudrais pas vous paraître critiquer l'enseignement de l'abbé Santal... mais, vous qui plongez aux sources mêmes de l'instruction (ce fut sa phrase) vous pourrez peut-être nous être de bon conseil.

— Parlez, Madame ; mon dévouement vous est acquis.

— Voici : je crains que le sujet de sa thèse, pour un enfant si jeune encore, ne soit un peu spécial.

— Quelle thèse ? fis-je, légèrement inquiet.

— La thèse pour son baccalauréat.

— Ah ! parfaitement, — résolu désormais à ne m'étonner plus de rien. — Sur quel sujet ? repris-je.

— Voici : Monsieur l'abbé craint que les sujets littéraires ou proprement philosophiques ne flattent le vague d'un jeune esprit déjà trop enclin à la rêverie... (c'est du moins ce que trouve Monsieur l'abbé). Il a donc poussé Casimir à choisir un sujet d'histoire.

— Mais Madame, voici qui peut très bien se défendre. Et le sujet choisi c'est ?

— Excusez-moi ; j'ai peur d'estropier le nom... : Averrhoès.

— Monsieur l'abbé a sans doute eu ses raisons pour choisir ce sujet, qui, à première vue, peut en effet paraître un peu particulier.

— Ils l'ont choisi tous deux ensemble. Quant aux raisons que l'abbé fait valoir, je suis prête à m'y ranger : Ce sujet présente, m'a-t-il dit, un intérêt anecdotique particulièrement propre à fixer l'attention de Casimir, qui est souvent un peu flottante : puis (et il paraît que ces Messieurs les examinateurs attachent à cela la plus grande importance) le sujet n'a jamais été traité.

— Il ne me souvient pas en effet...

— Et naturellement, pour trouver un sujet qui n'ait encore jamais été traité, on est forcé de chercher un peu en dehors des chemins battus.

— Evidemment !

— Seulement, je vais vous avouer ma crainte... mais j'abuse peut-être ?

— Madame, je vous supplie de croire que ma bonne volonté et mon désir de vous servir sont inépuisables.

— Eh bien ! voici : je ne mets pas en doute que Casimir ne soit à même bientôt de passer sa thèse assez brillamment, mais je crains que, par désir de spécialiser... par désir

un peu prématuré... l'abbé ne néglige un peu l'instruction générale, le calcul par exemple, ou l'astronomie...

— Que pense Monsieur Floche de tout cela ? demandai-je éperdu.

— Oh ! Monsieur Floche approuve tout ce que fait et ce que dit l'abbé.

— Les parents ?

— Ils nous ont confié l'enfant, dit-elle après une hésitation légère, puis, s'arrêtant de marcher :

— Par effet de votre complaisance, cher Monsieur Lacase, j'aurais aimé que vous causiez avec Casimir, pour vous rendre compte; sans avoir l'air de l'interroger directement... et surtout pas devant Monsieur l'abbé, qui pourrait en prendre quelque ombrage. Je suis sûre qu'ainsi vous pourriez...

— Le plus volontiers du monde, Madame. Il ne me sera sans doute pas difficile de trouver un prétexte pour sortir avec votre petit neveu. Il me fera visiter quelque endroit du parc...

— Il se montre d'abord un peu timide avec ceux qu'il ne connaît pas encore, mais sa nature est confiante.

— Je ne mets pas en doute que nous ne devenions promptement bons amis.

Un peu plus tard, le goûter nous ayant de nouveau rassemblés :

— Casimir, tu devrais montrer la carrière à Monsieur Lacase ; je suis sûre que cela l'intéressera ; puis s'approchant de moi :

— Partez vite avant que l'abbé ne descende ; il voudrait vous accompagner.

Je resortis aussitôt dans le parc ; l'enfant clopin-clopant me guidait.

— C'est l'heure de la récréation, commençai-je.

Il ne répondit rien. Je repris :

— Vous ne travaillez jamais après goûter ?

— Oh ! si ; mais aujourd'hui je n'avais plus rien à copier.

— Qu'est ce que vous copiez ainsi ?

— La thèse.

— Ah !... Après quelques tâtonnements je parvins à comprendre que cette thèse était un travail de l'abbé, que l'abbé faisait remettre au net et copier par l'enfant dont l'écriture était correcte. Il en tirait quatre grosses, dans quatre cahiers cartonnés dont chaque jour noircissait quelques pages. Casimir m'affirma du reste qu'il se plaisait beaucoup à " copier. "

— Mais pourquoi quatre fois ?

— Parce que je retiens difficilement.

— Vous comprenez ce que vous écrivez ?

— Quelquefois. D'autres fois l'abbé m'explique ; ou bien il dit que je comprendrai quand je serai plus grand.

L'abbé avait tout bonnement fait de son élève une manière de secrétaire-copiste. Est-ce ainsi qu'il entendait ses devoirs ? Je sentais mon cœur se gonfler et me proposai d'avoir incessamment avec lui une conversation tragique. L'indignation m'avait fait presser le pas inconsciemment ; Casimir prenait peine à me suivre ; je m'aperçus qu'il était en nage. Je lui tendis une main qu'il garda dans la sienne, clopinant à côté de moi tandis que je ralentissais mon allure.

— C'est votre seul travail, cette thèse ?

— Oh ! non, fit-il aussitôt ; mais, en poussant plus loin

mes questions, je compris que le reste se réduisait à peu de chose; et sans doute fut-il sensible à mon étonnement :

— Je lis beaucoup, ajouta-t-il, comme un pauvre dirait : j'ai d'autres habits !

— Et qu'est-ce que vous aimez lire ?

— Les grands voyages ; puis tournant vers moi un regard où déjà l'interrogation faisait place à la confiance :

— L'abbé, lui, a été en Chine ; vous saviez ?... et le ton de sa voix exprimait pour son maître une admiration, une vénération sans limites.

Nous étions parvenus à cet endroit du parc que Madame Floche appelait " la carrière " ; abandonnée depuis longtemps, elle formait à flanc de coteau une sorte de grotte dissimulée derrière les broussailles. Nous nous assîmes sur un quartier de roche que tiédissait le soleil déjà bas. Le parc s'achevait là sans clôture ; nous avions laissé à notre gauche un chemin qui descendait obliquement et que coupait une petite barrière; la pente, partout ailleurs assez abrupte, servait de protection naturelle.

— Vous, Casimir, avez-vous déjà voyagé ? demandai-je.

Il me répondit pas ; baissa le front... A nos pieds le vallon s'emplissait d'ombre ; déjà le soleil touchait la colline qui fermait le paysage devant nous. Un bosquet de châtaigniers et de chênes y couronnait un tertre crayeux criblé des trous d'une garenne ; le site un peu romantique tranchait sur la mollesse uniforme de la contrée.

— Regardez les lapins, s'écria tout à coup Casimir ; puis, au bout d'un instant il ajouta, indiquant du doigt le bosquet :

— Un jour, avec Monsieur l'abbé, j'ai monté là.

En rentrant nous passâmes auprès d'une mare couverte de conferves. Je promis à Casimir de lui apprêter une ligne le lendemain et de lui montrer comment on pêchait les grenouilles.

Cette première soirée, qui ne se prolongea guère au delà de neuf heures, ne différa point de celles qui suivirent, ni, je pense, de celles qui l'avaient précédée, car, pour moi, mes hôtes eurent le bon goût de ne se point mettre en dépense. Sitôt après dîner, nous rentrions dans le salon où, pendant le repas, Gratien avait allumé du feu. Une grande lampe, posée à l'extrémité d'une table de marqueterie, éclairait à la fois la partie de jacquet que le baron engageait avec l'abbé à l'autre extrémité de la table, et le guéridon où ces dames menaient une sorte de bésigue oriental et mouvementé.

— Monsieur Lacase qui est habitué aux distractions de Paris, va sans doute trouver notre amusement un peu terne... avait d'abord dit Madame de Saint-Auréol. — Cependant Monsieur Floche, au coin du feu, somnolait dans une bergère ; Casimir, les coudes sur la table, la tête entre les mains, lèvre tombante et salivant, progressait dans un " Tour du Monde ". — Par contenance et politesse j'avais fait mine de prendre vif intérêt au bésigue de ces dames ; on le pouvait mener, comme le whist, avec un mort, mais on le jouait de préférence à quatre, de sorte que Madame de Saint-Auréol, avec empressement, m'avait accepté pour partenaire, dès que je me fus proposé. Les premiers soirs, mes impairs firent la ruine de notre camp et mirent en joie Madame Floche qui, après chaque victoire, se permettait sur mon bras une

discrète taloche de sa maigre main mitainée. Il y avait des témérités, des ruses, des délicatesses. Mademoiselle Olympe jouait un jeu serré, concerté. Au début de chaque partie, on pointait, on hasardait la surenchère selon le jeu que l'on avait ; cela laissait un peu de marge au bluff ; Madame de Saint-Auréol s'aventurait effrontément, les yeux luisants, les pommettes vermeilles et le menton frémissant ; quand elle avait vraiment beau jeu, elle me lançait un grand coup de pied sous la table ; Mademoiselle Olympe essayait de lui tenir tête, mais elle était désarçonnée par la voix aiguë de la vieille qui tout à coup, au lieu d'un nouveau chiffre, criait :

— Verdure, vous mentez !

A la fin de la première partie, Madame Floche tirait sa montre, et, comme si précisément c'était l'heure :

— Casimir ! Allons, Casimir ; il est temps.

L'enfant semblait sortir péniblement de léthargie, se levait, tendait aux Messieurs sa main molle, à ces dames son front, puis sortait en traînant un pied.

Tandis que Madame de Saint-Auréol nous invitait à la revanche, le premier jacquet finissait ; parfois alors Monsieur Floche prenait la place de son beau-frère ; ni Monsieur Floche, ni l'abbé n'annonçaient les coups ; on n'entendait de leur côté que le roulement des dés dans le cornet et sur la table ; Monsieur de Saint-Auréol dans la bergère monologuait ou chantonnait à demi-voix, et parfois, tout-à-coup, flanquait un énorme coup de pincette au travers du feu, si impertinemment qu'il en éclaboussait au loin la braise ; Mademoiselle Olympe accourait précipitemment et exécutait sur le tapis ce que Madame de Saint-Auréol appelait élégamment la danse des étincelles...

Le plus souvent Monsieur Floche laissait le baron aux prises avec l'abbé et ne quittait pas son fauteuil ; de ma place je pouvais le voir, non point dormant comme il disait, mais hochant la tête dans l'ombre ; et le premier soir, un sursaut de flamme ayant éclairé brusquement son visage, je pus distinguer qu'il pleurait.

A neuf heures et quart, le bésigue terminé, Madame Floche éteignait la lampe, tandis que Mademoiselle Verdure allumait deux flambeaux qu'elle posait des deux côtés du jacquet.

— L'abbé, ne le faites pas veiller trop tard, recommandait Madame de Saint-Auréol, en donnent un coup d'éventail sur l'épaule de son mari.

J'avais cru décent, dès le premier soir, d'obéir au signal de ces dames, laissant aux prises les jacqueteurs et à sa méditation Monsieur Floche qui ne montait que le dernier. Dans le vestibule, chacun se saisissait d'un bougeoir ; ces dames me souhaitaient le bonsoir qu'elles accompagnaient des mêmes révérences que le matin. Je rentrais dans ma chambre ; j'entendais bientôt monter ces Messieurs. Bientôt tout se taisait. Mais de la lumière filtrait encore longtemps sous certaines portes. Mais plus d'une heure après si, pressé par quelque besoin, l'on sortait dans le corridor, l'on risquait d'y rencontrer Madame Floche ou Mademoiselle Verdure, en toilette de nuit, vaquant à de derniers rangements. Plus tard encore, et quand on eût cru tout éteint, au carreau d'un petit cachibis qui prenait jour mais non accès sur le couloir, on pouvait voir, à son ombre chinoise, Madame de Saint-Auréol ravauder.

(*à Suivre.*) ANDRÉ GIDE.

L'OTAGE

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

Même décor qu'au premier acte. L'après-midi du même jour. Le soleil entre gaiement dans la pièce.

SYGNE, TURELURE. C'est un grand homme légèrement boiteux. Le nez étroit et très busqué se dégageant du front sans aucun rentrant, un peu à la manière des béliers.

Le café est servi sur une petite table.

LE BARON TURELURE. — Ce bon café n'a pas poussé sur un chêne et voilà un coquin de sucre qui est trop blanc pour ne pas venir de chez les nègres.

SYGNE. — Excusez-moi. Vous m'avez prise au dépourvu. Je n'ai pas eu le temps de me procurer de la mélasse et de la chicorée.

LE BARON TURELURE, *buvant son café.* — Vous êtes excusée !

(Pensivement, faisant chauffer un petit verre d'eau-de-vie dans le creux d'une large main. Il flaire de temps en temps l'eau-de-vie et ne la boit pas. Il ne prendra qu'une seule gorgée de café.)

Heureux terme d'un repas excellent.

Que me parlez-vous d'une réception improvisée ? Peste !

Quel ordinaire, en ce pays perdu !

Ma mère a laissé d'honorables élèves à vos fourneaux.

Pauvre femme ! Il y avait longtemps que je n'avais goûté de sa cuisine.

SYGNE. — Ma chère Suzanne !

LE BARON TURELURE. — Vous m'excuserez de ne pas m'attendrir ?

Toute la haine qu'elle avait pour son mari, la sainte femme l'avait reportée sur moi.

Général, préfet, baron, ah mon Dieu, cela ne l'éblouissait guère !

Cette fille d'un garde-chasse épousant un braconnier, le premier feu jeté, cela devait mal finir.

Le moment venu, nous avons pris parti chacun de notre côté.

Et me voilà, gardant à la fois l'amour de l'ordre et l'instinct de la précaution,

(Il aspire l'air légèrement)

Avec le nez du chien de chasse qui reconnaît son gibier.

SYGNE. — Monsieur le préfet, c'est donc en partie de police que vous êtes venu chez moi aujourd'hui ?

LE BARON TURELURE. — Quelle horreur ! Est-ce qu'on entend rien de fâcheux de Coûfontaine ?

Tout est calme dans vos bois comme au temps des moines.

Pas de diligences culbutées, pas d'histoires de réfractaires. On dirait que votre présence est une protection pour le pays.

(Il clôt un œil)

Evidemment cette tournée n'est qu'un prétexte. On ne peut rien vous cacher.

Mais ce que j'ai à vous dire est diablement pointilleux. Laissez-moi le temps d'amener cela. Comment dire ? C'est une espèce de conseil, quoi, que je viens vous demander.

Et je revois toujours avec sensibilité ces lieux où j'ai passé mes jeunes ans.

SYGNE. — Monsieur le Préfet,

Je ne vous retrouve pas en moinillon, les mains dans les manches et la tête dans le capuchon.

LE BARON TURELURE. — C'est un habit commode.

Je me vois encore une nuit récitant matines avec un grand diable de lièvre que je venais de prendre au collet accroché tout chaud sous mon scapulaire.

Cela me changeait du maigre claustral.

Quelles bonnes chasses j'ai faites la nuit dans tous ces bois à l'affût avec mon vieux mousqueton ! On ne me fera pas la barbe, j'en connais tous les passages.

Oui. Le maître des novices était vieux et j'avais une voix de trompette et bonne grâce au lutrin.

Pourtant j'ai fait ma coulpe ici même plus d'une fois aux pieds du père abbé.

SYGNE. — Suzanne ne me parlait jamais de vous.

LE BARON TURELURE. — C'était son idée que je fusse moine. Il paraît que j'avais je ne sais quoi à réparer.

Mon père l'épouvantait avec ses manières de vieux loup blanc, de " bête fausse " comme disent les gens, et sa façon de guérir les entorses en faisant une croix dessus avec le pouce du pied gauche.

Monsieur Badilon doit se souvenir de lui. Les curés en ce temps-là

Ne disaient jamais la messe sans passer la main sur la nappe pour s'assurer qu'on n'avait pas mis dessous quelque grimoire.

J'ai eu plaisir à le rencontrer tout-à-l'heure. C'est un bon compère et une bonne bouteille à l'occasion ne lui fait pas peur.

Je sais que vous le voyez souvent. Et pourtant c'est un bout de chemin de la cure jusqu'ici.

— Rien n'a changé, vous avez remis tout en place, tous ces vieux livres eux-mêmes. Il n'y a que ce Christ qui n'est pas beau.

— Vous avez fait une bonne acquisition au prix que l'on m'a dit.

Hé, hé ! Les biens nationaux ont du bon.

SYGNE, *avec intention.* — C'est à vous que je dois celui-ci.

LE BARON TURELURE. — Je comprends ce que vous voulez dire.

Et je sais tout ce qu'on a raconté sur moi, mais c'est faux.

Ce qui est vrai est bien assez. Je les ai fait tuer par amour de la patrie dans le pur enthousiasme de mon cœur !

J'étais jeune alors et innocent, et solide sur mes deux jambes.

Il faut comprendre pour juger. Ah, c'était du sang que j'avais dans les veines et du sec !

Pas ce pâle jus de citrouille, mais de l'eau-de-vie bouillante telle qu'elle sort de l'alambic et de la poudre à canon,

Plein de colère, plein d'idées, et le cœur sec comme une pierre à fusil !

Puis ce biscaïen qui m'a cassé la patte m'a fait comprendre bien des choses.

Ces bons religieux ! Ma foi, je ne leur en veux pas, et les voilà grâce à moi qui entrent dans la gloire et le calendrier,

Ni plus ni moins que Saint Eloi et Saint Stapin qui guérit le mal au ventre dont on voit les images au mur chez le maréchal et le sabotier,

Eclairés tout-à-coup par la flamme qui jaillit sous le soufflet, par le feu d'une pipe qu'on allume avec un brin de fagot.

Cela vaut mieux que de faire bêtement son salut en mangeant des épinards à l'huile de noix ! (Quelle saleté !)

— Et je vois encore notre précenteur quand il montait au lutrin,

Le sceptre au poing, ruisselant d'or, pareil au Dieu Apollon, et marchant dans sa majesté.

Et moi j'aurai ma place dans la légende comme le bon préfet Olibrius.

Voilà ! Ils reposent tous maintenant le long du mur entre les potirons et les artichauts de Jérusalem.

SYGNE. — Vous me faites horreur.

LE BARON TURELURE. — Je le sais. C'est sur ce sentiment que notre amitié est fondée.

SYGNE. — Mais il n'y a pas d'amitié.

LE BARON TURELURE. — Il y a un intérêt réciproque.

SYGNE. — Mais vous êtes l'image de ce que je hais.

LE BARON TURELURE. — Image pathétique et endommagée !

SYGNE. — Vous pouvez me cacher votre âme tout au moins.

LE BARON TURELURE. — Comment alors me la guérirez-vous ?

SYGNE. — L'os est cassé et mes simples ne vous remettront pas ensemble.

LE BARON TURELURE. — Vous avez ce devoir cependant de me bien faire.

SYGNE. — Un devoir envers vous ?

LE BARON TURELURE. — Qu'est-ce

qu'une génération ? Ne suis-je pas né votre serf et le fils de votre servante ?

Voici combien de temps que mon sang sert le vôtre ?

Et vous, ne ferez-vous rien pour moi ?

SYGNE. — Vous êtes le préfet et je suis votre administrée.

LE BARON TURELURE. — Je suis le préfet et je fais mon devoir de préfet.

Mais je suis un infirme aussi, de ces mauvais qui ont leur idée et qui ne veulent rien entendre.

SYGNE. — Il est juste que vous soyez infirme et malheureux.

LE BARON TURELURE. — Cela n'est pas juste alors que vous êtes là.

SYGNE. — Quel devoir ai-je envers vous ?

LE BARON TURELURE. — Celui de toute votre race envers la mienne.

SYGNE. — Est-ce nous qui avons rompu le lien ?

LE BARON TURELURE. — C'est vous, c'est nous. Nous vous servions et vous ne serviez plus à rien.

SYGNE. — Qu'avez-vous donc à me demander?

LE BARON TURELURE. — Je suis le fils de votre mère Suzanne. Ne soyez pas si dure avec moi !

Voilà que je reviens à mon coin de terre comme un blaireau à la patte cassée et les autres " bêtes fausses ".

Je le vois, il y a d'autres rapports entre les hommes que d'essayer d'avoir le meilleur l'un de l'autre et de payer ses contributions.

Comme les choses de la nature se prêtent assistance et si certaines plantes pour certains êtres seulement ont une vertu médicinale,

Pourquoi les hommes l'un vers l'autre n'auraient-ils pas un ordre naturel ?

N'est-ce pas là une de vos idées ? Vous voyez que je sais écouter.

SYGNE. — Encore un peu et vous voilà royaliste.

LE BARON TURELURE. — Eh là ! Je pense à bien des choses.

L'empereur joue sur sa chance. Tout cela n'est pas sain et raisonnable.

Cet empire qu'il a entassé, c'est un butin. Cela n'a ni forme, ni mesure, ni sens.

Et le voilà maintenant en Russie ! décrétant sur

la Comédie Française du haut de la Montagne-aux-moineaux !

— Vous savez que le pape s'est échappé de sa résidence ?

SYGNE. — Que sait-on ici dans nos bois ?

LE BARON TURELURE. — Enlevé, la chose est claire. Cueilli comme un baiser ! comme une jeune fille par un dragon. C'est un coup impudent.

Il y a certaine main que je reconnais là.

Que m'importe ! Les gens de Paris sont affolés, qu'ils se débrouillent !

Ce n'est pas chez moi que le vieillard a pu se réfugier.

SYGNE. — Puisse le Saint-Père échapper à ses ennemis !

LE BARON TURELURE. — Ainsi soit-il ! Mais à tout hasard, j'ai donné quelques petits ordres.

SYGNE. — Il ne tombera pas dans vos mains.

LE BARON TURELURE. — Tant pis. Il pourrait tomber plus mal.

SYGNE. — Cette police vous plaît ?

LE BARON TURELURE. — Non pas, mais il faut faire ce qu'on fait.

SYGNE. — Vous vous croyez fort et fin, parce que vous prenez le vent et le courant.

Mais celui-là seul est solide qui s'appuie sur les choses permanentes.

LE BARON TURELURE. — Et quoi de plus permanent que le changement même ?

SYGNE. — C'est en lui que nous fondons notre espérance.

LE BARON TURELURE. — Ce qui est mort...

SYGNE. — ...Fait vie.

LE BARON TURELURE. — Mais la vie n'y rentrera pas.

SYGNE. — Ce devoir ne meurt pas que les hommes ont l'un envers l'autre.

LE BARON TURELURE. — N'est-ce point ce que nous appelions " fraternité ? "

SYGNE. — Ce n'est qu'en un seul homme que tout le peuple peut être un.

LE BARON TURELURE. — L'enfant majeur n'est plus soumis à son père.

SYGNE. — Mais la femme reste toujours soumise à son époux.

LE BARON TURELURE. — Nous ne reconnaissons plus de vœux éternels.

SYGNE. — Triste liberté ainsi privée de son droit royal !

LE BARON TURELURE. — Qu'appelez-vous royal ?

SYGNE. — Celui de faire, en se renonçant elle-même, un roi.

LE BARON TURELURE. — Que faites-vous de tous nos plébiscites ?

SYGNE. — J'ai horreur de ce Oui adultère.

LE BARON TURELURE. — Les morts lieront-ils les vivants pour toujours ?

SYGNE. — L'on ne naît qu'obligé à une forme certaine.

LE BARON TURELURE. — Nous pensons que l'homme vivant est maître de lui-même à tout moment, puissant de sa propre personne.

SYGNE. — Celui-là est *sans foi*, qui n'est capable de rien d'éternel.

LE BARON TURELURE. — Quoi de plus vain qu'un mariage stérile et inanimé ?

SYGNE. — Ce serment ne peut être retiré que nous avons prêté à l'Evêque de la France.

LE BARON TURELURE. — Nous ne le reconnaissons pas.

SYGNE. — Qui n'est point époux sera esclave; qui ne veut point consentir sera contraint ; qui n'est point membre de l'église sera serf de la loi.

LE BARON TURELURE. — La loi est la raison écrite.

SYGNE. — La raison de ceux-là qui l'ont écrite.

LE BARON TURELURE. — Nous avons proclamé le droit de l'homme à comprendre.

SYGNE. — Qui le comprendra lui-même ?

LE BARON TURELURE. — Que voulez-vous dire ?

SYGNE. — Qui rattachera les hommes ensemble ?

LE BARON TURELURE. — Leur intérêt l'un à l'autre.

SYGNE. — La nature a des fins plus longues.

LE BARON TURELURE. — La nature encore ! ô personne endoctrinée !

La tempête, comme celle qui soufflait cette nuit, c'est la nature aussi ! Cette chose fanée qui ne peut plus vivre, c'est qu'elle n'est plus nécessaire. Le hasard n'est pas la nature.

SYGNE. — Votre raison l'est moins encore.

LE BARON TURELURE. — Un homme n'est pas une plante. Ce sont de fades comparaisons!

La raison est notre nature propre qui est un ordre supérieur.

Comprenez-moi un peu ! Comprenez au moins avant de mépriser !

Laissez-moi dire ce qu'il y a à dire de mon côté!

SYGNE. — Dites.

LE BARON TURELURE. — Je suis sûr que je vous intéresse.

Je sais bien que je ne vous ferai pas changer d'idée, mais comprenez-moi au moins avant de me juger, ô personne inclémente !

Et qui sait si je ne suis pas prêt à me convertir? Vidons cette question entre nous.

Et puis cela fait toujours un meilleur sujet de conversation que toutes ces diries d'âne et de chien!

Le chien de votre cousin, paraît-il ! Un âne avec une vieille femme dessus, ou un prêtre. Cela n'a pas de sens commun. Chacun sait que Georges est en Angleterre. Tant mieux pour lui.

— Non !

Est-ce contre le Roi que la révolution a été faite, ou contre Dieu ? ou contre les nobles, et les moines, et les parlements, et tous ces corps biscornus ? Entendez-moi :

C'est une révolution contre le hasard !

Quand un homme veut remettre son bien ruiné en état,

Il ne va pas s'embarrasser superstitieusement d'usage et de tradition, ni continuer à faire simplement ce qu'il faisait.

Il a souci de choses plus anciennes qui sont la terre et le soleil,

Se fiant dans sa propre raison.

Où est le tort si dans la république aussi, si dans cette demeure encombrée nous avons voulu mettre de l'ordre et de la logique,

Faisant un inventaire général, état de tous les besoins organiques, déclaration des droits des membres de la communauté,

Et fond sur ces choses seulement qui sont évidentes à chacun ?

SYGNE. — Tout sera donc réduit à l'intérêt.

LE BARON TURELURE. — L'intérêt est ce qui rassemble les hommes.

SYGNE. — Mais non point ce qui les unit.

LE BARON TURELURE. — Et qui les unira ?

SYGNE. — L'amour seul qui a fait l'homme l'unit.

LE BARON TURELURE. — Grand amour que les rois et les nobles avaient pour nous !

SYGNE. — L'arbre mort fait encore une bonne charpente.

LE BARON TURELURE. — Pas moyen d'avoir raison de vous ! Vous parlez comme Pallas elle-même, aux bons jours de cet oiseau sapient dont on la coiffe.

Et c'est moi qui ai tort de parler raison.

Il ne s'agissait guère de raison au beau soleil de ce bel été de l'An Un ! Que les reines-claudes ont été bonnes, cette année-là, il n'y avait qu'à les cueillir, et qu'il faisait chaud !

Seigneur ! que nous étions jeunes alors, le monde n'était pas assez grand pour nous !

On allait flanquer toute la vieillerie par terre, on allait faire quelque chose de bien plus beau !

On allait tout ouvrir, on allait coucher tous ensemble, on allait se promener sans contrainte et sans culotte au milieu de l'univers régénéré, on allait se mettre en marche au travers de la terre délivrée des dieux et des tyrans !

C'est la faute aussi de toutes ces vieilles choses qui n'étaient pas solides, c'était trop tentant de les secouer un petit peu pour voir ce qui arriverait !

Est-ce notre faute si tout nous est tombé sur le dos ? Ma foi, je ne regrette rien.

C'est comme ce gros Louis Seize ! la tête ne lui tenait guère.

Quantum potes, tantum aude ! C'est la devise des Français.

Et tant qu'il y aura des Français, vous ne leur ôterez pas le vieil enthousiasme, vous ne leur ôterez pas le vieil esprit risque-tout d'aventure et d'invention !

SYGNE. — Il vous en reste quelque chose.

LE BARON TURELURE. — C'est ma foi vrai ! et cela m'encourage à vous dire tout de suite ce que je suis venu pour vous dire.

SYGNE. — Je ne tiens pas à l'entendre.

LE BARON TURELURE. — Vous l'entendrez cependant.

Mademoiselle Sygne de Coûfontaine,

Je vous aime et j'ai l'honneur de vous demander votre main.

SYGNE. — Vous m'honorez, Monsieur le Préfet.

LE BARON TURELURE. — Que diable ! Il n'y a pas de quoi devenir ainsi toute blanche, comme si je vous avais frappée au visage.

SYGNE. — Vous pouvez tout me dire, je n'ai pas de défenseur et je dois tout entendre.

LE BARON TURELURE. — C'est moi plutôt qui suis en votre pouvoir. Qu'avez-vous à craindre de ce triste éclopé ?

SYGNE. — Je ne crains personne au monde.

LE BARON TURELURE. — Je le sais. Que vous êtes attrayante avec ces yeux étincelants et cette bouche serrée qui sourit, comme quelqu'un qui s'arme en silence !

Ah, je le sais, que je ne gagnerai rien sur vous et que tout est gardé !

Vous êtes la froideur même, la raison même, et c'est cela même qui me met le feu au sang, c'est cela même qui m'attire et me désespère.

Ce visage parfait et ce cœur composé, l'ange ovale !

Vous êtes assurée et triomphale, tout a sa place qui ne peut être une autre, tout est prompt et déterminé.

N'y a-t-il point de défaut dans ce cœur politique ?

Ce n'est pas vous qui pour le sauver vous pencheriez vers le condamné à mort et le prendriez dans les bras !

Mon corps est rompu, mon âme est dans les ténèbres et je tourne vers vous mon visage plein de crimes et de désespoir !

SYGNE. — Comment osez-vous me parler ainsi ?

LE BARON TURELURE. — J'ai osé d'autres choses plus fortes.

Si l'on n'osait que des choses raisonnables, le Roi serait encore sur son trône.

Me voici comme le peuple de Paris quand il se jetait aux grilles de Versailles avec fureur, appelant le Roi et la Reine !

SYGNE. — Leur sang et le nôtre ne vous suffit-il pas ?

LE BARON TURELURE. — C'est l'âme même que je veux fléchir !

C'est une armée qu'on enfonce que je veux avoir encore, c'est la panique d'une armée qui cède que je veux voir dans ces beaux yeux sévères !

SYGNE. — Vous ne verrez rien de tel.

LE BARON TURELURE. — Je ne sais. Il faut que cela finisse.

Voilà dix ans que nous vivons face-à-face, et, il faut que je l'avoue,

C'est vous qui avez eu le meilleur.

Vous lisez tout dans mes yeux et jamais je ne trouve votre regard en défaut.

Vous obtenez tout de moi et moi je n'ai rien de vous. Ah ! le vieil esclavage de ma mère continue !

Il fallait que je vous parle à la fin. Ne faites pas l'étonnée.

SYGNE. — Monsieur le Baron, il est vrai,

J'ai toujours trouvé en vous un homme bienveillant et courtois.

LE BARON TURELURE. — J'ai fait ce que j'ai pu.

SYGNE. — Vos conseils m'ont été précieux, votre patronage inestimable.

Je me reproche d'en avoir abusé.

LE BARON TURELURE. — Le profit a été pour nous deux.

SYGNE. — Pourquoi détruire ce qu'il y avait

entre nous de possible ? Laissons les choses où elles sont. Est-ce qu'il est en mon pouvoir d'être à vous ?

LE BARON TURELURE. — Sygne,
Est-ce qu'il est en mon pouvoir de ne pas vous désirer ?

SYGNE. — Il ne faut désirer que les choses raisonnables.

LE BARON TURELURE. — La raison est de s'arranger des faits comme on peut.
Et le fait est là que je vous aime, à quoi je ne peux rien.
La nature en sait plus long que vous et moi.
Et si je vous aime, c'est qu'il y a tout de même en vous quelque chose qui est capable d'être aimé par moi.
J'irai donc à vous directement. Quand les instincts parlent si fort,
Plus qu'une chose à faire pour un homme, c'est d'en prendre le commandement et de marcher à leur tête,
Faisant la demi-conversion par le flanc gauche.

SYGNE. — Mais quelles raisons de me parler de cela aujourd'hui ?

LE BARON TURELURE. — Fortes et pertinentes.

SYGNE. — Laissez-moi le temps de réfléchir, avant que je vous donne réponse.

LE BARON TURELURE. — Je le regrette, non. Il faut me répondre sur l'heure.

N'essayez pas d'être la plus maligne avec moi.

SYGNE. — Vous savez que c'est peu de chose de dire que je ne vous aime pas.

LE BARON TURELURE. — Mademoiselle, il est trop difficile de savoir ce qui vous plaît.

Quand nous culbutions les kaiserliks à la baïonnette, cela ne leur plaisait pas davantage.

SYGNE, *le considérant.* — Vous n'êtes pas agréable à voir.

LE BARON TURELURE. — Je ne suis pas agréable mais utile.

Dans quel mauvais cas vous a-t-on mis ? C'est le ciel, je vous dis, qui m'envoie pour vous sauver tout exprès !

Et non point vous seulement. Mais le sort de votre roi et de votre religion.

Et de votre cousin lui-même, ce héros antique, notre vaillant Agénor,

Qui sait si vous ne le tenez pas en ce moment entre vos doigts délicats ?

Ne me prenez pas pour un fanatique. La France d'abord. Je suis l'homme du possible.

Que chacun fasse son devoir comme moi, et cela ira !

Le roi lui-même, il ne me fait pas peur, le jour qu'il me prendra pour ministre.

SYGNE. — Pourquoi me parlez-vous de mon cousin Georges ?

LE BARON TURELURE, *d'une voix tonnante.* — Parce qu'il est ici et que je le tiens à la gorge.

SYGNE. — Prenez le donc si vous en êtes capable.

LE BARON TURELURE. — Son sort vous est-il indifférent ?

SYGNE. — Voici longtemps que nous avons fait notre pacte avec la mort.

LE BARON TURELURE. — Que m'importe votre cousin et ses farces misérables ?

SYGNE. — Que m'importe le citoyen Turelure et ses ruses misérables ?

LE BARON TURELURE. — J'ai en main de meilleurs otages.

Vous ne dites rien ?

SYGNE. — Que sais-je de vos rêveries de gendarme ?

LE BARON TURELURE *à voix basse.* — Sygne, sauve ton Dieu et ton Roi.

(Il la regarde fixement).

SYGNE, *de même.* — Non, non, vilain boiteux, je ne suis pas pour toi !

LE BARON TURELURE. — Je vous jure que je suis venu ici sachant ce que je faisais.

SYGNE. — Faites donc ce que vous avez à faire au plus vite.

LE BARON TURELURE. — Vous auriez tort de douter de moi. Vous savez que je tiens ma parole.

SYGNE. — Ne doutez donc pas de la mienne davantage.

LE BARON TURELURE. — Sygne de Coûfontaine, qui faites l'orgueilleuse,
Je vous achèterai et vous serez à moi.

SYGNE. — Ne pouvez-vous prendre mes biens gratis ?

LE BARON TURELURE. — Je prendrai la terre et la femme et le nom.

SYGNE. — Vous me prendrez, Toussaint Turelure ?

LE BARON TURELURE. — Je prendrai le corps et je prendrai l'âme avec lui.

Vos pères seront mes pères et vos enfants seront mes enfants.

SYGNE. — L'amour aura fait cette merveille.

LE BARON TURELURE. — La justice du moins, car voyez de quel prix je veux vous payer.

SYGNE. — Je le sais. C'est à vous que je dois mon héritage.

LE BARON TURELURE. — A ma mère qui vous a nourrie.

SYGNE. — Aux vôtres qui ont tué tous les miens.

LE BARON TURELURE. — C'est nous donc doublement qui vous avons faite et élevée.

SYGNE. — Monsieur le Préfet, vous avez ma réponse. Il suffit.

Est-il quelque autre chose encore qui vous retienne chez moi ?

LE BARON TURELURE. — Une autre petite chose.

SYGNE. — Laquelle ?

LE BARON TURELURE. — Vous avez ici la collection des Conciles.

Or vous savez que notre nouveau Théodose en tient un présentement en sa capitale.

Préameneu m'a demandé une note à ce sujet.

Vous pensez bien que je n'ai pas Manzi à la Préfecture.

SYGNE. — Prenez ce que vous voudrez.

LE BARON TURELURE. — Le voici. Je reconnais la superbe ordonnance des in-folio en peau de truie.

J'aime ces belles reliures italiennes.

(Il se dirige en boitant vers cette partie de la bibliothèque où est aménagée la porte secrète. Sygne ouvre doucement le tiroir du secrétaire et y enfonce la main.)

LE BARON TURELURE, *le dos tourné à Sygne.* — Voilà bien l'ouvrage au complet. Il est en parfait état et sans un grain de poussière.

SYGNE. — Je le ferai porter dans votre voiture.

LE BARON TURELURE. — Et qu'arriverait-il, je me le demande, si j'en cueillais moi-même quelques tomes ?

SYGNE. — Le poids des Conciles est trop lourd pour un préfet boiteux.

LE BARON TURELURE, *se retournant vivement et regardant Sygne en face.* — Ce qui m'arriverait ? Une balle de plomb dans la tête,

Adressée par cette jolie main que voici. Vous avez certains bijoux dans ce petit secrétaire.

SYGNE. — Ils ne me sont pas inutiles.

LE BARON TURELURE. — A quoi bon faire une grande tache sur le parquet ?

Et que feriez-vous de ce grand cadavre de misère de Dieu ? Le mettriez-vous aussi dans ce tiroir avec vos autres petits secrets ?

Je connais mieux que vous cette sainte maison et croyez que j'ai mis le chat à tous les trous.

SYGNE. — Toussaint Turelure, songez que je suis armée et ne m'induisez pas en tentation.

LE BARON TURELURE. — Je m'en vais donc et vous laisse à vos réflexions.

Sygne de Coûfontaine, je vous laisse ces deux heures pour vous décider.

(Entre le Curé Badilon)

Monsieur le Curé, j'ai bien l'honneur.

(Il sort)

SCÈNE II

MONSIEUR BADILON (*C'est un homme gros et d'aspect rustique).* — Cet homme chez vous. Que signifie cette visite ?

SYGNE. — Vous savez que Monsieur le Préfet m'honore de sa sympathie.

MONSIEUR BADILON. — Cette visite en ce moment !

SYGNE. — M. le baron Turelure
Venait me demander ma main.

MONSIEUR BADILON. — Il a osé ?

SYGNE. — Quelle audace voyez-vous là ? Baron, préfet, général, commandeur de je ne sais quoi, tout le vignoble de Mareuil à lui, trois ou quatre châteaux, (tout cela grevé d'hypothèques, il est vrai)

N'est-ce pas un parti raisonnable ?

Et pour ce qui est de s'adresser à moi, que vouliez-vous qu'il fît ? Est-ce sa faute si je n'ai plus père ni mère ? Et j'ai assez d'âge et de sens pour traiter seule ce genre d'affaires, comme d'autres.

MONSIEUR BADILON. — Dieu ne se plaît pas aux paroles amères.

SYGNE. — J'ai entendu ces douces paroles par lesquelles il m'ouvrait son cœur.

MONSIEUR BADILON. — Et pourquoi choisit-il ce moment ?

SYGNE. — La suite vous le fera paraître.

MONSIEUR BADILON. — Saurait-il que Georges est ici ?

SYGNE. — Il le sait.

MONSIEUR BADILON. — Sait-il aussi,
Qui est ce voyageur que vous avez reçu cette nuit sous votre toit ?

SYGNE. — Il est donc vrai ? et vous aussi me dites la même chose...
Le pape...

MONSIEUR BADILON. — ... Arraché de sa prison par la main de votre frère...

SYGNE. — O pauvre Georges-fou !

MONSIEUR BADILON. — ... Est ici caché et remis à votre garde.

SYGNE, *se tournant vers le Christ.* — Malheur à moi parce que vous m'avez visitée !

MONSIEUR BADILON. — Mais je l'entends qui répond : C'est toi-même qui m'as ramené ici.

SYGNE. — Je vous ai tenu entre mes bras et je sais que vous êtes lourd !

MONSIEUR BADILON. — Aux forts le fardeau.

SYGNE. — Je comprends maintenant votre assistance et pourquoi j'ai refait cette maison non point pour moi !

MONSIEUR BADILON. — Mais afin que le père de tous les hommes y trouve un abri.

SYGNE. — Abri précaire et d'une seule nuit !

MONSIEUR BADILON. — Ne pouvez-vous faire échapper le vieillard ?

SYGNE. — Toussaint garde toutes les issues.

MONSIEUR BADILON. — N'est-il point de salut pour le pape ?

SYGNE. — Turelure me l'a remis dans la main.

MONSIEUR BADILON. — Que demande-t-il en échange ?

SYGNE. — Cette main elle-même.

MONSIEUR BADILON. — Sygne, sauvez le Saint-Père !

SYGNE. — Mais non point à ce prix ! Je dis non !

Je ne veux pas !

Que Dieu prenne soin de cet homme sien, comme à moi mon devoir est envers les miens !

MONSIEUR BADILON. — Livrez donc votre père fugitif.

SYGNE. — Je ne livrerai point mon corps et leur corps ! Je ne livrerai point mon nom et leur nom !

MONSIEUR BADILON. — Livrez votre Dieu à la place.

SYGNE, *vers le Christ.* — Vous vous êtes amèrement moqué de moi !

MONSIEUR BADILON. — Que lui avez-vous demandé qu'il ne vous ait accordé ? Qu'avez-vous recherché qui ne soit à vous ? Le fruit de votre travail, vous l'avez.

SYGNE. — Je l'ai !

MONSIEUR BADILON. — La race est sauve en Georges que vous sauvez,
Le conservant à ses enfants.

SYGNE. — Grand Dieu ! C'est ici que votre main apparaît !

MONSIEUR BADILON. — Je ne vous entends pas.

SYGNE. — Sa femme, dites-vous, ses enfants...

MONSIEUR BADILON. — Eh bien ?

SYGNE. — Tout est mort.

MONSIEUR BADILON. — Paix sur eux ! Vous voici libre.

SYGNE. — Georges reste.

MONSIEUR BADILON. — Que lui garder qui vaille plus que la vie ?

SYGNE. — L'honneur.

MONSIEUR BADILON. — Cet honneur dont tu honoreras tes père et mère.

SYGNE. — Il est pauvre et tout seul.

MONSIEUR BADILON, *vers le Christ.* — Un autre est plus pauvre et plus seul.

SYGNE. — Apprenez donc, puisqu'il me faut tout vous dire, Père,
Ce que nous avons fait ce matin même, lui le dernier, et moi la dernière de notre race.

MONSIEUR BADILON. — Je vous écoute.

SYGNE. — Cette nuit nous avons engagé notre foi l'un à l'autre.

MONSIEUR BADILON. — Vous n'êtes pas mariés encore.

SYGNE. — Un mariage ! Ah, ceci est plus que tout mariage !
Il m'a donné sa main droite, comme le lige à son vassal,
Et moi je lui ai fait un serment dans mon cœur.

MONSIEUR BADILON. — Serment dans la nuit. Promesses seules et non point acte ni sacrement.

SYGNE. — Retirerai-je ma parole ?

MONSIEUR BADILON. — Au dessus de toute parole le Verbe qui a langage en Pie.

SYGNE. — Je n'épouserai point Toussaint Turelure !

MONSIEUR BADILON. — La vie de Georges aussi est en sa puissance.

SYGNE. — Qu'il meure, comme je suis prête à mourir ! Sommes-nous éternels ?

Dieu m'a donné la vie et me voici prompte à la rendre.

Mais le nom est à moi ! mon honneur de femme est à moi seule !

MONSIEUR BADILON. — Il est bon d'avoir à soi quelque chose, pour le donner.

SYGNE. — Georges
Périrait, et il faut que ce vieillard reste vivant !

MONSIEUR BADILON. — C'est lui-même qui a été le chercher et qui l'a introduit ici.

SYGNE. — Ce passager d'une minute avec nous, ce vieillard qui n'a plus que le souffle à rendre !

MONSIEUR BADILON. — Votre hôte, Sygne.

SYGNE. — Que Dieu fasse son devoir de son côté, comme je fais le mien.

MONSIEUR BADILON. — O mon enfant, quoi de plus faible et de plus désarmé
Que Dieu, qui ne peut rien sans nous ?

SYGNE. — Misérable faiblesse de femme ! Que ne l'ai-je tué sans tant penser
Avec cette arme que j'avais dans la main ? Mais j'ai craint que cela ne servît à rien.

MONSIEUR BADILON. — Avez-vous eu cette idée criminelle ?

SYGNE. — Nous périssions tous ensemble et je n'avais plus à faire ce choix !

MONSIEUR BADILON. — Il est bien facile de détruire ce qu'il a tant coûté de sauver.

SYGNE. — Mais tuer cet homme est bon.

MONSIEUR BADILON. — A lui aussi Dieu pense de toute éternité et il est son très cher enfant.

SYGNE. — Ah, je suis sourde et je n'entends

pas, et je suis une femme et non pas nonne toute fondue en cire et manne comme un *Agnus-Dei !*

Et si Dieu aime que je l'aime, et de quoi c'est fait, qu'il comprenne ma haine à son tour qui est comme je l'aime, du fond de mon cœur et le trésor de ma virginité !

Mais comprenez donc que depuis que je suis née, je vis en face de cet homme et je suis occupée à le regarder et à me garder de lui, et à le faire plier, et à me faire servir de lui contre-bon-gré !

Et sans cesse à ma gorge contre lui de peur et de détestation me monte une ressource nouvelle.

Et il faut maintenant que je l'appelle mon mari, c'te bête ! et que j'accepte et que je lui tende la joue !

Cela, ha, je refuse ! je dis non ! quand Dieu en chair l'exigerait de moi.

MONSIEUR BADILON. — C'est pourquoi Il ne l'exige aucunement.

SYGNE. — Que demandez-vous donc en son nom ?

MONSIEUR BADILON. — Je ne demande pas, et je n'exige rien, mais je vous regarde seulement et j'attends,

Comme Moïse regardait la pierre devant lui quand il l'eut frappée.

SYGNE. — Qu'attendez-vous ?

MONSIEUR BADILON. — Cette chose pour laquelle il apparaît que vous avez été créée et mise au monde.

SYGNE. — Dois-je sauver le pape au prix de mon âme ?

MONSIEUR BADILON. — A Dieu ne plaise ! Que nous recherchions aucun bien par le mal.

SYGNE. — Je ne livrerai point mon âme au diable !

MONSIEUR BADILON. — Mais déjà l'esprit violent la tient,

Sygne, Sygne, et cette nuit vous avez reçu Jésus-Christ dans la bouche.

SYGNE, *sourdement.* — Ayez pitié de moi.

MONSIEUR BADILON, *avec éclat.* — Grand Dieu ! ayez pitié de moi vous-même qui ai de telles paroles à vous dire dont j'ai épouvante !

C'est votre mère, la sainte comtesse Renée, qui m'a aperçu quand je n'étais encore qu'un mauvais petit corbeau et m'a fait prêtre ici pour l'éternité.

Et quoi ? me voici là qui demande à sa fille ces choses au prix de qui la mort est peu, qui ne suis pas digne de toucher à votre chaussure !

Moi l'imbécile, le gros homme chargé de matière et de péchés !

Me voici à qui Dieu a donné ministère sur les hommes et sur les anges, c'est à ces mains rouges qu'il a remis pouvoir de lier et de délier !

Tout a péri, et c'est moi seul maintenant que vous appelez votre père, pauvre paysan !

Ah, du moins, rien n'a été votre père par le sang plus que je ne suis le vôtre, ma fille chérie, au nom du Père et du Fils !

Priez Dieu pour que je sois pour vous un père et non pas un sacrificateur sans entrailles,

Et que je vous conseille hors de toute violence dans un esprit de mesure et de suavité.

Car Il ne nous demande point ce qui est au dessus de nous, mais ce qu'il y a de plus bas,

Ne se plaisant point aux sacrifices sanglants mais aux dons que son enfant lui fait de tout son cœur.

SYGNE, *sourdement.* — Pardonnez-moi parce que j'ai péché.

(Il ouvre son manteau et on le voit en surplis, l'étole violette croisée sur la poitrine)

Eh quoi ! vous avez sur vous le viatique ?

MONSIEUR BADILON. — Non. Je reviens de le porter au père Vincent dans les bois.

En quittant ce matin même
(A voix basse) — Le pape,
J'ai appris que le pauvre homme venait d'avoir les jambes broyées[1] par un chêne.
J'arrive de chez lui. Quelle tempête !
Cela m'a rappelé les bons temps de l'Indivisible, quand le sorcier Quiriace me pourchassait,
Et que je passais la nuit dans le creux d'un saule, avec Notre-Seigneur sur la poitrine.

SYGNE, *se mettant à genoux.* — Pardonnez-moi, mon père, parce que j'ai péché.

MONSIEUR BADILON *(il est assis sur un fauteuil à côté d'elle).* — Qu'il vous pardonne comme je vous bénis.

SYGNE. — Je suis coupable de paroles violentes, de désir de mort, de propos de tuer.

MONSIEUR BADILON. — Renoncez-vous de toute votre volonté à la haine d'aucun homme et au désir de lui mal faire ?

SYGNE. — Je cède.

MONSIEUR BADILON. — Poursuivez.

SYGNE, *à voix basse.* — Georges
Dont je vous ai parlé tout-à-l'heure, père,

[1] Prononcez " bro-yées ".

Je l'aime.

MONSIEUR BADILON. — Mais il n'y a point de mal à cela.

SYGNE. — Plus qu'il n'est dû à aucune créature.

MONSIEUR BADILON. — Mais pas autant cependant que Dieu lui-même qui l'a faite.

SYGNE. — Père, je lui ai donné mon cœur !

MONSIEUR BADILON. — Ce n'est pas assez l'aimer que de l'aimer hors de Dieu.

SYGNE. — Mais Dieu veut-il que je l'abandonne et le trahisse ?

MONSIEUR BADILON. — Ayez patience avec moi, écoutez-moi, mon enfant bien-aimé, car je suis votre pasteur qui ne vous veut point de mal.

Qu'une femme quitte son bien, comme cela arrive, son père, sa mère, son pays, son fiancé,

(Et la chose est bien dure, bien que les mots soient aisés à dire),

Pour se retirer dans le désert au pied d'une croix, pour panser les malades, pour nourrir les pauvres,

Pour chérir et préférer au-dessus du sens et de la raison ces gens qui ne nous sont de rien,

Elle le fait dans l'abondance de son cœur et son salut n'y est pas intéressé.

Et vous, que pour sauver le Père de tous les hommes, selon que vous en avez reçu vocation,

Vous renonciez à votre amour et à votre nom et à votre cause et à votre honneur en ce monde,

Embrassant votre bourreau et l'acceptant pour époux, comme le Christ s'est laissé manger par Judas.

— La Justice ne le commande pas.

SYGNE. — Ne le faisant pas, je reste sans péché?

MONSIEUR BADILON. — Aucun prêtre ne vous refusera l'absolution.

SYGNE. — Est-il vrai ?

MONSIEUR BADILON. — Et je vous dirai plus : Prenez garde et faites attention à ce grand sacrement qu'est le mariage, de crainte qu'il ne soit profané.

Ce que Dieu a créé, il le consomme en nous. Ce que nous lui sacrifions, il le consacre. Il achève le pain et le vin.

Il consomme l'huile. Il donne effet pour l'éternité à cette parole qu'Il nous a communiquée. Il fait un sacrement comme son corps même

De cet aveu par qui le pécheur se condamne à mort.

Ah, comme le cœur d'un prêtre frémit, quand ce monstre qui est le frère de Jésus tournant vers lui sa face décomposée avoue par l'orifice de son corps pourri !

Et de même il a sanctifié tout consentement dans le mariage, que deux êtres l'un à l'autre se font l'un de l'autre pour l'éternité.

SYGNE. — Dieu ne veut donc pas de moi un tel consentement ?

MONSIEUR BADILON. — Il ne l'exige pas, je vous le dis avec fermeté.

— Et de même quand le Fils de Dieu pour le salut des hommes

S'est arraché du sein de son père et qu'il a subi l'humiliation et la mort

Et cette seconde mort de tous les jours qui est le péché mortel de ceux qu'il aime,

La Justice non plus ne le contraignait pas.

SYGNE. — Ah, je ne suis pas un Dieu mais une femme.

MONSIEUR BADILON. — Je le sais, pauvre enfant.

SYGNE. — Est-ce à moi de sauver Dieu ?

MONSIEUR BADILON. — C'est à vous de sauver votre hôte.

SYGNE. — Ce n'est pas moi qui l'ai prié sous mon toit.

MONSIEUR BADILON. — C'est votre cousin qui l'a amené.

SYGNE. — Je ne peux pas ! O mon Dieu, je ne peux pas à ce prix !

MONSIEUR BADILON. — C'est bien. Vous êtes acquittée du sang de ce juste.

SYGNE. — Je ne peux pas au delà de ma force.

MONSIEUR BADILON. — Mon enfant, sondez votre cœur.

SYGNE. — Le voici devant vous tout ouvert et déchiré.

MONSIEUR BADILON. — Si les enfants de votre cousin vivaient encore, s'il s'agissait de le sauver, lui et les siens,

Et le nom, et la race, si lui-même vous le demandait,

Ce sacrifice que je vous propose, Sygne, le feriez-vous ?

SYGNE. — Ah, qui suis-je, pauvre fille, pour me comparer au mâle de ma race ? Oui.

Je le ferais.

MONSIEUR BADILON. — Je l'entends de votre propre bouche.

SYGNE. — Mais il est mon père et mon sang et mon frère et mon aîné, le premier et le dernier de nous tous,

Mon maître, mon seigneur, à qui j'ai engagé ma foi !

MONSIEUR BADILON. — Dieu est tout cela pour vous avant lui.

SYGNE. — Mais il n'a pas besoin de moi ! Le pape a ses promesses infaillibles.

MONSIEUR BADILON. — Mais le monde ne les a point, pour qui le Christ n'a point prié.

Epargnez à l'univers ce crime.

SYGNE. — C'est vous qui m'avez instruit, et ne me disiez-vous pas que le pape près de périr, Dieu chaque fois l'a sauvé ?

MONSIEUR BADILON. — Jamais sans le secours de quelque homme et sans sa bonne volonté.

SYGNE. — Je vis toute seule ici et ne sais rien de la politique.

MONSIEUR BADILON. — Mais vous voyez au moins que c'est l'heure du Prince de ce monde, et Pierre lui-même est entre les mains de Napoléon.

Qui l'empêche de façonner un autre pape, comme ces empereurs de ténèbres jadis, ou de le tirer de Rome,

Comme les anciens rois de France afin de l'avoir à eux ?

Voici le dernier désordre ! Voici le cœur dérangé de sa place !

Ah, nous ne sommes pas seuls ici ! Ame pénitente, vierge, voyez ce peuple immense qui nous entoure.

Les esprits bienheureux dans le ciel, les pécheurs sous nos pieds,

Et les myriades humaines l'une sur l'autre, attendant votre résolution !

SYGNE. — Père, ne me tentez pas au-dessus de ma force !

MONSIEUR BADILON. — Dieu n'est pas au-dessus de nous, mais au-dessous.

Et ce n'est pas selon votre force que je vous tente, mais selon votre faiblesse.

SYGNE. — Ainsi donc moi, Sygne, comtesse de Coûfontaine,

J'épouserai de ma propre volonté Toussaint Turelure, le fils de ma servante et du sorcier Quiriace.

Je l'épouserai à la face de Dieu en trois personnes, et je lui jurerai fidélité et nous nous mettrons l'alliance au doigt.

Il sera la chair de ma chair et l'âme de mon âme, et ce que Jésus-Christ est pour l'Eglise, Toussaint Turelure le sera pour moi, indissoluble.

Lui, le boucher de 93, tout couvert du sang des miens

Il me prendra dans ses bras chaque jour et il n'y aura rien de moi qui ne soit à lui,

Et de lui me naîtront des enfants en qui nous serons unis et fondus.

Tous ces biens que j'ai recueillis non pas pour moi,

Ceux de mes ancêtres, celui de ces saints moines,

Je les lui porterai en dot, et c'est pour lui que j'aurai souffert et travaillé.

La foi que j'ai promise, je la trahirai. Mon cousin trahi de tous et qui n'a plus que moi seule,

Et moi aussi, je lui manquerai la dernière !

Cette main qu'il a prise dans la sienne le lundi de la Pentecôte,

Sous l'œil de nos quatre parents exposés devant nous tous ensemble sur cet autel,

Je la lui retirerai. Ces deux mains qui se sont serrées passionnément tout à l'heure,

La mienne est fausse !

(*Silence*)

Vous vous taisez, mon père, et ne me dites plus rien ?

MONSIEUR BADILON. — Je me tais, mon enfant, et je frémis !

Je vous déclare que ni moi

Ni les hommes ni Dieu même ne vous demandons un tel sacrifice.

SYGNE. — Et qui donc alors m'y oblige ?

MONSIEUR BADILON. — Ame chrétienne! Enfant de Dieu ! C'est à vous seule de le faire de votre propre gré.

SYGNE. — Je ne puis pas.

MONSIEUR BADILON. — Préparez-vous donc. Je m'en vais vous bénir et vous renvoyer.

SYGNE. — Mon Dieu ! Cependant vous voyez que je vous aime !

MONSIEUR BADILON. — Mais non point jusqu'aux crachats, à la couronne d'épines, à la chute sur le visage, à l'arrachement des habits et à la croix.

SYGNE. — Vous voyez mon cœur !

MONSIEUR BADILON. — Mais non point à travers cette grande rupture à mon côté.

SYGNE. — Jésus ! mon bon ami !

Qui a été tout le temps mon ami sinon vous ? Il est dur maintenant de vous déplaire.

MONSIEUR BADILON. — Mais il est facile de faire Votre volonté !

SYGNE. — Il est dur de me séparer de Vous pour la première fois.

MONSIEUR BADILON. — Mais il est doux de mourir en Moi qui suis la Vérité et la Vie.

SYGNE. — Seigneur, s'il se peut, que ce calice soit éloigné de moi !

MONSIEUR BADILON. — Mais toutefois que Votre volonté soit faite et non la mienne !

SYGNE. — Ah, du moins, ô mon Dieu, si je Vous abandonne tout,

Et Vous de Votre côté, faites aussi pour moi quelque chose.

Ne tardez pas et prenez ma vie misérable avec le reste !

MONSIEUR BADILON. — Mais toutefois à Vous seul il appartient de savoir le jour et l'heure.

SYGNE, *sourdement.* — Agneau de Dieu qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de moi !

MONSIEUR BADILON. — Le voici déjà avec vous.

SYGNE. — Seigneur, que votre volonté soit faite et non la mienne !

MONSIEUR BADILON. — Est-il vrai, mon enfant, et tout est-il consommé ?

SYGNE. — ...Et non la mienne.

(Silence)

Seigneur, que votre volonté soit faite et non la mienne ! Seigneur, que votre volonté soit faite et non pas la mienne !

MONSIEUR BADILON. — Ma fille, mon enfant bien-aimé, le voyez-vous maintenant, combien Dieu vous demande une chose facile ?

Le voici donc enfin abattu, l'édifice de votre amour propre ? La voici terrassée, cette Sygne que Dieu n'a pas faite ! Le voici arraché jusqu'aux racines,

Ce tenace amour de vous-même ! Voici la créature avec son créateur dans l'Eden de la croix !

“ O mon enfant, certes la joie est grande que Je réserve à mes saints, mais que dites-vous de mon calice ? ” Il est facile de mourir,

Il est facile d'accepter la mort, et la honte, et le coup sur le visage et l'inintelligence, et le mépris de tous les hommes.

Tout est facile excepté de Vous contrister. Tout est facile, ô mon Dieu, à celui qui Vous aime

Excepté de ne pas faire Votre volonté adorable.

(Il se lève)

Et moi, Votre prêtre, je me lève à mon tour et je me tiens au-dessus de cette victime immolée,

Et je Vous prie pour elle, ainsi que l'on prie sur les azymes à la messe.

Père Saint, Vous voyez cette brebis qui a fait ce qu'elle a pu.

Maintenant ayez compassion d'elle et ne lui imposez pas un fardeau intolérable.

Ayez pitié de moi aussi, prêtre, pécheur, qui viens de Vous immoler mon enfant unique de mes propres mains.

Et vous, ma fille, dites que vous me pardonnez, avant que je ne vous pardonne.

(Elle fait un geste de la main, il lui pose la sienne sur la tête)

Mon enfant, recueillez-vous, je m'en vais vous bénir et que la grâce de Dieu soit avec vous !

(Elle se laisse couler la face contre terre et demeure prosternée et les

bras étendus. Il fait lentement le signe de la croix sur elle, cependant que les rayons rouges du soleil couchant entrent par les fenêtres.)

PAUL C.

(A suivre)

L'OMBRAGEUSE

(fin)

VIII

Le menton appuyé sur ses mains, l'Ombrageuse se tenait mornement assise près d'une fenêtre entr'ouverte, quand, vers la fin de l'après-midi, Boboli fit irruption dans l'appartement. Agitée et toute en nage, elle se laissa tomber sur une chaise et sans prendre le temps de souffler : " Sais-tu ce qui se passe ? commença-t-elle. On vient d'expulser Latour de la salle de jeu du Casino... "

Isabelle avait redressé à demi son beau visage que la lassitude et l'ennui obscurcissaient. Un instant, elle considéra en silence la jeune femme qui fixait sur elle ses grands yeux effarés où les larmes étaient prêtes. " Quelle est cette sotte invention, " fit-elle, enfin, en haussant les épaules.

" Eh ! crois-tu que je l'aie forgée de toutes pièces ! reprit Boboli. Il paraît qu'il a triché, on l'a surpris, et il a été exécuté séance tenante. Je n'en sais pas plus long pour le moment. Cela m'a suffi du reste et je n'ai guère songé à en demander davantage. Mais pour vraie, l'histoire l'est assurément, on ne parle que de cela dans toute la ville... "

L'Ombrageuse ne répondit pas tout de suite. Immobile et comme distraite, elle s'était détournée à nouveau ; une

chaleur secrète cependant, se glissant sous ses traits, éclairait peu à peu son visage. Brusquement : “ Je n'en crois rien ! s'écria-t-elle en se dressant, c'est absurde ! ” Et du ton le plus dur : “ Qui te l'a dit d'abord ? ”

“ Qui me l'a dit ? Mais Charlot, ce jeune homme avec qui nous avons soupé hier... Moi aussi, je ne voulais pas y croire : ensuite, j'ai rencontré le Colonel et il nous a tout raconté. Latour jouait au Casino avec quelqu'un que nous ne connaissons pas. Tout d'un coup, ce monsieur s'est levé en disant bien haut qu'il n'entendait pas être dupe plus longtemps. Du monde, au bruit, est accouru, et on a vu, alors, qu'à la place que Latour venait de quitter, il y avait un paquet de cartes préparées. Latour n'a pas dit un mot : qu'aurait-il pu dire ? Il est sorti. Le Colonel l'a suivi. Il aurait voulu l'aborder, lui parler : le courage lui a manqué : il pleurait presque en me l'avouant. Le pauvre homme était atterré, je ne l'étais pas moins... ” Et hochant la tête : “ Aussi, ajouta-t-elle, qui aurait prévu une chose si affreuse ! ” Mais soudain, elle s'interrompit, stupéfaite, indignée bientôt, de l'accès d'hilarité dont Isabelle venait d'être prise. “ Se peut-il que tu en ries, lui jeta-t-elle, ah ! tu n'as pas de cœur !... ”

Isabelle, à l'instant, s'arrêta. “ Va, laisse-moi rire, petite. Tu ne feras pas que je ne trouve ça grotesque et vraiment réussi... Comment, il trichait et il s'est fait prendre, l'imbécile ! mais c'est bouffon, ne le vois-tu pas ? ” Et tandis qu'une gaîté cruelle agitait son visage : “ Ma parole ! vous aviez de jolies connaissances ! Tous mes compliments, ma chère ! Et tu voudrais m'interdire de rire... C'est trop demander... Car enfin, il n'y a pas à le nier : l'homme qui se conduit de la sorte n'est qu'un piètre personnage,

un drôle ! ” Et avec un geste emphatique : “ A qui se fier, grands dieux ! ” ajouta-t-elle.

Trop pénétrée de son sujet pour noter ce qu'il y avait d'outré dans l'attitude d'Isabelle, Boboli baissa la tête et tristement : “ Oui, à qui se fier ? Latour, bien sûr, était le dernier homme dont j'eusse attendu un tel scandale... Quel coup ce sera pour tous ceux qui le connaissent... Et qu'en va dire cette malheureuse Paulette ? ”

“ Paulette ! je l'oubliais, ma foi... C'est vrai qu'elle en était folle... Ah ! la pauvre fille, elle n'a pas de chance... Et dire qu'elle n'était même pas arrivée à se faire payer de retour... Mais elle n'est donc pas au courant ? ”

“ Non, fit Boboli, sans relever le front. Elle est partie ce matin pour toute la journée et ne rentrera qu'à la nuit... Même, il s'agira de la rejoindre dès son retour. Que deviendrait-elle si, avant que nous l'ayons pu préparer, quelqu'un lui contait tout de go l'histoire ?... Nous, du moins, nous saurons y mettre tous les ménagements nécessaires... Mais il faudra que tu m'aides, par exemple ! J'ai la tête à l'envers : seule, jamais je ne m'en tirerais... ”

“ T'aider à passer la nouvelle en douceur ? reprit Isabelle. Comment donc ! Il n'était pas besoin de me le demander. Tu peux compter sur moi... C'est bien à moi, en effet, qu'il appartient d'instruire cette petite... Je suis tout indiquée pour cela. Sois tranquille : c'est seule et sans toi que je m'acquitterai de ce soin... Pauvre Paulette ! Elle saura combien je la plains. Aimer un tel homme ! Ah ! que j'avais raison de le détester, car, vous voudrez bien vous en souvenir, je ne pouvais le souffrir... Je l'exécrais même et ne m'en cachais guère...... Quelles moues vous me faisiez quand j'avais le malheur de laisser

paraître mon sentiment à cet égard ! Ah ! si vous aviez su ! Suppose que je l'aie aimé, au contraire, que ferais-je à présent ? Sans doute, je m'affolerais, je serais au désespoir, anéantie, prête à n'importe quelle folie ! Je le détestais, heureusement : que me fait dès lors ce qui lui arrive ; je n'en suis ni touchée ni émue... Je ris seulement parce que l'aventure, après tout, ne vaut vraiment pas qu'on en pleure... " Et après un court silence : " Que ne donnerais-je pas, ajouta-t-elle à voix basse, comme se parlant à elle-même, que ne donnerais-je pas pour l'avoir en ce moment devant moi ? "

Un air de méchanceté si triomphante passait en même temps sur ses traits que Boboli ne put retenir un geste de révolte: " N'as-tu pas honte, fit-elle, de parler ainsi ! "

L'Ombrageuse ne parut pas l'avoir entendue. Elle s'était levée. Les yeux au loin : " Il n'oserait pas me regarder, poursuivit-elle. Je ne lui adresserais pas la parole. Je passerais simplement en le dévisageant et il baisserait la tête, car ce n'est qu'un lâche, un être falot et méprisable, je le sais maintenant. Le masque est tombé, on voit la grimace. " Et, se retournant vers Boboli : " Et ici, demanda-t-elle, qu'en pense-t-on ? L'anecdote a dû faire le tour de la ville. Que dit-on ? N'as-tu donc vu personne et est-ce là tout ce que tu sais... Parle, voyons ! Je trépigne d'impatience et tu demeures muette. " Puis, comme Boboli, interdite, ne se hâtait pas de répondre : " Ah ! tiens, ma petite ! tes soupirs m'excèdent et je vois bien qu'on ne saurait rien tirer de toi... Sortons plutôt... Depuis deux heures, que de choses peut-être se sont passées ! Dans la rue, aux Quinconces, nous aurons vite fait d'apprendre des nouvelles... Il me tarde d'en-

tendre cette sale histoire partout répétée... Assez longtemps sa dignité et sa hauteur m'ont humiliée : je tiens ma revanche enfin ! Et ne fronce pas les sourcils : tu ne comprends pas ? Tant pis ! D'ailleurs, j'ai besoin d'air et de distraction : toute la journée je suis restée ici à me morfondre... Ah ! si j'avais su... Allons ! sortons ! nous dînerons ensemble. Et sois tranquille, je n'oublierai pas Paulette. Pour rien au monde, je ne céderais ma place, je te le jure ! Il faut bien que je m'occupe, du reste, car, tu ne sais pas, me voilà libre désormais." Et avec une sorte de triviale désinvolture : " Oui, ma chère, ajouta-t-elle, entre Derlon et moi, tout est fini depuis ce matin..."

Quels yeux Boboli ouvrit ! " Brouillée avec Derlon ?"

En riant, l'Ombrageuse lui prit le menton : " Comment, cela aussi te porte un coup ! Quel petit cœur sensible ; on ne sait plus par où te prendre... Lis ceci, et il ne me restera plus rien, ensuite, à te révéler..." Et ayant jeté une lettre froissée sur les genoux de la jeune femme, elle passa dans la chambre voisine.

Etourdie de tant d'événements et de secousses, Boboli demeura les yeux fixés sur le papier qu'Isabelle venait de lui confier. Ses paupières battaient. Il lui fallut un moment pour déchiffrer la signature du Comte au bas de ces feuillets, tout couverts d'une écriture serrée et tourmentée :

" Ma chère Isabelle, écrivait Derlon, je m'en vais " dans une heure ; l'avenir seul dira si c'est pour ne plus " vous revoir. Avant de mettre à exécution une si grave " résolution, il aurait convenu de vous exposer les motifs " qui me l'ont imposée : je m'en rends bien compte ; " excusez-moi de n'en rien faire. En me dérobant à

“ cette explication, je n'ai voulu que nous épargner une
“ épreuve inutile, également pénible pour vous et pour
“ moi. Devant vous, d'ailleurs, je sens que je n'aurais
“ rien trouvé à dire. Vous savez que je m'exprime mal
“ et que les mots me trahissent. Certainement, s'il
“ m'avait été permis d'épancher tout ce que j'ai sur le
“ cœur et qui si longtemps m'a pesé, vous m'auriez
“ compris, mais cette approbation même eût été pour
“ moi un déchirement que je me reconnais incapable de
“ supporter. Au fond, si ce départ inopiné vous surprend
“ en ce moment, vous ne tarderez pas à reconnaître que
“ c'est la seule solution que comporte la douloureuse
“ situation où la vie nous a placés. Mon grand tort, c'est
“ d'avoir tant tardé à m'en apercevoir. J'aurais tout fait
“ pour vous rendre heureuse. J'ai reconnu depuis peu que
“ je ne saurais mieux assurer votre bonheur qu'en renon-
“ çant à y être pour quelque chose. Voilà pourquoi
“ je me retire, bien éloigné, du reste, de me croire quitte à
“ ce prix de l'aveuglement égoïste où je me suis obstiné
“ et que je vous supplie de me pardonner, afin que, le jour
“ où nous nous retrouverons en face l'un de l'autre, il
“ me soit permis de vous rappeler le souvenir de celui
“ qui signe ici

“ votre ami pour la vie

Derlon.”

Et, dans un coin de la dernière page, il avait ajouté son adresse nouvelle.

Plus déconcertée que jamais, comme Boboli à cet endroit relevait la tête, elle aperçut l'Ombrageuse qui, habillée et prête à sortir, la considérait d'un œil ironique, en achevant de boutonner un de ses gants. “ Pour l'amour

de Dieu ! qu'est-ce que cela signifie ! " s'écria la jeune femme. " Qu'a-t-il pu se passer entre vous ? Je ne comprends rien à cette querelle. "

Mais d'un geste sec, Isabelle lui retira la lettre des mains : " En voilà assez, ma petite ! Nous avons autre chose à faire pour l'instant. Sortons !... "

Mille questions confuses se pressaient sur les lèvres de Boboli : elle n'ouvrit plus la bouche cependant et suivit docilement l'Ombrageuse dans la rue qu'animait la fraîcheur de l'après-midi finissante.

Du visage d'Isabelle, toute expression de lassitude ou d'ennui avait disparu. Elle marchait droit devant elle, vive, élancée, sans rien voir, et une flamme brillait par moments dans ses yeux. Pas une fois elle ne tourna la tête vers Boboli qui se hâtait derrière elle, en silence et le cœur gros. Tant d'insensibilité, une si froide cruauté la navrait. Que n'eût-elle donné pour savoir où la menait l'impérieuse fantaisie d'Isabelle et quelle pensée abritait ce front têtu qu'une ride coupait par le milieu ! Son incertitude, au demeurant, ne fut pas longue. Au premier tournant de la rue, en découvrant de loin les velums de toile jaune du Pavillon, Isabelle se retourna. Un sourire délia ses traits durcis. " Nous y voilà ! fit-elle. Je pense qu'ici il y aura pour nous du nouveau à apprendre ! " Et d'un mouvement allègre, elle souleva la draperie de perles qui masquait l'entrée.

Dès le seuil pourtant, il lui fallut ralentir, puis s'arrêter. C'était l'heure du thé. Tout ce que le public des Eaux comptait de frivole et d'oisif se trouvait réuni autour des petites tables dont la pâtisserie était encombrée. Un chuchotement à l'entrée des jeunes femmes avait couru

de ci, de là. Des regards curieux se levaient vers elles. D'un air nonchalant, Isabelle cherchait dans la cohue quelque visage familier. Dans le fond d'une petite serre, enfin, au milieu de cinq ou six jeunes gens, elle aperçut le convive inconnu du souper, celui que Boboli appelait Charlot. Pour mieux attirer l'attention, il s'était soulevé à demi, et de loin lui faisait signe. L'Ombrageuse, aussitôt, se dirigea sur lui. Ses yeux, sa face, en un moment, s'étaient éclairés. Déjà, empressé et la main tendue, Charlot se penchait. Mais sans faire mine de remarquer le geste : “ Ah ça ! fit-elle vivement, que me conte-t-on ? Il paraît qu'il s'en est passé de belles, tantôt, au Casino !... ”

Lentement, Charlot laissa retomber sa main et d'un ton incertain : “ Vous faites allusion, sans doute, à l'incident auquel se trouve mêlé M. Latour... Ah ! vous dites bien, c'est surprenant en effet... ! ” Et comme pour amener une présentation : “ Justement, ajouta-t-il en désignant les jeunes gens près de lui, ces Messieurs et moi nous étions en train d'en parler... ”

Isabelle ne daigna point soupçonner l'intention. “ Vraiment ! fit-elle, en s'asseyant. Eh bien continuez, je vous en prie... Je serais fort aise de vous entendre... ” Et, accoudée au marbre de la table, elle promenait autour d'elle un regard étincelant et avide.

Son accent, la brusquerie de ses façons n'avaient pas laissé de causer quelque malaise. “ Mon Dieu ! reprit Charlot, avec précaution, nous ne disions rien qui vaille d'être rapporté... Il y a des circonstances qui nous échappent... Tout cela est bien obscur et tellement imprévu... Du moins, poursuivit-il, nous étions unanimes

à reconnaître combien cet événement est pénible pour la famille et l'entourage de celui qui... "

D'un mouvement impatient, l'Ombrageuse l'interrompit. " Est-ce par égard pour moi que vous dites ça ? Vous êtes bien bon, mais ce n'est pas la peine, et je n'ai que faire de vos condoléances... Les malheurs de ce monsieur me laissent fort indifférente. Je le connaissais mal, à vrai dire; peut-être êtes-vous mieux informé de son caractère... Raison de plus pour vous expliquer !..."

D'un coup d'œil furtif, le jeune homme interrogea l'énigmatique visage tourné vers lui. " Nos rapports avec M. Latour, fit-il enfin, n'ont jamais été que fort lointains. Je ne le regrette pas, à coup sûr, mais dans ces conditions il m'est assez difficile d'avoir une opinion personnelle. Je comprends et j'approuve en tout cas votre réserve, car il faut bien convenir, après ce qui s'est passé, qu'il apparaît sous un jour assez fâcheux..."

" Un jour fâcheux ! s'exclama Isabelle, quelles façons vous avez de vous exprimer. Voyons ! appelez les choses par leur nom. Traitez-le donc de filou et de grec, tout simplement ! " Et elle se retourna en riant vers Boboli, assise derrière elle, cependant que les jeunes gens décontenancés se consultaient dès yeux.

" Au surplus, reprit-elle froidement, tant de délicatesse vous honore ; vous permettrez néanmoins que je m'étonne de votre bienveillance envers un homme qui n'a jamais paru se soucier beaucoup de votre estime ou de votre sympathie..."

Charlot eut un sourire contraint :

" Evidemment, évidemment," fit-il avec un geste conciliant, et se hâtant de battre en retraite: " Du reste, reprit-

il, il y a une moralité à tirer de cet épisode... Dans un endroit de plaisir comme celui-ci, on ne saurait apporter assez de prudence dans ses fréquentations. A force de rencontrer les mêmes personnes à la même place, on finit par causer et se serrer la main... Là est le danger... Voyez plutôt ce Latour. Qui de nous n'aurait juré que c'était un parfait galant homme ; n'empêche que le voici compromis dans une bien vilaine affaire. Dès lors, qu'attendre des autres, d'un tas de gens que nous ne connaissons pas et qui, à la longue nous deviennent familiers sans qu'on sache comment ni pourquoi...

D'un hochement de tête attentif, Isabelle n'avait pas cessé de l'approuver. " Ah ! la sagesse parle par votre bouche ", s'écria-t-elle, et à l'air de fiévreuse gaîté dont elle considérait les jeunes gens, Boboli comprit soudain quelle menace était supendue sur leur tête.

" Tout de même, reprit l'Ombrageuse, en revenant à Charlot, j'attends encore de connaître votre opinion... Ah ! vous vous défendez bien !... Ainsi, ç'a été pour vous une surprise, rien ne vous avait mis en garde ?... Pas une fois sa conduite, sa manière ne vous ont paru suspectes ? Est-ce là ce que vous pensiez ? Parlez donc. Ou me faut-il croire que ma curiosité vous importune ?..."

Charlot, pour le coup, ne put dissimuler l'embarras où le mettait une si tenace insistance. " Eh ! que voulez-vous que je réponde ? balbutia-t-il. Je vous le répète, c'est à peine si je le connaissais... " Mais voyant Isabelle s'énerver : " Assurément, s'empressa-t-il de jeter au hasard, je ne serais pas allé jusqu'à soutenir que ce devait être un escroc ; je reconnais cependant qu'il ne nous a jamais inspiré grande confiance... J'aurais préféré ne pas vous le

dire, vous comprenez, à cause des relations que vous sembliez avoir avec lui... S'il faut parler franchement, je ne cacherai pas qu'il y avait en sa contenance quelque chose de renfermé, de clandestin qui encourageait le soupçon... Cette façon aussi qu'il avait de tenir les gens à distance, ne paraissait guère rassurante... On y sentait comme une sorte d'arrière-pensée qui donnait à réfléchir... Je pense que c'est là la raison qui nous a toujours empêchés de faire quoi que ce soit pour nous rapprocher de lui. "

" Le flair de l'honnête homme ! fit Isabelle. Il ne vous a pas trompé... "

Pour rompre la contrainte qui pesait sur eux, les jeunes gens se hâtèrent de sourire. " Très juste ! Madame ! " cria de loin un petit blond, mais sous le regard brûlant que l'Ombrageuse attachait sur lui, il baissa les yeux en rougissant. Encouragé par le succès, et se sentant dans la bonne voie, Charlot d'ailleurs tenait à ne point lâcher la parole. " Riez à votre aise, reprit-il plaisamment, si tout le monde avait pensé comme moi, je crois que personne ne le regretterait à présent. Et puis, tout chez lui n'était-il pas inquiétant ? Je vous accorde qu'on ne lui courait pas après, mais qu'a-t-il fait pour sortir de ce majestueux isolement... On eût juré qu'il avait quelque chose à cacher... Parbleu ! Nous devinons maintenant de quoi il retournait. Il savait bien qu'un jour devait venir où on ne lui saurait guère gré de ses familiarités... Enfin, je vous le demande, que penser de bon d'un homme à qui jamais on n'a connu de femme... " Et, jetant un coup d'œil galant à Boboli et Isabelle : " Ce n'étaient pourtant pas les occasions de s'enflammer à propos qui lui manquaient... "

“ Tout cela est fort bon,” interrompit un gros homme épais qui, depuis l'arrivée de l'Ombrageuse, n'avait pas cessé de la couver des yeux. “ M'est avis toutefois que nous ne lui rendons pas justice. Qu'importe que ce fût un poseur ou un tricheur ? N'est-ce pas à lui, à tout prendre, que nous devons le plaisir de voir parmi nous deux femmes charmantes qu'autrefois nous n'admirions que de loin ?... ” A sa question, un murmure d'assentiment répondit parmi les jeunes gens qui s'assuraient à mesure que la conversation retrouvait son niveau normal... “ Vous voyez, poursuivit le bonhomme, nous voilà tous d'accord ! je m'en doutais un peu... En vérité, au lieu de lui tomber dessus, nous devrions lui être reconnaissants. ” Et, en souriant il leva son verre, comme pour un toast.

Mais l'Ombrageuse, tout à coup, s'était dressée. Muette et contractée, un instant elle dévisagea les jeunes gens, et l'insulte semblait près de jaillir de ses lèvres. Boboli, cependant, l'avait prise par le bras : “ Allons-nous-en ! supplia-t-elle, viens, ne restons plus ici. ”

A sa vive surprise, Isabelle céda aussitôt. Une ombre opaque couvrait ses traits. “ Ah ! les pleutres ! répétait-elle en s'éloignant, les pleutres ! les as-tu entendus ? Trop bas, trop sots pour l'attaquer même en son absence !... ”

Plus que sa violence, le trouble de son amie bouleversait Boboli. “ Ah ! je le savais bien, soupira-t-elle. C'est toi qui l'as voulu... Mais en voilà assez. Rentrons, rentrons maintenant... ”

Isabelle s'était déjà ressaisie. D'un mouvement brusque, elle se dégagea du bras de Boboli toujours posé sur le sien. “ Rentre seule si cela te plaît. Pour moi, il m'en reste encore à entendre. Au Casino maintenant ! ”

Saisie de sa dureté, Boboli n'osa répliquer. Charlot, du reste, à cet endroit les rejoignait. " Ah ! fit-il jovialement, je vous rattrape ! Vous vous êtes enfuies si vite que j'ai bien pensé vous avoir perdues... Je ne vous dérange pas, j'espère ?... " Mais Isabelle qui s'était remise à marcher ne daigna point tourner les yeux. Surpris, Charlot alors se pencha vers Boboli : " Je veux croire, fit-il à voix basse, qu'elle ne s'est pas offusquée des propos de notre ami... Il n'est point toujours très mesuré et manque un peu de tact ; qu'elle soit bien persuadée toutefois qu'il n'a pas eu un instant l'intention ni l'idée de lui manquer... " A peine Boboli l'entendit-elle : elle songeait bien à lui répondre ! Brusquement, le jeune homme se sentit indiscret. Il se tut et jetant un regard autour de lui, allait ralentir pour, ensuite, s'esquiver à la muette, quand, de loin, il aperçut le lieutenant qui se dirigeait vers eux. L'Ombrageuse en même temps avait eu une exclamation et s'empressant vers l'officier: " Eh bien, lui cria-t-elle, et vous, qu'allez-vous nous en dire ? Aurez-vous une opinion du moins, et oserez-vous l'exprimer ? Car vous n'ignorez pas, je suppose, que votre honorable ami... "

Mais le lieutenant ne lui permit pas d'achever. " Je vous en prie ! ne vous attardez pas plus longtemps à cette indigne calomnie ! " Et, comme on allait l'interrompre : " Oui, reprit-il avec force, une calomnie ! Latour — et pas un instant d'ailleurs je n'en ai douté — Latour est un parfait honnête homme qui reste bien au-dessus d'une pareille imputation."

Le premier, Charlot revint de la stupeur qu'avait causée ces paroles. " Eh ! monsieur, je ne demande qu'à vous croire sur parole : cependant j'étais au cercle quand la

scène s'est passée. On a jeté à la face de M. Latour une insulte intolérable. Je l'ai entendue, tout le monde l'a entendue... Loin de protester, il s'est retiré sans mot dire : vous conviendrez que dans ces conditions..."

Il n'en put dire plus long. Isabelle brusquement l'avait arrêté. " Silence ! " commanda-t-elle. Et se tournant vers l'officier : " Et vous, expliquez-vous ! Que signifient ces protestations... Je n'aime pas les énigmes... Allons, soyez clair ! "

Le lieutenant ne demandait qu'à parler. " Il est vrai, Latour s'est éloigné sans relever l'affront, comme s'il lui fallait bien le subir et il y a là quelque chose qu'on a peine à comprendre. C'est un honnête homme néanmoins. Je vous le répète et j'ai pour l'affirmer la meilleure raison du monde, à savoir la rétractation même de son accusateur. Parbleu ! moi aussi j'étais présent ! L'insulte, moi aussi, je l'ai entendue, et si je ne suis pas intervenu, c'est que l'affaire s'est dénouée trop vite pour que j'eusse le temps de m'en mêler. Mais, en dépit de l'évidence, pas un instant je n'ai pu admettre que Latour eût réellement commis l'action ignoble qu'on lui reprochait. A peine fut-il parti que, désireux d'en avoir le cœur net, je me rapprochai de l'individu à qui nous devions cet esclandre. Justement il s'apprêtait à prendre la porte à son tour. Le plus poliment que je pus, je le priai de me faire connaître, comme à un ami personnel de Latour, quelles raisons l'avaient autorisé à formuler publiquement une si grave accusation. Il parut contrarié de la question et en rechignant me conduisit à la table de jeu : " Vous voyez ce petit paquet de cartes demeuré sur le tapis ? Eh bien, votre ami le tenait dissimulé sur ses genoux ; je l'ai surpris au moment

où il en retirait l'appoint nécessaire à son jeu. C'est clair, n'est-ce pas ? " Le ton dont il me donnait ces détails me déplut. D'ailleurs j'aurais été enchanté qu'il me fournît un prétexte pour le goûrmer. Et puis, à dire vrai, cette façon de tricher me paraissait bien invraisemblable. " C'est clair, en effet, lui répondis-je, mais les choses n'en peuvent demeurer là. Veuillez donc me donner votre nom et signer le procès-verbal que nous allons rédiger sur le champ au secrétariat du Cercle. Les faits dont vous parlez feront l'objet d'une enquête... " Vous comprenez, je disais cela au hasard, pour le tâter. Il aurait dû se rebiffer, le prendre de haut. Pas du tout, il se mit à bredouiller que ce n'était pas la peine, qu'il était inutile d'ébruiter l'aventure et qu'au demeurant il ne portait pas plainte. Pour le coup, je ne doutai plus. Résolûment, j'entraînai mon homme dans un coin et risquant le tout pour le tout : " Mon cher monsieur, lui dis-je, vous avez menti. Vous allez me dire la vérité tout de suite ou je vous jure bien qu'il vous en cuira. " Et alors, devant cette menace, savez-vous ce qu'il m'avoua ? Tout simplement que la scène d'un bout à l'autre avait été concertée avec Latour lui-même qui l'avait payé, vous m'entendez, pour l'y faire jouer son rôle... A présent vous savez tout et m'accorderez, je pense, que la réalité n'est pas moins déconcertante que la version de tout à l'heure. Ne me demandez pas, après cela, quel a été le dessein de Latour en machinant cette comédie ; je ne pourrais que vous répéter que je n'en sais rien. Il a perdu sa peine en tout cas, car je n'ai pas lâché son compère qu'il n'eût répété devant tous ce qu'il venait de me confier en particulier... "

Un silence suivit ce récit. Boboli et Charlot considé-

raient tour à tour l'officier et Isabelle qui demeurait figée, incapable de proférer une parole. D'une voix serrée, enfin: " Mais pourquoi, pourquoi, pourquoi a-t-il fait cela ? "

Le lieutenant, pour toute réponse, ne put que hausser les épaules.

" Ne voyez-vous donc pas, reprit-elle, que c'est là l'important, qu'il nous faut le savoir à tout prix..." Et soudain, comme exaspérée du mutisme de ses compagnons, elle leur tourna le dos et à grands pas se dirigea vers l'allée toute proche. Une voiture y passait. Vivement, elle y prit place et d'un ton bref, sans plus regarder derrière elle, elle jeta l'adresse de Latour au cocher qui partit aussitôt.

IX

En reconnaissant la jeune femme, Philippe eut un mouvement de recul. " C'est vous, fit-il d'un ton brusque; pourquoi êtes-vous ici, que voulez-vous de moi ? " Et incapable de dominer le trouble où le jetait cette visite inattendue, il demeura un instant immobile et saisi. D'ailleurs il se reprit aussitôt et, comme elle considérait les valises éparses dans la chambre, tous les apprêts du départ qu'elle venait d'interrompre : " Vous le voyez, ajouta-t-il avec un sourire d'une humilité affectée, j'allais partir. C'est bien là, je pense, ce que j'ai de mieux à faire..."

D'un geste, elle l'arrêta. " Ne mentez plus : à quoi bon ! Votre compère a parlé: on sait maintenant comment la farce s'est jouée..." Et, détournant son beau front dédaigneux, elle acheva d'un air tranquille de retirer sa voilette et ses gants. Lentement elle se rapprocha de lui

ensuite et le bravant du regard : “ Eh bien, vous ne répondez pas ! Vous ne souriez plus ! Qu'est devenue votre assurance, ce magnifique détachement que vous opposiez jadis à toutes choses ? Ah ! je prévoyais bien qu'il suffirait d'un mot pour vous rendre attentif. C'est qu'à présent je sais par où vous prendre, et qu'il n'est rien de mieux avec vous que l'improviste. Vous étiez loin de compter qu'après ce qui s'est passé, je viendrais vous relancer jusqu'ici. Du coup, vous voilà déconcerté, j'en suis ravie : faute d'une défaite préméditée, peut-être, en me répondant, force vous sera bien d'être sincère malgré vous. Car vous parlerez aujourd'hui. Je saurai ce que vous attendiez d'une si répugnante comédie. Oui, répéta-t-elle en s'animant, cela du moins vous l'avouerez ! ”

Philippe, qui s'était mis à marcher, se retourna, et d'un ton blessant, non sans l'intention manifeste de faire perdre à la jeune femme un sang-froid qui l'inquiétait : “ Eh ! que vous importe après tout ! ”

Mais la dure résolution dont elle était commandée rendit l'Ombrageuse insensible à la provocation. Elle eut un sourire placide. “ Assurément ! que m'importe ! qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ! En quoi votre conduite peut-elle me toucher, et de quel droit contrôlerais-je vos actions !... Ajoutez que je suis importune et que je vous lasse... Je continuerai néanmoins. Tant qu'il vous plaira de me disputer l'explication que j'exige, vous me trouverez devant vous à cette place. L'énervement m'a pu faire quitter la partie hier : comprenez qu'aujourd'hui je suis résolue à ne plus lâcher prise. ” Et pour l'affronter à nouveau, elle s'arrêta devant lui.

Comme des ennemis qui mesurent leurs forces, quelque

temps ils se toisèrent. Le premier, Philippe baissa les yeux. A voir son regard céder sous le sien, Isabelle exulta. Elle rougit de plaisir et se rapprochant de lui : “ Vous qui ne savez rien de l'empire et de la puissance d'un sentiment qui occupe le cœur tout entier, vous ne pouvez imaginer ce que j'ai ressenti tout à l'heure en apprenant qu'on vous avait chassé d'une salle de jeu ! J'ai ri d'abord, oui, j'ai ri, j'aurais aussi bien sangloté, de joie mauvaise, de désespoir, de colère, que sais-je ! Non, vous ne pouvez concevoir ce qui s'est élevé en moi quand brusquement il me fallut bien ne plus voir en vous qu'un être hypocrite et vil comme tous les autres ; pas plus haut, pas plus bas : à leur taille ! Pour rencontrer des gens à qui parler de vous, je me suis élancée dans la rue, j'en eus vite trouvé, je me souciais peu de choisir. Je n'avais soif que d'entendre l'ignoble histoire partout propagée. A l'écouter, j'éprouvais une sorte de jouissance déchirante, et j'applaudissais. Quoi, c'était ma revanche enfin de tout ce que j'avais souffert par vous. Cette image, que tant de jours, malgré mes révoltes, j'avais dû porter en moi, ainsi qu'une chose sacrée, je la voyais s'abîmer, se salir à mesure. Je me retrouvais libérée en même temps, affranchie, maîtresse de mon sort à nouveau. Votre indignité elle-même brisait mes chaînes. Lamentable, blessée à mort, certes, je l'étais, mais libre du moins et ne dépendant plus de vous. Et puis, subitement, on est venu me dire que tout en votre aventure n'était que parade et vaine duperie. Jouée, encore une fois je me suis vue jouée, bafouée par vous qui m'échappiez quand tout juste je pensais vous tenir à ma merci. Encore une fois, je sentais retomber sur mes épaules le poids de cet ascendant inhumain qui

m'étouffe, qui m'opprime et que je secoue aujourd'hui ! Je n'ai pu durer davantage. Vous voir, en un moment j'eus compris qu'il n'était rien de plus important pour moi. De ce que j'engageais par ma démarche, sans doute je me rendais bien compte : j'ai passé outre, l'heure n'est plus de ces sortes de scrupules. Et me voici. A présent, vous savez tout ce qu'il y avait en moi de plus intime, de plus ardent, de plus caché : j'ai tout dit, mais ce n'est qu'afin de mieux vous obliger à parler à votre tour. " Et rejoignant Philippe qui, assis sur le coin d'un divan, l'écoutait, le front bas : " Assez longtemps, du reste, votre silence m'a meurtrie. Contre vos dédains et vos mépris, assez longtemps je me suis heurtée en vain. Tout mon cœur s'en allait vers vous et vous le saviez. Vous n'avez rien voulu voir ; à peine d'un regard consentiez-vous à m'écarter. Mais la mesure enfin est comble. Je ne connais désormais ni obstacles ni retenue. Pour arriver à mes fins, je ne suis plus qu'une force brutale qui pousse droit devant soi et qui brisera ou sera brisée. Oui, entre nous, il y avait place pour d'autres soins, et il m'importe peu à présent d'en convenir. Cette nuit encore, si vous l'aviez voulu, d'un signe, d'un seul signe... Qu'ai-je à revenir là-dessus ! Il est trop tard. Je ne sais plus qu'exécrer maintenant et de vous, ne veux plus qu'une chose, mais de toute l'énergie de mon âme et je l'aurai, celle-là : c'est de savoir pourquoi vous avez négocié ce marché honteux ; quel était votre but, et ce que vous prétendiez obtenir... "

Toute soulevée d'exaltation et de menace, pour épier sa réponse, elle se tenait penchée au-dessus de Latour qui demeurait inerte et muet. " M'avez-vous entendue ?

reprit-elle, parlez alors ! » D'une main rude, en même temps, elle lui redressa la face. Surpris, sans défense, il ferma les paupières. Un instant, elle tint, comme dressé au bout du poing le blême visage où la détresse et la fatigue se mêlaient. Mais déjà il se dégageait. Un souffle confus passa sur ses lèvres. Deux fois l'Ombrageuse pensa recueillir l'obscure confidence qu'elle forçait. Hors d'état de tolérer plus longtemps une attente qui la brisait : « Hé bien, fit-elle, parlerez-vous ? »

D'un geste accablé, Philippe étendit le bras vers elle. « Ah ! vous vous vengez cruellement, murmura-t-il enfin. Vous saviez que vous alliez me prendre au dépourvu. Que puis-je vous dire ? Que me reste-t-il à vous dire ? » Et dans une sorte de défaillement de tout son être : « J'étais las d'un long combat, ajouta-t-il d'une voix éteinte. Oui, j'ai craint d'être lâche. Pour en finir d'un coup, pour échapper à moi-même, si j'avais pu faire du moins que vous me méprisiez ! »

Isabelle instinctivement s'écarta. Son irritation, son ressentiment l'avaient abandonnée, comme un manteau glisse des épaules laissant le corps nu et frémissant. Une anxiété poignante l'emplit. Un moment, elle resta interdite, à retourner dans sa pensée l'aveu dont la signification semblait l'étourdir. « Que je vous méprise, fit-elle, que voulez-vous dire ? Est-ce une feinte encore ? Que vous servirait mon mépris, et quel est ce long combat dont vous parlez ? Est-ce de moi que vous aviez peur, ou bien... » Soudain, elle porta le bras à sa poitrine, les traits bouleversés, comme si le sens des paroles de Latour se fût subitement développé. « Mais alors, s'écria-t-elle, si vous avez fait cette chose, si c'est pour cela que vous

l'avez faite, si vous avez eu peur à ce point, ah ! qu'ai-je à chercher davantage ? C'était donc vrai ? ”

Et, les mains toujours serrées sur sa gorge : “ Ainsi, poursuivit-elle, ainsi vous en convenez et vous avez parlé enfin. Comment, du reste, ai-je pu hésiter un moment, pourquoi a-t-il fallu ce pauvre mot à grand'peine arraché pour me faire admettre ce que depuis longtemps je savais! Ah ! comme je comprends tout à présent, ce qui me torturait, ce qui m'indignait en vous, votre cruauté, votre indifférence : oui, vous aviez peur, peur de montrer votre faiblesse, et que vous aussi vous étiez touché. Tout était fait pour m'avertir, et je ne voyais rien. Aveugle que j'étais et lâche moi aussi, car il y a beau temps que j'aurais dû agir, mais tout m'arrêtait. Si vous saviez de quelle crainte, de quel respect je me sentais pénétrée en votre présence ! Deux fois, il est vrai, j'ai bien pensé vous surprendre. Au Casino d'abord, ce soir de concert où je vous ai trouvé auprès de Paulette et de Boboli. Un mouvement impulsif en vous voyant m'a entraînée. Je n'ai pu me retenir de vous provoquer. Vous m'avez regardée alors et je suis demeurée confondue de ce qui m'était apparu en ce moment dans vos yeux. Vous souvenez-vous ensuite de ce jour où je suis allée vous chercher dans le Parc ? L'incertitude, le doute me rongeaient. Cependant, dès que je me vis seule avec vous, je ne sus que vous dire. Des sarcasmes, des paroles irritées et offensantes, voilà tout ce qui me montait aux lèvres. Et puis j'ai rencontré votre regard. Et à nouveau j'y ai retrouvé l'effusion involontaire et comme furtive qui, l'autre soir, m'avait tout à coup éclairée. Même vous avez dit : “ Vous étiez donc venue pour me tenter ? ”

Non, je ne m'étais pas trompée ! Allons, dites-le de votre bouche, croyez-vous que je n'aie pas mérité de l'entendre?" Et d'un air de supplication passionnée, elle tendit les mains vers lui.

Latour s'était levé. Il la considérait en silence. Brusquement, il l'attira près de lui, et, tandis qu'elle baissait les paupières, il tint un instant son visage serré contre le sien, sans mot dire.

Mais elle se redressait. Trop longtemps il lui avait fallu se contenir et se taire ; il lui tardait à présent de répandre la ferveur dont elle était emplie. Doucement, elle repoussa Philippe. "Quand je pense, poursuivit-elle, qu'à certains moments je ne savais plus si je vous aimais ou si je vous haïssais ! Tantôt encore, en entrant chez vous, tout n'était en moi que rancune et fureur. Qu'y venais-je faire cependant, sinon vous assurer — ah ! malgré moi et à mon insu — que même après ce qui s'était passé, j'étais toujours prête à vous suivre. Mais comment aurais-je pu parler ? Sitôt que je me trouvais devant vous, une sorte de démon m'occupait. Votre vue seule me jetait hors de moi. Il n'y avait plus place en mon cœur, en ma volonté, que pour l'éclat, le scandale, les pires sottises, comme à ce déjeûner, aux Sources, où j'ai lancé une fleur au visage de ce petit lieutenant. Pour vous outrager, vous éprouver peut-être, ou simplement attirer votre attention ? Quand vous êtes venu me rejoindre dans le jardin, avec quelle soumission je me suis inclinée sous vos reproches. Quoi que vous m'eussiez commandé, je l'aurais fait ; j'aurais obéi joyeusement ! C'est le lendemain de cette scène que j'ai vu clair en moi. En entendant Paulette parler de vous avec admiration, je me suis soudain éprouvée jalouse. Ne

vous moquez pas ; oui, j'ai été jalouse de cette petite. Ma vie, à partir de cette heure, n'a plus été qu'une lutte sans merci. Moi aussi, j'ai connu de longs combats. Je me suis mise à vous fuir ; je me défendais de ma tendresse ; pendant une semaine entière, j'ai su me tenir éloignée de tout ce qui me rappelait une image que j'avais juré d'oublier. Rien n'y faisait : j'avais beau me roidir et me débattre, le mal était en moi. Et mes efforts les plus violents n'allaient, en fin de compte, qu'à resserrer chaque jour les liens dont je me voyais désormais enchaînée. De peur que vous soupçonniez le motif de ma retraite, je me suis approchée de vous à nouveau. A peine eûtes-vous l'air de remarquer mon retour. Vous étiez tout pour moi : il parut bien clairement à votre accueil que je n'étais rien pour vous. C'est ce soir-là pourtant que, brisée, je me suis soudainement aperçue que vous m'aimiez. Ah ! j'ai cessé de me contraindre alors ! Vous arracher ce secret que j'avais effleuré en passant, je n'ai plus prétendu à autre chose. Pour vous faire parler et vous fléchir, je retrouvai cette ardeur emportée que je mettais jadis à vous tourmenter. Il ne s'agissait à ce moment que de nourrir mon dépit. C'était pour mon sort même que dorénavant je bataillais. Mais vous résistiez : tour à tour employées, la douceur et la violence glissaient, sans l'entamer, sur votre inertie. Que de fois j'ai connu la tentation de vous frapper au visage, et, en ma colère, à quelles affreuses folies ne me suis-je pas abaissée. Ah ! je rougis en y songeant. Moi aussi, je tenais à m'attirer votre mépris. Hier soir encore, à ce souper, comment me suis-je conduite ? quel besoin de m'avilir m'a poussée ? Du reste, reprit-elle en secouant la tête, que sert-il de ranimer le passé ? Je ne veux plus

y porter les yeux : son odieux visage me fait honte. Jamais, cependant, je n'oublierai ces choses, jamais je ne me pardonnerai ". Et tandis que Philippe couvrait de caresses ses paupières, elle se mit à sangloter. " Surtout, ne m'en veuillez pas de ma faiblesse. Vous savez à présent en quelle ardeur contractée et farouche j'ai vécu ! Laissez-moi pleurer, il me semble que ces larmes emportent tout ce qui restait d'impur et d'obstiné en moi. D'ailleurs, ajouta-t-elle avec un sourire anxieux, c'est fini maintenant. La joie m'avait saisie tout d'abord : ah ! j'en étais si désaccoutumée ! En un jour, en une heure, j'ai passé de la pire affliction au comble d'un bonheur que j'avais cessé d'espérer ." Et posant son bras, d'un geste craintif et doux, sur le cou de Latour, elle penchait le front vers lui. :

Mais elle s'arrêta. On venait de heurter à la porte de l'appartement. Avec un empressement singulier, déjà Philippe s'était levé. Sous le regard interrogateur de la jeune femme, il est vrai, il parut se raviser : un moment l'Ombrageuse le vit devant elle demeurer debout, hésitant. Mais l'on frappait à nouveau : vivement, sans plus tourner la tête, Latour alla ouvrir.

Un court colloque s'engagea derrière la porte : soudain il parut à Isabelle qui était restée à sa place, que quelqu'un venait de prononcer son nom. Étonnée, à son tour, elle se leva. Philippe justement revenait vers elle. " Il y a là, fit-il, une femme de chambre que Boboli vous envoie : voulez-vous lui parler : il paraît que c'est pressé. "

" Boboli ! Comment a-t-elle appris que j'étais ici ? Et que peut-elle avoir de si urgent à me dire ? " L'explication ne tarda guère. A peine Latour s'était-il écarté, Isabelle reparut devant lui, l'air atterré. " Savez-vous ce que l'on

m'apprend ? Paulette, paraît-il, vient de s'empoisonner ! " Et se rajustant, en hâte : " Je n'y comprends rien, cette fille d'ailleurs n'en savait pas plus long... Il faut en tout cas que je coure là-bas, la pauvre Boboli doit avoir perdu la tête. "

Elle s'était rapprochée de Philippe. Elle posa les mains sur ses épaules : " Ah ! pourquoi, soupira-t-elle, me faut-il vous quitter en un tel moment ? Quand de tout ce qui nous a séparés et meurtris je commençais à ne plus me souvenir. Du reste, ajouta-t-elle en haussant les épaules, tandis qu'une clarté passait sur son front, que me fait à présent une séparation d'une heure ? Demain, ne vous verrai-je pas ? Ah ! je puis vivre, je sais ce que vaut l'avenir. Contre moi-même, contre vous, contre l'existence toute entière, je n'ai plus à me tenir en garde. Demain, dites-moi que demain je vous reverrai. "

Sans répondre, il la prit dans ses bras, les lèvres appuyées sur son front. " Partez ! fit-il. Tantôt j'irai moi-même aux nouvelles. "

Une dernière fois, Isabelle tourna vers lui son visage éclatant, puis elle s'éloigna. D'un air lassé, Latour alors baissa la tête. A la place qu'avait quittée la jeune femme, lentement il alla se rasseoir.

X

Au petit jour, la fièvre s'éteignit : Paulette ferma les yeux, son visage exténué glissa sur l'oreiller : elle s'assoupit. L'Ombrageuse alors, se mit debout, et s'éloignant d'un chevet où ses soins n'avaient plus que faire, elle alla rejoindre Boboli à l'autre bout de la chambre.

Affalée dans un fauteuil, devant la fenêtre entr'ouverte, celle-ci sommeillait à demi. A l'approche de la jeune femme, elle se redressa subitement et, soulevant d'un effort ses paupières appesanties : " Tu venais me chercher, interrogea-t-elle, ça ne va pas plus mal, n'est-ce pas ? "

Isabelle, doucement, lui caressa la joue : " Non, rassure-toi, petite. Tout danger est passé, je la quitte à l'instant, elle s'est endormie. Ne t'inquiète désormais que de faire comme elle. "

Tranquillisée, Boboli se laissa retomber sur son siège : " Vrai ? soupira-t-elle. Ah ! tu me soulages, je ne vivais plus. Mais sapristi ! elle peut se flatter de nous avoir causé une fière peur. Quelle nuit nous avons passée, j'en suis rompue pour toute une semaine. " Et jetant un regard d'envie à l'Ombrageuse qui, debout contre la fenêtre, aspirait avec délice l'odeur limpide du matin qui mouillait les jardins : " Par exemple, ajouta-t-elle, je t'admire, toi, voilà douze heures que tu es sur pied, tu t'es dépensée sans compter, et à te voir, on jurerait que tu viens tout juste de te lever... "

Isabelle haussa les épaules sans répondre. Son visage, en effet, était frais, serein et reposé, les longues fatigues de la veillée semblaient n'y avoir pu marquer une ride ou une ombre ; ses yeux surtout étonnaient par une vivacité, une sorte d'éclat profond et contenu dont elle était toute illuminée. Se retournant vers Boboli, enfin : " Du moins, reprit-elle, m'expliqueras-tu ce qui s'est passé. J'ignore tout encore. "

" Et que veux-tu que je te dise ? En rentrant hier soir, je l'ai trouvée étendue sur le tapis au pied de son lit. Quand je me suis approchée, elle m'a repoussée

comme si elle ne me reconnaissait plus. Epouvantée, j'ai fait appeler un médecin. Je suis tombée de mon haut en apprenant qu'elle s'était empoisonnée. Du laudanum, la malheureuse ! Elle avait avalé tout un flacon de laudanum. Je l'ai retrouvé vide sur sa toilette. "

" Mais pourquoi ? interrompit l'Ombrageuse. Quelle idée, quelle lubie funeste l'a poussée ? J'ai beau me creuser, je ne comprends pas... "

" Pourquoi ! s'écria Boboli. Ah ! peux-tu le demander ? Et en dépit de sa lassitude, elle eut la force d'élever sur son amie un regard tout chargé de reproches et de surprise. Elle se souvint en même temps des soupçons que lui avaient donnés la veille les allures de la jeune femme. Tant de complications, au surplus, passaient la mesure de son attention : elle se borna simplement à répondre : " Mais à cause de Latour, ne l'as-tu pas deviné ? Tu sais combien elle en était éprise, cette absurde histoire de jeu a dû la bouleverser. "

Isabelle subitement se rembrunit. " C'est vrai, fit-elle à mi-voix, je l'avais oublié. " Et un moment elle demeura pensive. Sur son visage, d'ailleurs, l'ombre ne dura guère. Elle détourna la tête, et le tranquille rayonnement d'une félicité qui ne connaît plus d'obstacles à nouveau brilla dans ses prunelles. Seulement, poussée comme à son insu par une sorte d'obscure compassion, elle se rapprocha du lit où se reposait Paulette et sur le front moite de la dormeuse passa doucement la main. En retournant à la fenêtre, elle trouva Boboli assoupie dans son fauteuil, la tête appuyée sur l'épaule ; tranquillement alors elle s'esquiva.

Tandis qu'elle traversait le couloir pour regagner son

appartement, une femme de chambre lui remit une lettre qu'un étranger qui était venu prendre des nouvelles de Paulette avait tout à l'heure déposée à son adresse. Distraite, et d'autre chose occupée, l'Ombrageuse pensa d'abord rejeter loin d'elle l'importun papier ; elle n'y eut pas plutôt porté les yeux qu'elle changea de couleur.

Latour lui écrivait les lignes suivantes :

“ Oui, je vous aime, Isabelle, je ne puis le nier. Quand “ vous m'ouvriez votre cœur hier, pas un instant l'idée “ ne m'est venue de protester ou d'interrompre, parce “ que d'un bout à l'autre, vous n'avez rien dit qui ne fût “ vrai. Je vous aime depuis longtemps, je vous ai toujours “ aimée, je crois, d'un amour qu'à le contrarier je ne fais “ qu'irriter, et cependant je m'éloigne de vous. Ce don “ que vous m'avez offert, non, je ne puis l'accepter : “ désormais vous ne me reverrez plus. Je n'ignore pas “ que vous m'aimez autant que je le fais ; c'est ainsi que “ vous vous exprimiez, je crois, en parlant de vos propres “ sentiments. Rien sans doute ne nous sépare plus à cette “ heure, pas même un scrupule, et vous pouvez l'affirmer “ à Derlon, car je ne tiens pas à jouer à l'homme magna- “ nime. Je sais aussi que l'outrage immérité va faire de “ vous la créature la plus misérable et la plus humiliée. “ Ma résolution n'en est pas ébranlée : il faut que je “ m'en aille, je pars donc. Surtout ne me demandez pas “ à quelle raison j'obéis en agissant de la sorte. J'aime “ autant avouer tout de suite que je n'en ai point, ou “ plutôt, de la nécessité morale qui me détermine, que “ pourrais-je vous dire ? Vous ne m'entendriez guère. Et “ puis, quoi que je fasse, vous ne croirez plus à ma sincé- “ rité. Du moins écoutez ceci : je ne m'appartiens pas.

“ Je vous le dis, Isabelle, il y a en moi un démon avide
“ et inquiet consumé à la fois de désir, d'inaction et
“ d'ennui. Jamais, jusqu'ici, je n'ai pu l'occuper ou le
“ distraire. C'est un maître intraitable et qui me gouverne
“ à son gré. Demeuré-je immobile, il me talonne, le
“ moindre engagement d'autre part le soulève et l'en-
“ fièvre. L'obligation qui m'est ainsi faite de me tenir
“ indéfiniment disponible et détaché, voilà la cause de
“ tout le mal. Quand hier soir, vous êtes parvenue à
“ forcer la réserve que j'avais su garder jusqu'à ce
“ moment, il m'est aussitôt apparu que j'allais devoir me
“ séparer de vous. En un instant, j'avais perdu le bénéfice
“ de tant de jours de silence, de renoncement et d'empire
“ sur moi-même. Je venais de céder, alors que je passe
“ ma vie à me prétendre plus fort que les circonstances,
“ plus fort que la destinée, plus fort que n'importe quoi.
“ Une joie merveilleuse, certes, était le prix de ma
“ défaite. Pour la saisir, il m'eût suffi d'étendre le bras.
“ Mais déjà ce n'était plus possible. Le démon avait
“ parlé. Je reconnaissais sa voix. “ Quelque chose à
“ faire ! ” Encore une fois il me provoquait et déjà je
“ sentais que je ne résisterais pas à son défi, car il faut
“ toujours que je m'éprouve et me surmonte. Dans ce
“ bonheur qui m'arrivait malgré moi, je ne vis plus dès
“ lors que l'occasion que j'avais, en le refusant, de me
“ réhabiliter à mes yeux. Ma force, “ ma supériorité ”
“ avaient faibli. Le moyen s'offrait cependant de repren-
“ dre d'un coup l'avantage. Vous étiez encore dans mes
“ bras que mon parti était arrêté : je fuirais. Croyez bien,
“ du reste, que je ne me berce pas d'illusion. Ces jeux-là
“ coûtent gros, on y laisse sa peau, et le plus désolant

“ c'est qu'ils ne servent de rien, attendu que je ne me
“ propose aucun but qui réclame de moi l'exercice de
“ cette force à laquelle je me sacrifie.

“ Au lieu de cet aveu brutal, j'aurais pu vous conter
“ quelque laborieux mensonge. J'ai préféré pour une fois
“ être sincère et sans détour. De savoir que je suis inex-
“ cusable, vous me haïrez plus vite, et le ressentiment
“ d'une cruauté si gratuite ne laissera pas de vous aider à
“ réduire un penchant indignement récompensé. Je souf-
“ frirai, il est vrai, de votre haine, ce m'est une souffrance
“ profonde dès maintenant de vous écrire ce billet. Une
“ satisfaction absurde, inhumaine, malgré tout me récon-
“ forte. A l'intrépide rigueur avec laquelle je puis aussi
“ tailler à vif dans mon cœur, je vois bien que je ne serais
“ pas incapable de faire davantage s'il le fallait. Je n'ignore
“ pas, encore une fois, que je ne ferai jamais rien : il est
“ impossible toutefois de se résigner à croire qu'on n'a pas
“ de rôle à remplir en ce monde. Jamais vous ne me par-
“ donnerez le coup que je vous porte aujourd'hui. Cette
“ assurance dorénavant préviendra toute envie de me
“ rapprocher de vous. On doit savoir brûler ses vaisseaux,
“ et je ne me dissimule pas qu'avant de vous avoir oublliée,
“ il me faudra longtemps lutter...

. . . .

Une lumière égale et blonde enveloppait la rue spacieuse, toute fraîche encore, quand Isabelle, deux heures plus tard, parut au seuil de l'hôtel. La matinée déjà s'animait. Un bruit léger de conversations et de rires se mêlait dans l'air vif à l'odeur d'eaux et de verdures que

la brise partout entraînait. Sans rien regarder autour d'elle, la jeune femme lentement traversa la chaussée. Un cocher qui passait lui offrit sa voiture. Elle refusa d'un signe de tête. Une sorte d'indifférence hautaine et glacée recouvrait son visage. Elle tenait un petit porte-carte à la main : de temps en temps, elle y jetait les yeux, une expression ambiguë se lisait alors dans son regard. Du reste, aucune impatience, aucune agitation dans ses mouvements : nonchalante et tranquille, elle n'était plus qu'une promeneuse parmi tant d'autres dans la foule qui la pressait.

Au coin de la grand'rue, comme elle faisait halte, il lui parut que quelqu'un derrière elle la hélait. En reconnaissant le Colonel, elle n'eut point ce hérissement dont elle avait accoutumé d'accueillir l'approche du vieillard. Incliné devant elle, le chapeau à la main : « Ah ! ma toute belle ! faisait-il déjà, enfin l'on vous retrouve ! Depuis le temps que j'attends l'occasion de vous présenter mes hommages, je commençais à désespérer. »

Si familière que fût sa déférence, le colonel semblait plus cérémonieux qu'à l'ordinaire et ne prétendit se mettre au côté de l'Ombrageuse qu'elle ne l'eût au préalable autorisé à lui tenir compagnie. « Je suis ravi de vous rencontrer, poursuivit-il alors. Je n'étais point, cependant, sans quelques raisons de vous en vouloir. Oui, madame, il m'est revenu que l'autre soir, après le bal, vous vous êtes livrés à une petite fête des plus réussies. Pourquoi ne pas m'avoir fait signe ?... »

Pour s'assurer qu'il ne raillait pas, Isabelle l'interrogea du coin de l'œil. Mais le Colonel n'y entendait pas malice ; l'admiration la plus sincère et la plus vive éclatait sur son visage, qu'il tenait penché vers elle.

" Au fait, reprit-il, je ne regrette rien. Qu'aurais-je pu vous dire? Aujourd'hui, au contraire, les circonstances ont changé, et rien n'est plus pour m'arrêter. Aussi bien, Madame, s'il faut l'avouer, voilà près de deux jours que je ne cesse de vous chercher en tous lieux. Mais au moment précis où j'avais le plus grand besoin de vous voir, vous avez disparu. A trois reprises au moins, je suis allé jusqu'à votre porte; la crainte d'être indiscret ou importun m'a chaque fois empêché de frapper.."

Etonnée du sérieux avec lequel elles étaient prononcées, plus encore que des paroles du Colonel, Isabelle, à nouveau, le considéra. Pour la première fois, elle remarqua l'agitation dont il paraissait tourmenté. Rouge et fébrile, il n'osait la regarder en face, et parlait par saccades, tout en frottant du bout des doigts le pommeau d'or de sa canne.

"Quel besoin impérieux et subit aviez-vous donc de me voir, demanda-t-elle, et pourquoi à ce moment-ci tout juste?"

Vivement il redressa la tête: "Eh, Madame, me suis-je si mal fait entendre? Depuis deux jours n'êtes-vous pas seule et libre, ajouta-t-il en baissant la voix. Si vous ne convenez pas qu'il y a là de quoi justifier mon empressement et mon impatience, c'est que vous êtes résolue à ne faire aucun cas des sentiments d'un homme qui eût été heureux de se mettre à votre disposition dès l'instant qu'il apprit que l'occasion lui en était enfin offerte."

L'Ombrageuse, pour le coup en savait assez. " En vérité, Colonel, fit-elle gaîment, vous êtes bien bon et je vous sais gré d'un intérêt si flatteur. N'allez point cependant vous monter la tête hors de propos: ma liberté

n'aura guère duré. Derlon revient. Demain au plus tard, il sera de retour ici. " Et les yeux étincelants : " Vous voilà tout ébahi, n'est-ce pas ? j'en sais qui le seront bien davantage... "

De saisissement, le vieillard demeura bouche bée : " Comment ! il revient ? Que m'avait-on conté hier ? " Et, trop occupé de sa déconvenue pour songer à s'étonner d'une nouvelle si imprévue : " Morbleu ! madame, ajouta-t-il ingénûment, vous auriez pu me prévenir plus tôt... "

Il en eût dit davantage, mais le regard d'Isabelle l'arrêta court. D'un air bougon, il détourna la tête et sans chercher à dissimuler son humeur, ne desserra plus les dents. A quelques pas de là, au surplus, il fit halte tout à coup : " Vous marchez un peu vite à mon gré, maronna-t-il, permettez que je vous laisse. D'ailleurs j'ai affaire en ville. " Et l'ayant saluée, il tourna les talons délibérément.

Sitôt qu'elle se fut engagée sous les ombrages du Parc, Isabelle comprit que la déception n'avait pas été seule à commander au militaire une retraite si précipitée. A l'entrée d'une allée, Honorine se tenait assise, une tapisserie sur les genoux, à côté de Daquin qui, à demi-étendu dans un fauteuil, la couvrait en silence d'un regard immobile et désolé. L'Ombrageuse n'avait plus apperçu le jeune homme depuis quelques jours : son abattement, sa faiblesse la saisirent, cet air aussi de morne résignation sous le poids funeste qui peu à peu l'inclinait. Mais à un mouvement que fit Raymond, la Colonelle releva la tête: de peur d'être découverte, Isabelle alors rebroussa chemin.

Sous les feuillages légers qu'un tendre soleil pénétrait,

des groupes plus nombreux se répandaient. Un à un, à mesure qu'elle avançait, Isabelle reconnut les cent visages anonymes qu'un long séjour en cet endroit lui avait rendu familiers. Distraite et comme étrangère à tout ce qui l'entourait, à peine y prenait-elle garde. Le monde en vain la pressait, rien n'éveillait plus d'écho en son cœur, et quand un silence à son approche suspendait la conversation, ce n'était pas sans une sorte de sombre plaisir qu'elle y retrouvait l'image et le signe de la solitude morale qui l'enfermait. A la longue, cependant, à ne trouver partout autour d'elle que regards effrontés ou curieux, une sourde irritation la gagna. Comme on saisit une arme pour se défendre, ses yeux, son front prirent cet éclat orageux et variable qui faisait l'émouvante beauté de son visage. Mais elle touchait au jardin étroit et retiré qui s'étendait derrière le Casino : elle fut seule enfin. Ses traits se détendirent. Elle ferma les paupières à demi et ralentit le pas.

Les salons de lecture qu'ensuite elle gagna, eux aussi, étaient déserts. Posément, Isabelle alla s'asseoir à une petite table, près d'une fenêtre entr'ouverte d'où l'on voyait les maussades ombrages que le soleil jamais n'éclairait. Un instant, accoudée, elle demeura sans bouger, moins pensive qu'inerte. Brusquement elle se ranima : “ Allons, ma fille, murmura-t-elle, il n'est plus temps d'hésiter : brûlons nos vaisseaux, à notre tour ! ” Et prenant la plume, elle manda brièvement à Derlon qu'il était attendu au plus tôt. Une lueur passa entre ses cils, lorsqu'ayant retiré du porte-cartes la lettre de Philippe, elle la déchira, sans plus y jeter un regard, et mit à la place l'enveloppe adressée au Comte. “ Cette riposte-là,

du moins, " fit-elle en se levant, " il ne l'avait pas prévue! On ne saurait tout prévoir. Tant pis pour lui !..." Et elle sortit lentement du salon.

Comme elle traversait la terrasse, deux jeunes hommes qui causaient dans un coin se dirigèrent vers elle. Crispée, prête au moindre mot à prendre l'offensive, elle redressa la tête. Mais le geste cavalier que lui adressa l'un des deux hommes fit subitement tomber son énervement. Afin de mieux considérer les jeunes gens, elle s'arrêta. Tous deux lui étaient également inconnus ; à l'air de cordiale familiarité dont ils la saluèrent, on eût cru cependant qu'une longue intimité les autorisait : spontanément elle leur tendit la main. Désinvoltes, déjà, ils l'accablaient à l'envi de propos enjoués et galants. Pour gagner du temps, elle ne répondait pas et examinait tour à tour ses interlocuteurs qui, sans plus s'attarder à de vains ambages, s'enquéraient du but de sa promenade, et enfin, du ton le plus naturel, lui proposèrent de pousser ensemble jusqu'au Pavillon.

Un étrange appétit de déconsidération soudain décida l'Ombrageuse. Ses yeux brillèrent : " Va pour le Pavillon ! fit-elle. Permettez seulement que je dépose au préalable une lettre à la poste... Après, je serai toute à vous... "

Il ne lui fallut pas aller bien loin pour trouver ce qu'elle cherchait. Au premier tournant de l'allée, Isabelle découvrit une boîte accrochée au tronc d'un arbre. Ses paupières à cette vue battirent ; d'un mouvement instinctif ; elle serra contre elle, comme pour le cacher, son petit porte-cartes, et se mettant à parler au hasard, elle se hâta d'entraîner les deux hommes. Du reste, indignée

de sa lâcheté, elle fit demi-tour aussitôt. Quelle détresse, quelle angoisse sur sa face ! Mais à deux pas elle aperçut ses compagnons qui l'attendaient. Elle haussa les épaules, alors, et avec un sourire détaché, glissa la lettre dans la boîte de fer.

André Ruyters.

NOTES

La première matinée d'Avant-Garde au Théatre de l'Odéon : LES AFFRANCHIS, *par Mlle Marie Lenéru.*

A propos des *Affranchis*, des critiques très distingués ont prononcé le mot un peu galvaudé de chef-d'œuvre. Tout en marquant la distance qui sépare une telle œuvre de tout ce que nous avons accoutumé d'entendre sur nos scènes, je ne saurais accorder blanc-seing aussi catégorique à la belle pièce de Mlle Marie Lenéru. Chef-d'œuvre de dialectique ? peut-être, encore que le développement des idées oscille, revienne sur lui-même, marche un peu tortueusement vers son but. Chef-d'œuvre dramatique ? non point, encore que certaines scènes (presque toutes celles du second acte, mais successivement) se classent parmi les plus belles que nous connaissions au théâtre et rendent la profonde sonorité des créations de grand style. Ce qui se dément le moins, disons-le tout de suite, c'est la fermeté du langage, bien que l'emploi d'un vocabulaire philosophique prête trop souvent aux répliques et aux tirades une autorité factice et qui ne laisse pas de nous gêner. Veut-on juger par comparaison de la qualité de ce style ? celui de M. de Curel si plein et si serré pourtant semble à côté de lui hésitant et frivole.

Il s'agit d'une pièce d'idées, jouée au naturel, vécue, par des idéologues, des philosophes : ni plus ni moins que le drame critique du " nietzschéisme ". Sans doute n'est-ce pas le lieu de formuler une opinion, qui ne serait que personnelle, sur l'avenir et les nécessités du drame. Cependant je puis avouer

que je considère la pièce d'idées comme un genre à part et tout d'exception, qui est mieux à sa place dans le livre que sur la scène. Je vois si bien *les Affranchis* sur le même rang de nos bibliothèques que *le Banquet* de Platon, *l'Abbesse de Jouarre* et *Iphigénie en Tauride!* Le plaisir du théâtre, quoi qu'on en puisse dire n'est pas un plaisir individuel : c'est un plaisir de communion. Mais quelle étroite élite pour vibrer de concert à une symphonie de pensées si particulières et si hautes ! Plus étroite que l'élite irretrouvable qui savait comprendre Racine : à celle-ci il ne fallait qu'une culture rhétorique et sentimentale. Plus étroite que l'élite chevaleresque toute prête à épouser les grands sentiments de Corneille. Les dialogues d'Ibsen même, si nourris de sous-jacentes pensées, ne se passaient pas entre spécialistes. Je crains que les héros de Mlle Lenéru n'apparaissent jamais que comme des spécialistes admirables, au regard d'un public docile, attentif, même cultivé, mais sans teinture de philosophie. C'est en ce sens que l'émotion de pensée, dont parlait jadis M. Paul Adam, n'est pas une émotion proprement théâtrale. Ceci dit, je dois ajouter qu'il ne me parait pas possible d'amener la pure émotion de pensée plus près de l'émotion dramatique que n'a fait l'auteur des *Affranchis*.

Un philosophe de l'amoralisme qui vit selon la morale courante et, saisi d'une passion adultère, prétend soudain mettre ses principes en action. Une jeune fille que trop d'ardeur profonde faillit jeter au cloître, dans la "surhumanité" de l'extase, et qui trouve dans la pensée dionysiaque d'un tel maître une occasion égale de ferveur. Une autre enfant, éprise du même maître, et qui condamne sa pusillanimité bourgeoise, en fuyant scandaleusement avec le premier venu. "La compagne" qui se sent par trop inférieure et qui envie l'ivresse de l'esprit. "L'abbesse" qui prêche l'ordre par le sacrifice. Une passante encore, qui a frôlé l'amour supérieur du philosophe et, faute de l'avoir obtenu, partagé, garde intact, en beauté, à force de bains et de massages, son chaste corps. (C'est l'occasion d'une très forte scène, mais j'aime peu la conception symbolique de cette intellectuelle de la beauté).

Enfin, un disciple éperdu qui à défaut de conclusions morales conclut par l'action directe et un collègue raisonneur qui sépare résolument le domaine des théories du domaine des faits. Voilà les personnages. Pendant trois actes ils posent, débattent, tournent et retournent la question : le professeur et la novice passionnée réaliseront-ils un bonheur dû, mais coupable, interdit ? Ce sera non ; l'empreinte sociale les marque ; sont-ils " des lâches ou des héros " ?

On dit : ces personnages sont les nombres d'un théorème. Peut-être ! mais comme ils évoluent capricieusement ! Mais avec combien peu de rigueur ils s'enchaînent ! S'ils étaient en effet des nombres, des abstractions, des symboles, je souhaiterais plus de rigidité, une ligne nullement sinueuse, nullement interrompue dans la conduite de l'action. Or, que de rencontres imprévues ! que d'arrêts sans prétexte ! que de bondissements ! En vérité, ce sont des êtres, des êtres qui ne sentent rien qu'ils n'analysent, qui ne pensent rien qu'ils ne soient prêts à expliquer ; mais qui vivent pourtant. D'une vie intérieure certes plus générale, plus formulée que la vie du commun des hommes, mais aussi, par une singulière contradiction, plus ardente. Oh ! la belle fureur de ces êtres-nombres en présence ! comme ils savent bien frapper la réplique aux plus pathétiques instants ! Alors on perd de vue la théorie, on ne voit plus que lucidité dans la passion.

Mlle Lenéru, après cette œuvre remarquable, oui ! magistrale par endroits, s'abaissera-t-elle à peindre des héros de moindre envergure intellectuelle ? En quittant le domaine des idées pures, gardera-t-elle sa véhémence et son éclat ? Nous saurons peut-être un jour si la source de son talent se cachait dans l'ivresse philosophique ou dans l'intuition des âmes. Du moins M. Antoine ne pouvait mieux asseoir sa tentative novatrice que sur ces nobles *Affranchis* qui furent joués excellemment.

H. G.

*
* *

LE CARNAVAL DES ENFANTS.

Je consens qu'il y ait quelque chose d'aimable, et de généreux, et d'exemplaire dans le caractère de M. Saint-Georges de Bouhélier. Il a écrit récemment : " Nous profitons des victoires de jadis, mais ne songeons pas qu'il serait désirable d'y ajouter nous aussi quelque chose, et nous reculons devant l'aventure. *Il nous semble que le temps du miracle est passé* alors que le miracle peut toujours se produire, mais bien peu d'hommes ont confiance dans la vie ! " [1] Voilà le beau de cette nature si enthousiaste et si fausse : son refus au *tout est dit et l'on vient trop tard ;* sa faculté de ne point se laisser glacer par l'expérience ; sa foi au miracle ; sa confiance aveugle, imprudente peut-être, et parfois impudente, dans la vie, dans les possibilités de son temps, dans ses propres ressources. Une attente hardie ! Cette attente, que n'est-elle plus anxieuse et réticente, et cette confiance plus avertie, cette foi plus austère. Chez ceux que nous aimons le plus, pour leurs pensées et leurs actions, je ne sais quoi nous échappe encore, et se dérobe, à quoi le meilleur de notre amour s'adresse. En Bouhélier je voudrais découvrir quelque chose de plus intime que sa parole, de plus inédit que son éloquence, une chose depuis longtemps gardée, nourrie d'amour, et non proclamée. Il aspire... sans réserves ni limites. N'est-ce point dans ses limites même que la force abonde, dans sa réserve qu'elle s'éprouve ? La vraie ferveur exige un aliment secret, ou bien elle se dévore elle-même...

J'ai lu, dans un naïf opuscule,[2] qu'il convenait d'admirer "l'extraordinaire unité" de la pensée de M. de Bouhélier. Il n'y a rien en effet, de plus solide, de plus impressionnant que cette unité-là. C'est l'unité, c'est même l'uniformité d'une unique pensée, et qui ne courut aucun risque de se contredire, ne s'étant jamais développée. Quoiqu'il en soit, grâce à cette

[1] Le *Héros acteur* (voir *la Grande Revue*, 10 et 25 novembre).
[2] *Essai sur la Dramaturgie de S^t Georges de Bouhélier*, par Michel della Torre.

pensée — j'allais dire à ce *dada* — M. de Bouhélier put assez longtemps se donner l'air d'écrire avec profondeur, ajoutant un chapitre aux *Héros* de Carlyle, une page aux *Essais* d'Emerson, découvrant pour son propre compte *Le Trésor des Humbles*, ou bien exhumant *Le Temple Enseveli*. Il composa même, d'une assez bonne encre, la fameuse *théorie du pathétique pour servir d'introduction à une tragédie ou à un roman*. Mais, le jour où M. de Bouhélier aborda le théâtre, il se trouva du coup dans la fâcheuse situation de l'imposteur qui, depuis des années, allait annonçant le miracle et que voilà requis *d'en faire un*. Ses disciples, aussi bien, ne doutaient pas qu'il n'y eût lieu de tenir pour miracle *Le Roi sans Couronne*. Nous n'étions pas tous ses disciples. Et nous pensions : " Il n'y a plus que feindre, il fault parler françois, il fault montrer ce qu'il y a de bon et de net dans le fond du pot."

Les plus belles idées courent un risque étrange à l'investissement dramatique. Si profonde, si ingénieuse même qu'ait paru l'attitude philosophique de M. Maeterlinck, elle ne lui fournit point jusqu'au bout la ressource de feindre Shakespeare. Si sincère, si original (et il ne l'était pas) que fût le système théorique de M. de Bouhélier, on eût été bien surpris qu'il suppléât la faculté créatrice, qu'il engendrât par sa propre vertu des images pathétiques d'une grande vérité, d'un grand intérêt. Nous n'avions plus à discuter sur la qualité du *medium* qu'il plaisait à l'auteur de choisir pour se mettre en rapport avec la vie, avec la beauté ; mais simplement à constater si les appels répétés de M. de Bouhélier à la vie, à la beauté seraient par elles entendus. Et nous devions nous montrer d'autant plus exigeant que le chef naturiste semblait se faire un jeu de repousser les ordinaires matériaux de la création littéraire, pour insuffler la vie à des êtres pétris d'un limon originel. *Le Roi sans Couronne*, *La Tragédie Royale*, n'étaient pas du tout les tentatives d'un homme de lettres, d'un dramaturge en formation ; c'étaient les preuves du Héros-Poète, " Un héros — disait Saint-Georges hier encore — c'est quelqu'un qui vit donc dans sa sphère comme dans un monde de voix et de symboles dont il possède seul la clé, et qu'il lui

faut manifester par tous les moyens possibles." C'est entendu... Manifestez, héros, manifestez ! Nous n'attendons que cela.

***

Parlant du *Carnaval des Enfants*, M. Adolphe Brisson a écrit que, présenté sous le nom d'Ibsen, l'ouvrage passerait pour chef-d'œuvre. Ecartons cette sottise un peu trop forte, et gardons de nous irriter... Mais il est vrai que pour parler sans injustice du *Carnaval des Enfants*, pour lui accorder une louange convenable, je voudrais pouvoir oublier tout d'abord que son auteur est M. Saint-Georges de Bouhélier. Eh oui ! Si quelque jeune inconnu l'eût signé, je me plairais à ne point considérer de trop près ses faiblesses et ses puérilités ; la fougue ingénue de l'auteur ne me paraîtrait pas jactance insupportable ; les influences qu'il subit ne seraient à mes yeux l'indice que d'une heureuse orientation littéraire ; et j'insisterais avec vivacité sur les réelles espérances qu'un tel début permet de concevoir. Mais quand il s'agit du preux Chevalier sacré par Mendès, je ne sais plus dans quel ton prendre l'éloge ou le blâme. Puisque j'ai devant moi le rénovateur de la scène française, le grand tragique des temps modernes, je risque, je l'avoue, d'être surtout sensible, en écoutant son drame, à la grossièreté des moyens pathétiques, à l'inconsistance de la langue et du style, à tout ce que cette dramaturgie montre de pédantesque, de théâtral et d'emprunté.

Je dis : *d'emprunté*. Car il faut préciser, avant tout, ce qui dans la conception du *Carnaval* appartient en propre à M. de Bouhélier. Il me semble que la formule du *tragique quotidien*, de ce tragique " bien plus réel, bien plus profond et bien plus conforme à notre être véritable que le tragique des grandes aventures ", a été consacrée avec tout l'éclat possible par M. Maurice Maeterlinck. Le double sens, l'allusif et le métaphorique du drame, son balbutiement volontaire, ne procèdent pas moins visiblement, ici, de l'auteur de *Pelléas*. La couleur contrastée, l'antithèse matérielle sont d'origine shakespearienne,

et l'on en trouverait des exemples plus voisins encore dans John Ford ou Thomas Heywood. Le goût du clair obscur, l'atmosphère quasi-surnaturelle, l'emploi du fantastique pour objectiver certains sentiments, pour illustrer certaines situations, sentent l'influence germanique ; Gerhardt Hauptmann n'y est pas étranger. Quelqu'un disait que les silhouettes des deux tantes, dessinées avec tant de sèche exactitude, rappelaient la manière de Henry Becque. Peut-être, mais point directement. Au reste, toutes les influences que je viens de signaler, M. de Bouhélier ne paraît les avoir subies que de seconde main, à travers la personnalité d'un auteur qui se les était déjà assimilées. Je pense à Léonide Andréiev. *Le Carnaval des Enfants* retient quelque chose de cette schématisation qu'on peut trouver sublime, ou ridicule, dans *La Vie d'un Homme.*

Restent les figures du drame : celles de la jeune fille et de son amoureux ; celle de la pauvre lingère qui, toute sa vie, vainement chercha l'amour et fut par tous trahie, méjugée, honnie, bien qu'elle répandît autour d'elle le charme d'une âme invisiblement pure. Et cette position tragique : une mère, que tient déjà la mort, confessant à sa fille, afin qu'elle ne soit abusée par la Calomnie, les secrets les plus beaux, les plus douloureux de sa vie, et se voyant refuser la tendre complicité qu'elle implore, comme une absolution. L'enfant, craignant que ces révélations n'écartent d'elle son fiancé, blessée dans son égoïste amour, déserte avec rancune le chevet de sa mère agonisante. Tout à l'heure elle laissera son vieil oncle et sa petite sœur à la merci de la mauvaise fortune, sauvant sa jeunesse, fuyant avec celui qu'elle aime cette maison où la menace toute la vie avant elle vécue.

Voilà le conflit, sans doute admirable, qu'a imaginé M. de Bouhélier. Je n'en sais guère de plus imposant. Voilà le fonds humain de son drame. Il n'en est pas de plus tragique, de plus profond, de plus essentiel. Je regrette seulement que, pour atteindre à la grandeur, l'auteur ait cru devoir rester dans les généralités, qu'il ait tant tourné autour de son sujet, le bornant quand il y vient au développement d'une scène uni-

que, dispersant enfin la peinture sur l'anecdotique et l'accessoire, au lieu d'aborder de front ses personnages, de concentrer sur eux la lumière, de nous les faire *connaître*, d'enrichir leur existence intime, de multiplier entre eux les rapports secrets et pathétiques. Trop de description, trop de spectacle ! On peut créer une atmosphère palpitante par des moyens directs, par des moyens psychologiques. En abusant des signes, en accumulant les intermédiaires, on nous éloigne du drame au lieu de nous en approcher, on fatigue, on détourne notre émotion. Est-il donc besoin d'un semblable appareil pour élever, comme c'est le dessein de M Bouhélier, une humble réalité à la dignité poétique ?

Disons-le, cependant : M. de Bouhélier, dans son œuvre dramatique, ne nous avait rien donné d'égal à cette scène du deuxième acte, entre la pécheresse moribonde et sa fille. Elle est belle. Elle eût été tout à fait admirable, si l'auteur disposait d'une langue plus pure, plus surveillée, plus personnelle. Elle est émouvante. Nous nous fussions peut-être laissés aller à l'enthousiasme si, depuis le commencement du spectacle, M. de Bouhélier n'avait indiscrètement disposé de nos nerfs par les procédés les moins acceptables, s'il ne nous avait pour ainsi dire exaspérés en troublant — avec quelle gratuite insistance ! — les plus touchantes péripéties, d'apparitions saugrenues et de vacarmes symboliques.

Le Carnaval des Enfants a été servi par une interprétation excellente. Avec un goût très sûr, une intelligence minutieuse M. Maxime Dethomas a habillé la pièce de décors parfaitement appropriés. M. Durec en a réglé la mise en scène avec une sobriété expressive. Ce spectacle d'ouverture fait le plus grand honneur à la nouvelle direction du Théâtre des Arts.

J. C.

* * *

LE MAUVAIS GRAIN ET L'AMOUR DE KÉSA AU THÉATRE DE L'ŒUVRE.

Dans l'animation théâtrale de la saison commençante, M. Lugné-Poe a tenu à ne pas demeurer en reste et il faut lui savoir gré de ses deux premières initiatives ; il a donné l'occasion à Mme Suzanne Després et à M. de Max de deux créations admirablement et singulièrement plastiques ; il a rappellé l'attention sur une des pièces les plus courtes mais aussi les plus achevées de M. de Faramond, qui n'avait jamais été entendue qu'au théâtre du Peuple de Belleville, voici quelque dix ans, et depuis, à Aulnay-sous-Bois : *le Mauvais Grain.*

* * *

Parlons d'abord du "spectacle," de l'*Amour de Késa*. Ce n'est pas pour diminuer l'apport de M. Robert d'Humières, qui d'une tragédie japonaise, peu littéraire peut-être, a fait un bibelot de lyrisme pittoresque, curieux et ciselé en bon français. Mais nos regards ne pouvaient pas n'être pas plus sollicités que nos oreilles. Nous songions tous à la *Késa* du théâtre Sada Yacco, merveilleuse estampe animée dont nous ne comprenions pas les paroles, à ce suprême ravissement qui était le fait de la mimique et de la couleur seules. Nous ouvrions donc les yeux, ne nous efforçant que de comparer la nouvelle estampe avec l'ancienne ; aussi les paroles souvent charmantes nous apportaient, au lieu des clartés attendues, comme une inutile distraction. Pour la goûter nous relirons un jour la pièce : occupons-nous aujourd'hui du tableau. — Un décor très heureux, très harmonieux, mais moins simple et moins rare que l'authentique décor japonais ; des costumes de grand caractère et de couleurs violentes et subtiles, mais insuffisamment harmonisés entre eux ; une tentative de rythme concordant

dans les attitudes et les gestes, mais sans la rigueur de composition et de dessin que nous offrait le théâtre Sada-Yacco ; quelque chose de moins délibérément ordonné, de moins nettement cerné, de moins absolu, c'est le mot. Mais en de Max, mais en Mme Després, quelle puissance individuelle de mimique et de plastique ! Suzanne Després composa son personnage en dedans; elle montra une ronde face lunaire, à peine plissée dans la passion, où jouaient seuls les yeux et la bouche. M. de Max, tout en dehors, tordant les pieds, les mains, convulsé, enfantin, frénétique, recréa comme a priori, selon sa seule fantaisie, le japonisme des estampes qu'il ne se proposait pas de seulement imiter; il donna une forme diabolique, inoubliable au samouraï errant des légendes; ce soir-là, il fut créateur. Mais je m'explique enfin le défaut d'unité qui diminua ce spectacle et notre plaisir : M. de Max et Mme Després s'opposaient entre eux, non comme deux caractères différents, comme deux personnages antagonistes, mais comme les représentants de deux écoles dramatiques adverses. Si l'on veut rénover la scène, il importera d'éviter de si dangereuses rencontres.

* * *

Je m'étonne qu'une pièce comme le *Mauvais Grain*, si facile à monter, si directement saisissable, ne soit pas depuis longtemps au "répertoire" — fût-ce au répertoire de M. Gémier. Rien ne la distinguerait, si l'on ne considère que l'anecdote, d'une pièce paysanne du genre de *Blanchette*, et le spectateur moyen, sans y regarder davantage, s'y plairait. Je la crois capable de ramener à M. de Faramond, un des plus résolus novateurs de notre théâtre, un public qui n'aura pas su digérer les hardiesses de la *Noblesse de la Terre* et de *Monsieur Bonnet*. Comment ne pas partager l'émotion simple de deux braves gens que la venue tardive d'un enfant console et désole — car il faudra apprendre l'accident au fils aîné, à la bru, nouvellement mère? Va-t-on me faire croire qu'un tel sujet ne peut

toucher les âmes simples que s'il est bassement traité et mal écrit ? M. de Faramond n'a pas renoncé à son style, à son lyrisme familier, à ses savoureuses inversions ; il est de ceux qui prétendent, à juste titre, qu'il y a lieu de transposer sur le théâtre, même la plus proche réalité, et de parler un langage plus volontaire et plus ample que celui de la conversation de tous les jours. Si ce souci, parfois, l'attarde, si le *Mauvais Grain* a quelques lenteurs, c'est un défaut facilement remédiable. Dans cette tragédie rustique, de plain pied avec le public, le public doit entrer, et pour son plus grand bien ; car il a chance d'y perdre ses habitudes et ses goûts de médiocrité littéraire.

H. G.

* * *

GEORGE MEREDITH, par *Constantin Photiadès* (Armand Colin).

Nul écrivain n'allèche la critique et ne la décourage plus que Meredith. Son œuvre déroutante et complexe semble appeler le commentaire ; mais les renseignements biographiques, les clefs dont l'initié dispose n'écartent que peu de ténèbres et n'ouvrent guère de portes qu'un lecteur attentif n'eût poussées tout seul. Personne n'a mis plus fière pudeur à défendre sa vie intime et à ne l'accueillir dans ses livres que transfigurée, consumée par une brûlante intelligence. Aussi n'est-ce point par les à-côtés que le critique peut amorcer une lecture de Meredith. Il lui est permis de nous séduire en nous montrant le beau profil ardent et tout éclairé de pensée que l'auteur de *l'Egoïste* conserva jusqu'en sa vieillesse ; puis son rôle se borne à classer l'œuvre selon une chronologie sommaire. Il ne peut plus ensuite, que nous inviter à mordre à même un de ces livres.

C'est le parti auquel s'est tenu M. Photiadès. Le récit d'une visite émouvante qu'il fit à Meredith nous donne une idée de ce que furent l'homme, sa générosité, sa rapidité d'esprit, son

éclatante conversation ; quelques répliques suffisent à nous faire aimer cette intelligence, la plus ouverte qu'on ait vue, la plus proche de nous, la plus savante à se nourrir de toute idée, de toute poésie et de toute passion. Suit une vie de George Meredith qui nous renseigne suffisamment sur les conditions où furent écrits les romans et sur leurs dates. Enfin, fort sagement, au lieu de définir abstraitement l'esthétique de ces livres ou d'en vouloir déterminer les nuances et les variations, M. Photiadès pense nous faire pénétrer plus avant dans les secrets de son auteur, en se limitant à un seul roman, *Harry Richmond*, dont en une centaine de pages il traduit et relie par des résumés les passages les plus caractéristiques.

Un portrait, une chronologie et une œuvre entière, si l'on peut dire, en raccourci, ces trois éléments sont l'indispensable et suffisante introduction à la lecture d'un maître. Ne faut-il pas souhaiter que pour tout auteur nous puissions nous fier à un guide de ce genre ? Quel embarras n'éprouve-t-on point lorsqu'il s'agit de situer exactement telle pièce d'Ibsen, par exemple ? M. Photiadès nous donnera-t-il sur Thomas Hardy ou sur Stevenson le livre qui nous serait si nécessaire ? Par une impardonnable indolence, nos traducteurs s'obstinent encore trop souvent à ne pas écrire la page de préface, fût-ce même à simplement préciser la date du livre qu'ils présentent. N'aurait-on pas voulu savoir qui est Conrad pour mieux pouvoir goûter le *Nègre du Narcisse ?* J. S.

* * *

FEUILLES ÉPARSES DE LITTÉRATURES ÉTRANGES par *Lafcadio Hearn*, traduites par Marc Logé (Mercure de France).

Voici un volume de Lafcadio Hearn qui ne nous transporte pas au Japon, mais en Egypte, en Océanie, aux Indes, en Finlande, en Judée, partout où il existe des livres sacrés et des

légendes. " Ces fables, légendes, paraboles, dit l'auteur, son simplement des reconstructions de ce qui m'a fait impression comme étant le plus fantastiquement beau dans la littérature la plus exotique que j'aie pu trouver. Cette petite collection n'a donc aucun droit à la considération des savants ; c'est simplement un moyen de faire partager au public certaines joies nouvelles que j'ai ressenties en essayant de me familiariser avec différentes littératures très belles et très étranges."

Si son esprit est tant soit peu gouverné par les méthodes érudites, le lecteur s'irritera de ne pouvoir discerner dans ces contes, souvent fort beaux, l'apport du texte ancien et celui du conteur. Quelque plaisir que nous prenions à un récit, les moins ethnographes d'entre nous ne peuvent pourtant s'empêcher de le relier à ce qu'ils connaissent de l'art et de la littérature du peuple en question. Il s'agit de couleur et notre imagination n'est pas une page blanche. Si l'on nous conte une légende mahorie, nous ne saurions borner notre pensée à l'anecdote même. Ces imaginations fantastiques ont hanté les douces et belles figures que Stevenson et Gauguin nous ont rendues familières. Nous ne demandons pas que le récit nous soit littéralement rapporté, mais que la *tonalité* en soit juste. Nous sommes reconnaissants à l'auteur si du fatras qui remplit le *Talmud* ou le *Mahabarata* il a su dégager quelques histoires et, de diffuses qu'elles étaient, les rendre lisibles ; mais encore exigeons-nous que pour nous donner un plaisir " plus exotique " il ne brouille pas ce que nous aimons déjà des traditions juives ou indoues.

Ce qui nous gêne peut-être surtout, c'est que nous n'avons pas accoutumé de voir en Lafcadio Hearn l'imagination gratuite, la recherche du rare et du singulier. Il est presque seul à nous renseigner sur le Japon, et nous considérons volontiers ses livres comme des *documents*. Il nous plaît de pouvoir nous y fier et rien n'est si suspect que le goût de la couleur pour elle-même. — Sachons pourtant faire taire notre méfiance, tant que rien ne la légitimera et goûtons sans arrière pensée ces beaux récits de sortilèges et de magie.

J. S.

*
* *

STANCES, SONNETS ET CHANSONS par *Claude Lorrey* (Grasset).

On n'a pas oublié les délicats petits poèmes que la *Nouvelle Revue Française*, il y a quelques mois a publiés de Mme Claude Lorrey. Nous ne saurions que répéter, mais plus affirmativement, ce que précédemment nous avons dit de ce poète. Ni souci d'établir des ensembles bien balancés, ni recherche de rythmes ne parviennent à soutenir un poème de plusieurs strophes, à en nourrir la langue, à le pousser jusqu'à l'aisance et la plénitude. Mais où le poète excelle, c'est dans les notations brèves, dans les chansons, dans ces gouttes de poésie pure qui surprennent par la violence de l'arôme et s'échappent des inutiles combinaisons verbales comme le miel de la cire ;

Comme un léger ouvrage : broderie
Argent, vert pâle ;
Comme le point d'une tapisserie,
L'aube vernale
Est mouchetée en floraisons nouvelles.
Un ciel de perle
Règne au dessus des riantes tonnelles
Où siffle un merle.

ou encore

Tourterelles et lys
Et les volubilis
Eclatez au ciel lisse !
Qu'un vibrant vol d'or plisse
L'azur !... Guêpes aux calices,
Cassolettes, épices,
Grains de maïs, cassis,
Glaïeuls, volubilis,
Tourterelles et lys...

Été, sous tes auspices,
J'ai rimé ce caprice.

N'est-il pas rafraîchissant de songer que les dures lois de discipline sous lesquelles nous nous courbons peuvent être si joliment transgressées, et qu'il y a quelques femmes privilégiées dont le tact est si sûr et le goût si délicat, que toutes règles, auprès, sont pédantes et superflues ? J. S.

* * *

DES FLEURS, POURQUOI. — Poèmes par *M. Guy Lavaud.* (Cornély.)

M. Lavaud a eu l'heureuse idée, pour nous conduire à ses derniers poèmes, de les faire précéder d'une réimpression choisie de la *Floraison des Eaux* et du *Livre de la mort,* ses deux recueils de début. C'est dire que, jeune encore, il a atteint déjà à un degré suffisant de conscience pour juger son passé ; ce qu'il n'en sauve pas je ne dis pas qu'il le condamne absolument, mais il l'écarte ; il a appris désormais à choisir. Je propose cette attitude en exemple à tant de jeunes gens qui considèrent tout ce qui a pu tomber de leur plume comme admirable, intangible, immortel.

Aussi bien M. Guy Lavaud sait ce qu'il veut faire et le fait et l'on ne peut pas souhaiter dans le genre qu'il a élu une plus complète réussite. Il n'innove pas, non. Cette poésie des relations humaines dont je saluais l'autre jour la naissance à propos des remarquables livres de MM. Duhamel et Vildrac, se trouve aux antipodes de la sienne. Il continue la tradition lyrique commune à tous les romantiques, celle du paysage sentimental. Tout ce qu'y ajouta Baudelaire, puis Mallarmé, il l'accepte à son tour, et aussi cette subtilité plus aérée dont l'anima Vielé-Griffin, mais pour la cultiver à sa manière, plus strictement, plus délibérément. Il serait aisé de réduire presque tous les poèmes de M. Guy Lavaud à une formule unique : un paysage et un état d'âme confondus, l'un traduisant, éclai-

rant l'autre, et réciproquement. Un petit morceau que je veux citer, précisera mieux que je ne ferais, le dessein de notre poète :

Dans la rivière étroite on voit une campagne
Couchée au long de l'eau comme en un souple pagne.
Au ciel d'azur, que le reflet avide boit
Voici, sombre récif de roc verdi, un bois.
Puis encore, si frais, les traits d'un doux village,
La route, le clocher, et l'impression sage,
Et, bouquet nuancé qui tremble, tous les champs
Renversés et que l'eau serre dans son ruban.
Et moi, quand écrirai-je un vers plein de lumière
Où l'on trouve miré comme en une rivière
Avec ses longs élans, sa joie et ses rancœurs
Le paysage intime et délicat du cœur.

M. Lavaud a écrit des vers plus parfaits, plus musicaux, plus souples, mais non plus significatifs. C'est un rêveur, c'est un délicat, convenons-en vite, avant de lui reprocher de laisser déborder son don descriptif sur son rêve. Oh ! je comprends qu'il tienne au merveilleux bouquet qu'il sait cueillir dans la campagne ! et qu'il n'en veuille jeter aucune fleur ! Ses paysages sont de la qualité la plus rare, je dirai la plus neuve. Presque rien de conventionnel. La rivière, n'est pas pour lui un mot, mais une chose qu'il a observée, aimée et qu'il peint avec des précisions singulières. Ce qu'il y a de plus frappant, de plus immédiatement perceptible dans un spectacle naturel, la couleur, cède le pas ici à la ligne, à la forme, aux plans et aux volumes. De là un art descriptif plus tactile que visuel, et d'une sensualité dépouillée, très proche du sentiment pur. En fait, le substratum sentimental n'a pas encore une complexité psychologique fort étendue : d'une ou deux attitudes devant la vie M. Lavaud se satisfait ; il les développe, les amplifie, si aisément, si abondamment, sur l'immensité des vallées où vague son rêve. Voilà sa marque ; l'élargissement panthéistique d'un banal sentiment humain, jusqu'à la limite extrême où il devient littérature. Cela arrive quelque-

fois ; d'autant que les moyens de développement qu'emploie M. Lavaud sont presque constamment d'une subtilité précieuse. Quant à la forme, on ne saurait donner plus de souplesse, de sinuosité au vers de douze pieds. M. Lavaud sautera-t-il le pas ? osera-t-il une forme plus libre ? Je vois bien jusqu'où il est parvenu, je constate son don, sa réussite. Mais je ne saurais dire où il ira. Savourons en attendant son livre curieux, joli, verbeux, parfois ample, — contradictoire... mais achevé et personnel.

H. G.

*
* *

PAGES CHOISIES DE NIETZSCHE. (Mercure de France).

Henri Albert vient de refondre en une nouvelle édition ses *Pages choisies de Nietzsche.* Celles-ci sont groupées non par œuvre, mais par sujet : *Peuples et patries*, *Les hommes supérieurs*, etc. C'est peut-être le seul moyen d'établir des fils conducteurs à travers tant de volumes composés de maximes et de réflexions détachées. Presque chaque phrase de Nietzsche possède un tel levain, une telle force stimulatrice que beaucoup de lecteurs ne peuvent lire de suite plus d'une dizaine d'aphorismes ; aussi n'ont-ils jamais été jusqu'au bout d'*Humain trop humain*, ou d'*Aurore.* L'ordonnance de ces pages choisies pourra donc apporter une sorte de lest aux esprits que toute excitation fait trop facilement rebondir. Mais ce qu'ils gagneront pour la lecture des livres composés de fragments, ils le perdront pour les quelques ouvrages où Nietzsche a bien voulu conduire lui-même son lecteur et ne le quitter que le terme atteint.

*
* *

Signalons également au *Mercure de France* les nouveaux dessins d'André Rouveyre, une dramatique *Phèdre.*

J. S.

*
* *

DISTRIBUTION DE PRIX.

C'est, paraît-il, une nécessité des temps, de tous les temps. Louis XIV octroyait aux écrivains de son époque des pensions autrement larges et ceux-ci n'en rougissaient pas. Nous n'avons donc pas à rougir pour les nôtres, qu'ils se trouvent accidentellement honorés par ces messieurs de l'Académie Goncourt ou ces dames de la Vie Heureuse. Avouons-le, la faveur de nos princes et de nos princesses de lettres ne s'exerce pas plus mal aujourd'hui (ni mieux d'ailleurs), qu'autrefois la faveur royale : elle demeure hasardeuse et incohérente. Oh ! la sanction perd beaucoup de son efficace qui couronne indifféremment un Chapelain et un Racine, et en même temps que M^me^ Marguerite Audoux, n'importe qui. Je dis tant mieux, car nul ne sera plus tenté ainsi de prendre pour un tableau des valeurs littéraires, un palmarès.

Un de nos collaborateurs a parlé ici, comme il convenait, de *Marie-Claire*, je n'ai donc pas à réentreprendre l'éloge de cet admirable roman. Mais je puis bien déplorer en passant, la dépréciation injuste dont il risqua de souffrir, quand on le vit entrer en compétition avec tel ou tel autre livre non méprisable, mais d'une qualité infiniment moins rare.

Marie-Claire est un livre exceptionnel par l'accord de l'inspiration, centrale, sincère, authentique, et de l'art littéraire le plus sûr, le plus pur, le plus doué de tact, de mesure et de force, qu'il nous ait été donné de goûter depuis longtemps. Je considère comme inoui que son triomphe ait pu être mis seulement en question à l'Académie Goncourt ou dans le cercle de la Vie Heureuse. Là, comme ici, je sais bien qu'il eût triomphé en fin de compte... Mais c'était trop déjà d'avoir osé lui opposer les contes de M. Louis Pergaud par exemple. C'est à croire que l'on ne sait plus distinguer ce qui est proprement de l'art, de la simple " littérature," ce qui naît d'une force intime et prend forme nécessairement, des

œuvres d'adresse et de placage. *De Goupil à Margot*, histoire de bêtes, n'est rien de plus.

Marie-Claire écartée, trois livres restaient en présence, *Goupil, Nono, l'Hérésiarque*. Pour mon instruction personnelle, je les ai lus tous trois. L'Académie Goncourt couronna le premier ; je ne vois pas très bien pour quelle cause.

M. Pergaud fait le Kipling dans les bois d'André Theuriet ; aimable entreprise sans doute, et digne d'encouragement, d'autant qu'il écrit aisément, qu'il a le sens sylvestre agréablement poétique et qu'il s'amuse à ses récits. Mais il manque par trop d'imagination et pourquoi nous cache-t-il si mal ses sources, qui sont non pas bocagères, hélas non ! mais livresques, mais affreusement livresques ? Si un paragraphe de Remy de Gourmont nous vaut le conte de la taupe, quel traité d'*Histoire Naturelle* a nourri tout le reste de détails singuliers que nous ne demandions pas à l'auteur, mais qui donnent un peu de corps à son livre, de fond si mince ?

Est-ce la saveur rustique ou l'invention littéraire que l'on a voulu couronner ici ? Dans le premier cas, que n'a-t-on préféré *Nono*, où le patois rural, trop insistant mais pittoresque, orne du moins un effort de romancier. Et dans le second cas, un choix, un seul choix s'imposait, celui de l'*Hérésiarque*, où la littérature pure, dégagée de l'observation du monde et des êtres, longtemps après Villiers, après Huysmans, manifeste un regain bien inattendu de jeunesse : il fallait couronner les *Philtres de Phantase*, si amusants, si réussis, de M. Apollinaire. Et il ne manquait pas d'autres romans. Pourquoi pas ces *Dames Balmain*, livre de début, où M^me^ Madeleine Picard a montré une sobriété, une tenue bien rare chez les écrivains de son sexe. Et pourquoi pas *la Vagabonde ?*

Mais je demande là des raisons littéraires, et je semble oublier tout l'écheveau d'intrigues qui s'embrouille autour d'un concours. Ce n'est pas le lieu de les démêler.

H. G.

*
* *

LE CONCERT DE Mme JEANNE RAUNAY.

Le style, cette tenue suprême des grandes œuvres d'art, cette pudeur noble qui les distingue des ouvrages d'un jour, pourquoi refuserions-nous de le saluer au passage, aussi bien que dans un chant, aussi bien que dans une statue, lorsque nous le rencontrons dans une personne vivante, dans un interprète des maîtres, exécutant, cantatrice, acteur. Mme Jeanne Raunay, qui fut une admirable *Iphigénie*, vient de prêter son concours, dont à notre gré elle se montre trop avare, à un concert de musique ancienne presque également beau d'un bout à l'autre, de Mozart à Carissimi. L'atmosphère n'était point celle des concerts du dimanche. A peine si l'orchestre Chevillard, malgré la pureté et la précision de son jeu, joua trop lourdement l'ouverture des *Noces* et la *Sérénade à cordes* avec un trop grand nombre d'instruments : Mozart se serait-il reconnu dans ce tonnerre ? Une suite d'Haendel très faible, d'un fignolage banal, interrompit à peine notre joie. Un rare accord, tout le reste du temps, règna entre le chef, les instrumentistes, les chœurs, et Mme Raunay la cantatrice ; il sembla que celle-ci imposât son style à chacun. Elle a la gravité, elle a la grâce ; elle sait jusqu'où doit aller le libre épanchement passionnel, dans un air comme celui des *Noces ;* elle s'arrête juste au point où la phrase alentie se fait intérieure. Cet art de la nuance, infiniment compréhensif, qui ne s'égare jamais dans la mièvrerie, elle le porta, avec la même sûre adresse, dans l'interprétation de deux poignantes et allègres cantates du vieux Heinrich Schütz, dans l'évocation de la *Fille de Jephté*, vierge malchanceuse (comme vous m'avez déçu, ma fille) dont le grand Carissimi. presque un inconnu pour nous, dialogua l'énergique histoire, en une cantate de la plus souple, de la plus neuve et de la plus haute beauté. Au contact de chaque maître, elle devient autre ; elle pénètre de chacun la plus profonde intention; elle sait varier à l'infini non seulement le ton de la passion, ce qui est aisé, mais celui de la grandeur ;

à l'émotion de sa voix, elle joint l'émotion plastique — non de son geste (elle sait s'abstenir de gesticuler au concert) mais de son attitude, imperceptiblement modifiée. Nous la remercions de nous avoir révélé Carissimi, et aussi, une fois de plus, de s'être révélée à nous elle-même. H. G.

* * *

LES SCÈNES POLOVTSIENNES DU *PRINCE IGOR*, *aux Concerts Colonne.*

Aux Concerts Colonne une audition des Scènes Polovtsiennes du *Prince Igor* a ranimé pour un instant l'émotion terrible qu'en Juin nous donnait Fokine avec sa troupe d'archers. Il n'est rien dans la musique qui ressemble à ces quelques pages de Borodine. Elles viennent toucher ce qu'il y a de plus primitif en nous, elles réveillent au fond de nous l'informe image de l'Asie, le souvenir étouffé de la grande mère.

L'Asie ! Non celle que nous enseigne par ses paquebots la Méditerranée et qui sent toujours l'importation. L'Asie terrestre ! Elle s'est mise en marche à travers les steppes. Elle chemine à pied par lentes étapes. Elle s'arrête le soir et songe comme ceux qui voyagent sans retour. Le camp dressé. Des feux. Des tentes. La nuit scintille, dure et bleue. Aucune mer aussi loin qu'on se rappelle. Alors parmi le silence désert et distinct des plateaux s'élève une allégresse pleine de mémoire, une joie cadencée pareille à la consolation des plus anciens regrets. D'abord j'écoute ces flûtes tristes et jointes comme les petits pas qui conduisent à la danse ; je vois ces groupes lents qui se rapprochent dans la lueur des foyers et sous la nuit. Et soudain l'immense vague ravissante par quoi tous sont emportés, la mélodie comme une pluie violente et fragile, la mélodie qui chante avec une rapide voix. Elle croule ainsi qu'une bande d'oiseaux, elle dévide son clair bercement et les danseuses en sa déroulée sont si bien confiées, si bien perdues qu'elles rythment doucement son absence, lorsqu'un instant, comme un souvenir qu'on prend le temps de posséder, elle se

tait évanouie. — Cependant les hommes bondissent à leur tour, frappés de rêve. Assauts profonds et sauvages. La joie qui les ébranle monte en eux comme un songe brutal. Elle les secoue, elle les fait tournoyer en des jeux qui imitent ils ne savent quoi de disparu. C'est ainsi qu'ils se souviennent, c'est ainsi qu'ils calment leur cœur. O musique brusque, haletante, ton ivresse est la stupeur de la mélancolie, tu es la consolation par la violence.

Couchés immobiles auprès des danses, les chefs, au fond de leur mémoire basse comme une voûte, revoient des villes.

J. R.

*
* *

CES MESSIEURS DU COMITÉ.

Il s'agit du Comité de lecture de la Comédie Française. Cette honorable compagnie s'est récemment signalée par une triple exécution. Elle a refusé, après récitation, trois gros manuscrits : *La Dame à la faulx* de Saint-Pol-Roux, *La Foi* de M. Brieux, un *Faust* de M. Paul Ferrier. Il est permis de penser, en hasardant sur les noms des auteurs une respectueuse hypothèse, que ces ouvrages devaient entre eux différer d'assez loin. Ces différences, cependant, n'ont pas assez frappé les Sociétaires pour qu'ils jugeassent opportun de les traduire, dans leur verdict, par des considérants appropriés. Trois fois le comité rendit le même oracle. Trois fois ces messieurs se montrèrent sensibles à la " qualité littéraire " du travail qu'on leur soumettait ; mais trois fois ils confessèrent ne pouvoir surmonter dans leur âme l'appréhension d'avoir à subvenir "aux frais considérables" qu'imposerait fatalement la mise en scène... Ah ! sagesse tardive et chèrement acquise ! Ces messieurs n'ont pas oublié quelle désastreuse répercussion pouvait avoir sur les Dividendes un amour immodéré de la Poésie. Ils se souviennent d'avoir monté (avec quel épouvantable luxe !) *La Courtisane* de M. Jacques Arnyvelde et *La furie* de M. Jules Bois. En refusant *La Dame à la Faulx*, ils font supporter à un

vrai poète l'expérience qui leur est venue en favorisant d'insipides rimeurs. On peut être tranquille, désormais. Le premier théâtre français, le premier théâtre du monde refusera dix chefs d'œuvres, cent chefs d'œuvres, par crainte de se tromper et de ne pas faire ses frais, par ignorance, par défiance, par lésine, et parce qu'il a conscience d'avoir, une fois pour toutes, fait preuve de désintéressement à l'égard de la Poésie, en la personne de M. M. Arnyvelde et Bois... J'ai cru bon d'interroger M. Jules Claretie, afin d'avoir là-dessus son sentiment. Il m'a répondu : " Tout va bien, tout va bien... Nos finances n'ont jamais été plus prospères. Les recettes de M. Wolff sont superbes. *Les Marionnettes* font neuf mille tous les soirs !..." J. C.

* * *

INITIATIVES THÉATRALES.

Nous signalions dans notre dernier numéro l'intéressante série de représentations que M. Antoine consacrera, cet hiver, aux jeunes poètes dramatiques encore non joués. Nous annonçions la réouverture du *Théâtre des Arts* dont il est aujourd'hui rendu compte... Il semble, d'autre part, que des initiatives fort nombreuses et fort désintéressées se proposent désormais de faire aux frivoles spectacles du Boulevard la plus noble concurrence. M. Camille de Sainte-Croix qui, dès l'hiver dernier, avait réussi à attirer au *Théâtre Fémina* une élite attentive, reprend avec succès la suite de ses représentations Shakespeariennes. Ses jeunes comédiens viennent d'interpréter, non sans une fantaisie pleine de goût, *Le Songe d'une Nuit d'Été* et *Les Joyeuses Commères de Windsor*. Ils nous donneront *Tout est bien qui finit bien*, *Antoine et Cléopâtre*, *Macbeth* et *Le Roi Jean*.

Mme Neith Le Blanc et M. Soarez, encouragés par M. Mounet-Sully et Mme Bartet, firent applaudir déjà *Les Juives* de Garnier. Ils se proposent de rappeler sur leur théâtre *Les chefs*

d'œuvre oubliés. Un de leurs spectacles récents offrait, avec *Mérope, La Coupe enchantée* de La Fontaine.

M. Léon Segond ouvre aux *Folies Dramatiques* une saison classique avec *Britannicus* (M. de Max jouant Néron, on sait avec quelle maîtrise) et *Les Folies Amoureuses.* Une représentation de *Phèdre* suivra prochainement.

Enfin Mlle Zorelli dirige un *Théâtre classique et moderne* au programme duquel nous voyons figurer *L'Illusion Comique, Don Juan, Le Florentin* de La Fontaine, *La Femme fidèle* de Marivaux, *Barberine* de Musset, *La Estrella de Sevilla* de Lope de Vega, *Molière* de Goldoni, *L'Ecole de Scandale* de Sheridan et la *Marie Stuart* de Schiller.

* * *

Souscription pour le buste de Charles-Louis Philippe que vient d'achever le sculpteur Bourdelle et qui, coulé en bronze, doit orner le tombe de notre ami à Cérilly.

DEUXIÈME LISTE :

Marguerite Audoux	50	Le Sidaner	20
Jean Croué	20	Baron de Neufville	20
Gaston Gallimard	20	Comtesse de Noailles	50
Charles Guérin	20	Edmond Pilon	10
René Helleu	3	Marcel Ray	40
Sophie Herrmann	25	Jacques Rivière	5
Jules Iehl	20	Eugène Rouart	20
Francis Jammes	20	G. Saintville	4
Lesecq	10	Van de Velde	20

Total de la 2e liste : frs. 377
" " 1re liste : frs. 773

Total : frs. 1150

Le total des souscriptions réunies par la Nouvelle Revue Française joint à celles qui ont été recueillies d'autre part, couvrant la somme demandée pour le buste, nous considérons notre liste comme close.

*
* *

La grande abondance de matières nous force à remettre à plus tard la suite des *Lettres de Ch.-L. Philippe à Henri Vandeputte.*

Nous publierons très prochainement le *Poète tragique* de Suarès, la traduction de *Hautes et Basses Classes en Italie* de Savage Landor par Valéry Larbaud, des *Réflexions* sur Tolstoï, de Michel Arnauld, ainsi qu'un roman de Jean Richard : *Lévy.*

Le Gérant : ANDRÉ RUYTERS.

THE ST. CATHERINE PRESS LTD. (Ed. Verbeke & Co.), Bruges, Belgique.

SOMMAIRE du No 23.

SOMMAIRE du No 24.

La Nouvelle Revue Française

se trouve à PARIS chez :

BENARD, Galerie de l'Odéon.
BLANCHARD, 4, Boulevard St.-André.
BOUGAULT, 77, Boulevard St.-Germain.
BOULINIER, 19, Boulevard St.-Michel.
BRIQUET, 32, Boulevard Haussmann.
COMMAILLES, 1, rue Auber.
CONARD, 17, Boulevard de la Madeleine.
CRES, 3, Place de la Sorbonne.
DRUET, 108, Faubourg St.-Honoré.
FEUILLATRE, 8, Boulevard Denain.
FLAMMARION, 14, rue Auber.
" 10, Boulevard des Italiens.
" Galeries de l'Odéon.
" 36, Avenue de l'Opéra.
FLOQUET, 47, rue des Martyrs.
FLOURY, 1, Boulevard des Capucines.
FONTAINE, 50, rue de Laborde.
GALERIE d'ART DÉCORATIF, 7, rue Laffitte.
GATEAU, 8, rue Castiglione.
LAROUSSE, 58, rue des Écoles.
LEMERCIER, 5, Place V. Hugo.
" Galerie Vero Dodat.
MARTIN, 3, Faubourg St.-Honoré.
MAYNIER et BRIMEUR, 54, rue de Seine.
MEA, 1 bis, rue du Havre.
MELET, 46, Galerie Vivienne.
PAUL, Place Beauvau.
REY, 8, Boulevard des Italiens.
SAUVAITRE, 72, Boulevard Haussman.
STOCK, 155, rue St.-Honoré.
TARIDE, 18, Boulevard St.-Denis.
TASSEL, 44, rue Monge.
WEILL, 60, rue Caumartin.

et dans les principales bibliothèques des gares.